

HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE,
TOME PREMIER.

HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE,
TOME PREMIER.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON Origine, de ſes Prógrès, & des diverſes Révolutions qui lui ſont arrivées juſqu'à notre tems.

NOUVELLE EDITION.

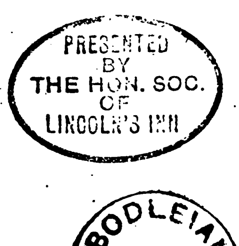
Par M. DESLANDES.

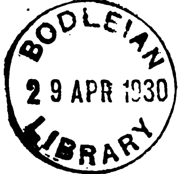
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.
M. DCC. LVI.

Opinionum commenta delet dies,
Naturæ judicia confirmat.
Cic. Lib. 2. de Nat. Deor.







PREFACE.



LA Philosophie est la science de la signification la plus noble, & en même-tems la plus étendue. Tout est presque assujetti à ses judicieuses loix dans la République des Lettres : tout releve de son empire, ce qui paroît même devoir le moins en relever. *Exercet Philosophia regnum suum : dat tempus, non accipit : non est res subcisiva ; ordinaria est, domina est, adest & jubet.* Sex. epist. 53. Chez les Anciens, elle embrassoit leur Théologie, leur Religion, les origines de leur Histoire, une partie de leur Jurisprudence & de leur Morale. Chez les Modernes, elle tient à toutes les Sciences exactes & naturelles, qui ont pour objet, non de flatter l'imagination par des traits agréables, mais de nourrir l'esprit, de le fortifier par des connoissances solides. J'ajoute que

dans tous les tems, la Philosophie s'est élevée aux plus hautes spéculations où il lui étoit permis d'atteindre; qu'elle n'a rien négligé de ce qui pouvoit les ennoblir. Mais ces spéculations n'ont point toujours été les mêmes, & ne devoient point l'être en effet, tant parce que les premieres vérités une fois trouvées ont servi comme de points fixes pour en trouver de nouvelles, que parce que la révélation a donné pour constans & pour invariables, beaucoup de dogmes, sur lesquels on hésitoit auparavant. Qu'on ne s'attende donc pas ici à voir définir la Philosophie: toute définition seroit au-dessous des idées générales qu'elle inspire. Je me contenterai de partager en plusieurs Ages son Histoire, & de marquer successivement dans chaque Age, quelles Sciences étoient comprises sous son nom, quels efforts de génie ont fait les Grands-hommes qui les ont embrassées dignement, quels obstacles ils rencontroient sur leur route, de quelle adresse enfin ils se sont servis, de quel courage il se sont armés pour vaincre ces obstacles.

Tout cela, si je ne me trompe, formera un tableau aussi utile que varié,

digne par conséquent d'une double attention. En effet, si l'Histoire des Arts & de quelques sciences particulieres intéresse si fort ceux qui aiment à considérer les origines des choses, & à suivre le fil précieux des découvertes ajoutées les unes aux autres, souvent par hazard, toujours avec fruit & utilité : quel agrément, quelle instruction ne doit pas offrir l'Histoire de la Philosophie, qui renferme tant de richesses, & des richesses si différentes, qui développe en quelque sorte les secrets impénétrables, & l'intelligence même du souverain Arbitre de la nature, qui nous apprend par des observations sûres, à n'être point éblouïs de l'éloignement prodigieux & de la grandeur des corps célestes; qui nous multiplie, pour ainsi dire, en mettant sous nos yeux toutes les merveilles & toutes les singularités qui se trouvent dans les diverses parties de l'Univers, qui nous fait connoître enfin quel est le caractere des principaux objets qui nous environnent, & en quelle proportion ils se trouvent avec nos sens, afin que nous puissions rechercher les uns comme par une espece d'instinct, & éviter les autres ?

Voilà en gros l'idée que je me suis formée de la Philosophie. Son Histoire, à la regarder d'un certain œil, peut passer pour l'Histoire même de l'esprit humain, ou du moins pour l'Histoire, où l'esprit humain semble monté au plus haut point de vûe possible. Jamais à mon avis il n'a été tant tourné ni tant exercé : jamais il n'a paru plus inventif ni plus fécond, que dans les matieres de Philosophie. Les caracteres différens & un peu portés à la contradiction, qui dans les autres Sciences se gênent presque malgré eux, s'incommodent à pure perte, font en Philosophie un assortiment complet & heureux. Les uns commencent à se faire jour par une certaine vigueur d'idées, par une fougue de raison : ils défrichent une terre encore neuve. Les autres par une analyse subtile, par une sage & ingénieuse lenteur, discutent ce qui a été dit, & le ramenent à la derniere précision.

On peut conclure de-là, que les Modernes sont en général les plus propres à enfoncer dans l'étude des choses naturelles, qu'ils philosophent avec plus de netteté & de bonheur. Mais ils doivent encore à leurs Ancêtres, non point tant

ce

ce qu'ils ont trouvé de neuf & d'utile, que l'art même & l'espérance de le trouver. Les premiers pas qu'on fait dans la carriere épineuse des Sciences, sont toujours les plus difficiles: & c'est aussi parce qu'on les fait très-lentement, qu'on doit avoir une reconnoissance extrême pour ceux qui nous ont précédés, & qui d'une main hardie ont osé dévoiler les secrets, les énigmes de la Nature. *Illis invenienda fuerunt, nobis cognoscendo sunt. Tot nos præceptis, tot exemplis instruxit, Antiquitas, ut non possit videri ullà sorte ætas felicior quam nostra, cui docende priores elaboraverunt.* Plus on ira en avant, & plus ce passage aura son application.

Quint. Inst. Orat. l. 12.

En effet, tant de systêmes qui sont tombés, & tombent encore tous les jours; tant d'hypotheses précipitées, & qui n'ont pû éclaircir les nouveaux phénomenes; tant de raisonnemens que les expériences ont démentis; tant d'expériences même qu'on croyoit vrayes, & qu'on a trouvé fausses après un plus mûr examen; en un mot, tant de doutes & d'incertitudes, qu'un beau jour s'efforce de dissiper, me font croire qu'à la fin on pourra parvenir à quelque chose d'exact & de régulier, ou du

moins, qu'on sçaura déterminément qu'on n'y peut point parvenir sur certaines matieres : ce qui revient à peu près au même pour l'esprit humain, si étendu dans un sens & si borné dans l'autre. Heureux, qui connoît bien les limites que la nature lui a assignées ! plus heureux encore qui, les connoissant, ne cherche point à les passer par un orgueil mal entendu !

C'est déja l'ouvrage d'une main sçavante, que de recueillir séparément les divers systêmes des Philosophes anciens & modernes, d'entrer dans le détail de leurs actions, de faire des analyses exactes de leurs Ouvrages, de ramasser leurs sentences, leurs apophthegmes, & même leurs bons mots. Mais c'est-là précisément ce que l'Histoire de la Philosophie contient de moins instructif. Le principal & l'essentiel à mon avis, c'est de remonter à la source des principales pensées des hommes, d'examiner leur variété infinie, & en même-tems le rapport imperceptible, les liaisons délicates qu'elles ont entr'elles ; c'est de faire voir comment ces pensées ont pris naissance les unes après les autres, & souvent les unes des autres ; c'est de rappeller les opinions des

Phi

Philosophes anciens, & de montrer qu'ils ne pouvoient rien dire que ce qu'ils ont dit effectivement; c'est en un mot de suivre & de démêler ce prodigieux amas de vérités & d'erreurs, qui sont parvenues jusqu'à nous, & qui jettent encore les plus éclairés dans une sorte de Pyrrhonisme, ou du moins dans l'embarras de choisir.

J'avoue que tout ce détail où je m'engage, est environné de difficultés assez grandes, assez imposantes, pour ne pouvoir être levées que par la meilleure main. J'ose même lui appliquer ce que disoit Pline de son vaste Recueil d'Histoire Naturelle : car il sied bien à un Auteur de sentir tout le poids de son entreprise. „ C'est un travail épineux & „ extrêmement hardi, de vouloir rajeu- „ nir les choses anciennes, & accrédi- „ ter celles qui sont encore trop neu- „ ves; de vouloir donner de l'éclat à „ ce qui est usé, de la clarté à ce qui „ est obscur, de la grace à ce qui est „ ennuyeux, de l'autorité à ce qui est „ incertain; de vouloir en un mot re- „ mettre toute la nature dans ses justes „ bornes, & empêcher qu'elle ne s'en „ écarte. Mais cela même m'oblige heureusement, & à me saisir de tout ce

qui a été remarqué avant moi, & à renouveller de courage, de force, d'attention, pour ne point rester au-dessous de mon idée. J'ajoute encore, que s'il est nécessaire, afin de bien écrire l'Histoire de la Philosophie, d'être soi-même un peu Philosophe, j'oserois presque m'approprier ce titre; non en me supposant des connoissances supérieures, que je reconnois naïvement me manquer, mais par l'envie que j'ai toujours eûe de faire le meilleur usage qu'il m'a été possible, & des lumieres de mon esprit, & des sentimens de mon cœur: le tout suivant les bornes étroites qui m'ont été prescrites.

Après avoir ainsi donné le plan général de mon Ouvrage, qu'il me soit permmis de faire quelques observations préliminaires, que je renfermerai en trois éclaircissemens très-courts & très-serrés, pour me hâter de venir à l'Ouvrage même.

PREMIER ECLAIRCISSEMENT.

Il y a deux sortes de gens qui attaquent la Philosophie, & qui cherchent à la décréditer, tantôt par de vaines déclamations, tantôt par des bruits sourds

& injurieux. Les uns disent qu'elle est inutile, ou du moins toute problématique; qu'elle ne s'occupe que de bagatelles & d'expériences plus pénibles encore que curieuses; qu'elle s'arrête trop long-tems à l'examen d'un insecte ou de quelque coquillage, à l'observation d'un météore extraordinaire; qu'enfin toutes ses recherches bien appréciées, sont ou peu considérables, ou indifférentes à la Société.

De pareils reproches partent communément de deux causes: ou d'une passion imprudente de blâmer ce qu'on n'entend point, ou de ce fonds de paresse & de négligence qui dégoute l'homme peu attentif de la plûpart des choses sérieuses & abstraites. Si l'on vouloit examiner quel jour répand la Philosophie sur toutes les autres Sciences, même sur celles qui paroissent s'en éloigner davantage; quel enchaînement de vérités elle présente à l'esprit, & de vérités qu'on devroit avoir honte d'ignorer; quelle idée sublime elle donne des deux plus grands caracteres du souverain Etre, de son immensité par l'étendue des espaces célestes, & de son intelligence infinie par la méchanique des animaux: on conviendroit sans peine

ne qu'il n'y a que le Philosophe qui ait des yeux, ou du moins qui sçache s'en servir de la maniere la plus avantageuse; qu'il est presque le seul & qui ne perde point ses pensées, & qui les arrange dans le meilleur ordre; que plus il travaille, plus il s'ouvre de nouvelles routes, & en même-tems plus il se pénetre de connoissances solides, rares, instructives.

D'ailleurs la Philosophie n'est point une doctrine de pure spéculation, & seulement à l'usage de Lycée, ou de l'Académie. Elle influe peu à peu sur les mœurs, & par conséquent sur toute la conduite de la vie: elle entre dans le cabinet des Grands-hommes, les rend plus propres aux affaires, leur inspire le noble amour du bien public, devient la base & le fond même de leurs sentimens: elle se mêle encore parmi les plaisirs & n'en rougit point, parce qu'elle fait reprendre sa sévérité naturelle quand il le faut, & au moment précis qu'il le faut. A quoi serviroit donc la sagesse, si elle n'étoit une compagne, une amie fidele, & de toutes les heures?

Je ne parle ici que d'après les plus grands Maîtres de l'antiquité: je ne fais

fais que me conformer à leurs sentimens magnanimes. Ils recommandent sans cesse, qu'en s'éclairant l'esprit, le Philosophe songe à se former le cœur; qu'en apprenant à bien penser, il apprenne encore à bien vivre; qu'en étudiant ce qu'il y a de plus relevé dans la nature, ce que c'est que l'espace, le tems, l'éternité, cet ordre qui amene chaque chose à sa place, il ne se dégrade point par une conduite abjette & honteuse. *C'est peu de connoître*, disoit l'Empereur Marc-Antonin, *il faut encore agir; il faut joindre la pratique à la théorie, si l'on veut exactement remplir son devoir*. Je souscris volontiers à de si sages réfléxions, & je reconnois sans peine que l'étude de la Philosophie seroit tout-à-fait inutile, si en la cultivant on ne cherchoit à devenir plus vertueux, plus raisonnable, & par-là même aussi heureux qu'on peut l'être pendant cette vie. *Nulla homini causa est philosophandi, nisi ut beatus sit.* Aug. Civit. D L. 19.

Les autres Adversaires de la Philosophie, & qui sont en bien plus grand nombre, l'accusent malignement de conduire à des caprices & des singularités, à un genre de vie qui sort trop des regles communes. Je tombe d'ac-

 cord

cord qu'il y a eu des Philoſophes qui ont voulu ſe diſtinguer des autres hommes, ou par des airs concertés, ou par des habits extraordinaires, ou par leurs geſtes, leur ton de voix, ou par un goût continué de diſputes & de crieries. Mais les défauts de ceux qui profeſſent une ſcience, & qui ne la profeſſent que pour l'avilir, doivent-ils retomber ſur la ſcience même? Non, je le déclarerai hautement & ſans peur d'être contredit, la Philoſophie n'eſt point reſponſable de tous les hors-d'œuvres qu'on lui attribue, elle n'approuve ni ceux qui par indolence, refuſent d'atteindre au but, ni ceux qui par orgueil vont au-delà: elle ſçait que pluſieurs ſe vantent de porter le Thyrſe ſuivant l'expreſſion de Pythagore, mais que peu ſont animés de l'eſprit du Dieu à qui le Thyrſe eſt conſacré. On ne doit par conſéquent lui reprocher, ni les ſophiſmes de Chryſippe, ni les excès ridicules de Diogene, ni les ſubtilités d'Euclide, ni la hardieſſe impie de Diagoras. Toujours égale à elle-même, toujours appuyée ſur l'attention & l'exactitude d'eſprit, elle ramene chaque choſe à ſes principes propres & déterminés: elle ne confond point l'arbitraire

V. Plat. in Phæd.

bitraire

bitraire & l'essentiel, le vrai & le faux, & ce qui demande plus de discernement, le vrai & le vrai-semblable. Je dis bien ce qui demande plus de discernement, parce que le vrai-semblable augmente ou diminue, à mesure que les raisons qui portent à croire, sont plus fortes que les raisons qui portent à douter.

Si le court Panégyrique que je viens de faire de la Philosophie, ne contente point encore assez, j'y joindrai quelques réflexions tirées en partie de Séneque, & qu'il adresse à Lucilius, ou sous ce nom, à un jeune-homme qu'il s'efforce de conduire au grand, au sérieux, en l'éloignant de ce goût de bagatelles & de petites choses dont le monde est si touché.

Ce que je vous conseille, lui écrit-il tendrement, c'est d'éviter tous ceux qui songent plûtôt à être admirés, qu'à s'avancer dans le chemin de la vertu. N'affectez point de changemens éclatans, ni dans vos habits, ni dans votre maniere de vivre; craignez d'avoir un front sévere & un abord glacé; ne négligez ni votre barbe ni vos cheveux; ne vous faites pas un vain mérite de

Epist. 5 & passim in aliis.

mépriser

sions les plus vives, que je pourrois appliquer ici ce que disoit un ancien Poëte des peuples nés pour la basse servitude : *que Dieu leur ôtoit la moitié de l'intelligence, afin qu'ils sentissent moins & les rigueurs & les désagremens de leur condition.*

V. Plat. de Rep. l. 3.

SECOND ECLAIRCISSEMENT.

Une infinité d'Auteurs, les uns distingués par les talens de l'esprit, les autres par une érudition consommée, ont écrit l'Histoire de la Philosophie ; & même, des noms de ces Auteurs, de la liste seule de leurs Ouvrages, *Jean Jonsius* du Duché de Holstein, a composé un Recueil considérable, qui a été encore augmenté depuis par un autre Allemand, & imprimé à Jène en 1616. Le Recueil a pour titre : *Des Ecrivains de l'Histoire Philosophique.* Cela supposé, on me demandera sans doute de quel fruit, de quelle utilité peut-être le présent que je fais aujourd'hui au Public ? Rappeller ce que les autres ont dit, dût-on le redire avec plus d'ordre & d'élégance, est une affectation vaine, imprudente, je le confesserai encore, peu digne d'un homme d'honneur.

d'honneur. La parole à ses périls: ou elle sert, en réveillant l'esprit par quelque chose de neuf, ou elle nuit en le fatigant par un dégoût continuel.

Je vais donc marquer en peu de mots ce que je trouve à redire dans les différens Auteurs qui m'ont précédé. Leurs défauts & leurs négligences, suites inévitables des premiers efforts, m'ont presque autant instruit que mes propres réflexions. Au reste, si je fais ici le personnage de Critique, c'est malgré moi, & par la seule nécessité de mon sujet. L'extrême indulgence dont j'ai besoin pour mes Ouvrages, encore si éloignés de la perfection, m'avertit sans cesse d'en avoir une pareille pour ceux des autres.

Parmi les Ecrivains de l'Histoire Philosophique, les uns ont ttavaillé sans choix, sans discernement, plus en compilateurs qui ramassent, qu'en censeurs qui jugent. Ils ont rapporté les pensées des autres, & n'ont point assez songé à penser eux-mêmes: ils se sont jettés dans cet étang merveilleux dont parle Saint Grégoire de Nazianze, & qui sembloit s'aggrandir à mesure qu'on vouloit le traverser d'un bord à l'autre. Tel qui n'est point Philosophe, ni de goût,

goût, ni d'inclination, peut ſçavoir tout ce que les Philoſophes ont propoſé : & alors cette connoiſſance ſtérile, infructueuſe, de ſimple lecture, accable plus l'eſprit qu'elle ne l'éclaire, le porte même à une ſorte de découragement. Polybe ſouhaitoit qu'il n'y eut que des hommes d'Etat, rompus, perfectionnés par un long uſage des affaires, qui euſſent le droit d'écrire l'Hiſtoire. En effet, que ſert-il d'étaler aux yeux du public les dogmes de Pythagore, de Platon, d'Ariſtote & d'Epicure, ſi on ne lui découvre en même-tems ce qu'il y a de louable ou de repréhenſible dans ces dogmes ; ſi on ne pénetre les motifs qui leur ont donné naiſſance, & les illuſions qu'ils ſçavent faire à l'eſprit, & les ſurpriſes qu'ils font au cœur, ſi on ne tire enfin de cette comparaiſon toute l'utilité qu'elle peut fournir ?

Il eſt à propos, diſoit Hippocrate, de contempler quelquefois d'un œil critique le progrès des Arts & des Sciences, & de chercher curieuſement pourquoi certaines vûes, certaines expériences n'ont point réuſſi, quoiqu'elles dûſſent réuſſir ; & pourquoi d'autres ont été accompagnées d'un éclat favorable, quoiqu'elles ne dûſſent point l'être. Si le hazard

zard en a décidé, ce hazard mérite qu'on le connoisse à fond.

Les autres se sont trop plûs à suivre les événemens de la vie particuliere des Philosophes, & à recueillir tout ce qui leur est arrivé, même dans ces momens naïfs où l'on n'a d'autre parure que son deshabillé. Je blâme un zele si excessif, & je conviens que des grands-hommes, tout n'est pas également propre à instruire. Et pour me renfermer ici dans l'Histoire des Philosophes, je dirai que c'est moins au détail de leurs actions qu'on doit s'arrêter, qu'à ce je ne sçai quoi qui caractérise leur maniere de penser, de s'exprimer, de saisir jusqu'aux plus petits objets. Les ames foibles, remarque un Pere de l'Eglise, sont inutiles & le sont presqu'au même dégré, tant pour le bien que pour le mal. Leur foiblesse les gêne & les rétrécit en quelque maniere. Il faut pour s'élever, que les esprits soient ardens, impétueux, qu'ils prennent les choses du biais qui leur convient: & tels ont toujours paru les Philosophes.

Greg. Nazianz. Orat. 26.

J'avoue que cette disposition entraîne quelquefois à de certains égaremens de pensées, dont même les mœurs se ressentent; mais ces égaremens sont une par-

tie considérable de l'Histoire de la Philosophie, puisqu'ils nous donnent une idée bien humiliante de notre sort, & qu'ils nous mettent en une défiance continuelle de nos lumieres. D'ailleurs, il est avantageux que chacun sçache, 1°. qu'il n'y a gueres de génies supérieurs à qui on ne puisse reprocher quelque opinion extraordinaire; 2°. qu'il n'y a gueres d'opinion, pour folle & extravagante qu'elle soit, qui n'ait été proposée par quelque Philosophe respectable. Hélas, tout est marqué au sceau de l'humanité: rien ne peut s'en garantir.

Les autres enfin ont tenté avec adresse de concilier l'ancienne & la nouvelle Philosophie, & de les ajuster l'une à l'autre par des ménagemens ingénieux. Cette méthode qui sembloit promettre un succès favorable, n'a jamais été approuvée du petit nombre des connoisseurs. Car à force de chercher des rapports entre divers Philosophes, on court risque de les altérer tous, sinon en gros, du moins en détail, & on déguise leurs sentimens presque malgré soi: on supprime d'un côté ce qui embarrasse, & de l'autre on se plaît à étendre ce qui paroît susceptible de plusieurs sens. Par-

là; on ne fait qu'une conciliation apparente, & de peu de durée. Je n'en citerai pour exemple que les trois Ouvrages les plus distingués, qui me sont tombés entre les mains; l'un de *Jean Christ. Sturmius*, Professeur de Mathématiques dans l'Université d'Altorf, qui a pour titre, *Physicæ conciliatricis tentamina*; le second de M. *du Hamel* de l'Académie Royale des Sciences, intitulé, *De consensu veteris & novæ Philosophiæ*; le troisieme enfin de l'illustre M. *Leibnitz*, mais moins chargé que les autres, *De Aristotele recentioribus reconciliabili.* Ces trois Auteurs, pour parvenir à leur but, employent je ne sçai combien d'adoucissemens, & estropient à dessein toutes leurs figures. Cependant ils auroient bien dû se mettre dans l'esprit, que tel est le caractere des Philosophes anciens & modernes, que ce qu'ils ont entre eux de différent, change & détruit sans retour ce qu'ils peuvent avoir de semblables.

En général, tous les Conciliateurs sont malheureux, & encore plus à plaindre. Car en voulant accorder deux avis contraires, ils ne font souvent que les attirer à un avis moyen qui n'est ni l'un ni l'autre, & ils confirment les Antagonistes,

tagonistes, chacun dans le leur. Ce[l]
s'est vû de tous les tems, & sur tout[es]
sortes de matieres. Le fameux *Interim*
par lequel Charles-Quint voulut pour[-]
voir aux disputes si échauffées des Ca[-]
tholiques & des Protestans, jusqu'à l[a]
décision du Concile de Trente, ne pl[ut]
ni aux Protestans ni aux Catholiques
& tourna tout à sa confusion. L'Empe[-]
reur, devenu Théologien & Contro[-]
versiste, se fit par-tout des ennemi[s]
d'autant plus implacables, qu'il affec[-]
toit un pouvoir qui ne lui étoit poin[t]
dû, celui de l'Eglise. Sa vanité fut au[-]
tant moquée, que son ignorance fu[t]
plainte.

Pour moi qui ne porte les livrées d'au[-]
cun Philosophe, & qui n'ai par con[-]
séquent aucun intérêt de trahir la véri[-]
té, je me contenterai de recueillir dis[-]
tinctement ce qu'ont avancé les An[-]
ciens & les Modernes, sans me pique[r]
par une vaine prévention, de faire voi[r]
qu'ils ont tous avancé la même chose
Qu'on examine sans partialité le gran[d]
nombre de causes étrangeres, qui in[-]
fluent sur les opinions des hommes; &
on verra du premier coup d'œil, qu[e]
ces opinions doivent varier à l'infini
& qu'en moins d'un siécle, elles souf[-]
fren[t]

frent des mésalliances, des changemens considérables. Il paroît même qu'il n'y a point, & qu'il ne peut y avoir d'autre maniere, pour s'élever à la sublime perfection. A force d'être de sentimens différens, on regarde tous les biais, tous les recoins d'un objet: on le pénetre intimément, & sans que rien en échappe. La Philosophie, remarque Thémiste, dont les commencemens ont été si foibles, si incultes, n'est parvenue à l'état de santé, où nous la voyons aujourd'hui, que par les guerres & les disputes qu'elle a fait naître, par les dissentions où elle a jetté les esprits. Il n'y auroit plus même aujourd'hui de Philosophie, si tous avoient été d'accord, & si le désir de se surpasser les uns les autres, n'avoit fait faire sans cesse de nouveaux efforts.

Voilà une partie des écueils où ont donné les principaux Ecrivains de l'Histoire Philosophique, & que j'ai tâché d'éviter: 1°. en ne laissant passer aucun systême, sans en porter mon jugement, non à la vérité sur les connoissances qu'on a acquises dans notre siecle; mais sur les connoissances qu'on pouvoit acquérir dans celui où le systême a été proposé: 2°. en supprimant tous

tous les faits, toutes les particularités qui ne vont pas à découvrir le fond du caractere: 3°. en laiſſant l'ancienne & la nouvelle Philoſophie, chacune dans les limites qui lui appartiennent, & ſur-tout en ne les mêlant point l'une avec l'autre. Ce dernier trait me conduit à la plus fameuſe queſtion, qui de nos jours ait été agitée dans la République des Lettres, & m'y conduit d'autant plus ſûrement que je reconnois ſans peine qu'il y a par rapport aux vérités, une ſucceſſion digne d'elles. Les unes ont été d'abord découvertes, la preuve des autres étoit réſervée aux ſiecles poſtérieurs: les autres enfin ne ſeront jamais connues, car il faut bien toujours ignorer quelque choſe, & les bornes ſi ſerrées de notre eſprit, ne permettent point d'aſpirer à tout voir, ni à tout approfondir.

TROISIEME ECLAIRCISSEMENT.

Il me ſemble que dans les paralleles trop ſouvent répetés, qu'on a faits juſqu'ici des Anciens & des Modernes, on n'a gardé ni la modération qui leur étoit dûe, ni les bienſéances qu'on ſe devoit à ſoi-même. Les Panégyriſtes & les Cri-

Critiques ont également exagéré, & peu soigneux de s'accommoder aux véritables intérêts du Public, ils n'ont suivi que leur goût, que leurs préjugés. Pour moi sans entrer dans les raisons des uns & des autres, je dirai hardiment que nous avons aux Anciens les plus grandes obligations ; qu'ils ont ouvert une infinité de routes, qu'il ne restoit plus qu'à applanir ; qu'ils nous ont transmis les premieres idées, & pour ainsi dire, les graines de tous les Arts & de toutes les Sciences ; que par d'heureuses tentatives, ils en ont beaucoup perfectionné ; qu'enfin il n'y a gueres de leurs Ouvrages où l'on ne trouve des traces de bon sens, de lumiere, de netteté d'esprit. Voilà ce me semble ce qu'on doit penser en général des anciens. Je n'ai garde pour cela de les croire exemts de toute faute, & au-dessus d'une critique sensée & raisonnable. Mais où les beautés surpassent les défauts, ou les agrémens rachetent les négligences, là est la perfection, du moins celle que nous pouvons nous flatter d'atteindre. *Summi enim sunt, homines tamen.*

Ces préliminaires supposés, je viens à ce qui nous touche de plus près, & j'a-

vouerai d'abord que les Anciens eux-mêmes ont parlé avec beaucoup de retenue, de ce qu'ils ont hasardé en matiere de Philosophie. Il faut reconnoître ingénûment, dit Seneque, que les opinions de nos Ancêtres sont peu exactes, & souvent même peu probables, ils étoient encore bien éloignés de la vérité. Cela n'est point difficile à croire, tout étonne, tout rebute ceux qui commencent; on ne se perfectionne qu'avec beaucoup de peine, & par un long détail. Cependant ces premiers doivent être encore applaudis de tout ce qu'on invente d'après eux. Leur courage à entrer dans la carriere, vaut presque la gloire d'y être couronné; C'est contribuer aux découvertes, que de faire sentir qu'on peut découvrir les miracles de la nature, & se mettre en partage de ses secrets.

Quæst. Natur. l. 6.

Il suit de-là, qu'on doit lire les anciens Philosophes & les Naturalistes avec des yeux d'indulgence & de bonté. « S'ils ont failli, observe Cicéron, ils « ont acheté le droit de faillir par une « infinité de choses excellentes qu'ils « nous ont transmises. On ne pardonne « point certaines fautes aux hommes or- « dinaires, on les pardonne aux grands hom-

Offic. l. 1.

« hommes, à qui il est impossible dans
« le cours de leurs profondes médita-
« tions, qu'il n'en échappe quelques-
« unes.

Séneque répete à peu près la même chose, ce qui convient non-seulement à la Philosophie, mais encore aux autres Sciences; puis il ajoute ces paroles remarquable. « Nous ne devons
« pas être étonnés de l'ignorance où
« nous sommes aujourd'hui sur le sis-
« tême des cometes: ces Astres se mon-
« trent trop rarement, pour avoir été
« jusqu'ici bien observées. A peine y
« a-t-il quinze siécles que les Astro-
» nomes de la Grece ont trouvé le
« nombre des Etoiles fixes, & qu'ils
« ont osé leur assigner des noms. Com-
« bien de Peuples encore sont là-des-
« sus dans un aveuglement fatal, & ne
« connoissent, pour ainsi dire, le Ciel
« que de vûe! Avouons-le de bonne
« foi; nous ne sçavons toutes ces cho-
« ses que depuis fort peu de tems: il en
« viendra un autre aussi, où à force
« de soins & d'expériences, l'on ap-
« profondira ce que nous ignorons ab-
« solument. Un siécle quoique fertile
« en génies sublimes, ne suffit point
« pour dévoiler tout le spectacle de

« l'Univers. Nous vivons peu d'an-
« nées ; & encore les partageons-nous,
« ces années si courtes & si prompte-
« ment écoulées, entre l'étude & les
« affaires. Cela est cause qu'il faut beau-
« coup de réflexions enchaînées les
« unes aux autres, pour parvenir à
« quelque chose de fixe & de certain.
« Sans doute que nos neveux seront
« surpris que nous ayons ignoré tant de
« choses, qui leur paroîtront très-clai-
« res & très-aisées. On doit croire
« que ceux qui viendront après eux,
« leur feront les mêmes reproches.
« Ainsi tout sera égal, & justement
« compensé.

Je voudrois que ces passages fussent toujours présens au Lecteur judicieux. Il en deviendroit plus attentif, plus modéré, plus propre à juger de toute la suite de cet Ouvrage. En excusant les fautes & les erreurs des grands Philosophes de l'Antiquité, il rendroit justice à ce qu'ils ont trouvé de beau, de solide. Il profiteroit de certaines ouvertures de pensées, & de certaines sémences de réflexions, qu'on ne trouve que chez eux, & qu'il n'auroit pas produites de son propre fond. Enfin, il s'accoutumeroit à dire avec Platon :

« Sou-

« Souvenez-vous bien que moi qui vous parle, & que vous qui m'écoutez, nous sommes des hommes, & des hommes sujets à nous tromper. « Ne me demandez donc que du vraisemblable : la vérité n'est point notre partage. In Timæo

A ces motifs d'autant plus justes de ménager les Anciens, que nous serons nous-mêmes Anciens à notre tour, je joindrai un extrait succint de l'Histoire de la Philosophie, naturellement partagée en quatre Ages. Cet extrait tiendra lieu de définition générale : car c'est définir en quelque sorte, que de préparer au détail, que de le renfermer en peu de mots. Avant que de voir les diverses parties qui concourent, qui se prêtent à la composition d'un tout, il est à propos de voir le tout lui-même, de le voir du lieu le plus élevé, & par-là aussi en grand qu'il est possible.

Le premier Age de la Philosophie se compte depuis le déluge, jusqu'au tems que les Grecs passerent en Egypte & à Babylone, pour y puiser le goût des Sciences, & les talens supérieurs qui leur manquoient. Dans tout cet Age, ceux qui vouloient s'instruire, étoient abandonnés à eux-mêmes, &

 n'a-

n'avoient point de guide surnaturel qui les conduisît, ni de flambeau divin qui les éclairât. Ils marchoient, comme dit l'Ecriture, après leurs pensées, & faisoient la volonté, toujours incertaine, de leurs pensées. Dieu, par les décrets inexplicables de sa providence, ne s'étoit fait connoître expressément qu'aux seuls Hébreux, & avoit condamné tous les autres peuples à des ombres fugitives, & souvent humilantes. Leurs yeux suffisoient pour connoître tant d'ouvrages admirables, dont l'Univers est rempli, dont il brille; mais ces yeux ne suffisoient point pour en connoître le but, l'harmonie, le tout ensemble. *Philosophia veritatem quærit, Theologia invenit, sola Religio possidet.* Cependant tous ces Peuples n'étoient point aussi dédaignés, aussi malheureux, qu'on le pourroit croire. Depuis leur origine, ils conservoient plusieurs traditions distinguées, qui leur étoient venus de main en main, & dont ils ignoroient par le changement de noms, ou faisoient semblant d'ignorer les premiers Auteurs par je ne sçai qu'elle vanité. Sans doute que ces Auteurs touchoient à Noé de fort près: c'étoient ou ses enfans, ou ses petits enfans; pos-

Joan Pic. Mir. epist. ad Bap. Mantuan.

térité respectable, & qui n'avoit encore pû oublier les insignes bienfaits d'enhaut.

Il est vrai que ces traditions s'altererent peu-à-peu ; & l'on ne voit que trop de raisons, les unes suggérées par l'esprit, les autres inspirées par le cœur, qui dûrent les altérer. Dès-lors l'homme ne pensa plus à la dignité de son être, & cet être même, il osa le tourner contre celui de qui il l'avoit reçû. Dès-lors l'homme oublia quelques-uns des points qu'il lui importoit le plus de ne point oublier : par exemple, que dans l'idée de l'existence de Dieu l'unité est comprise ; qu'il y aura des récompenses & des peines sans bornes après cette vie, les unes destinées à la vertu, les autres préparées pour le vice : que la liberté de l'homme se peut concilier avec la prescience de Dieu : enfin, que la question si embarrassante de l'origine du bien & du mal suppose la dégradation de tout le genre-humain.

Malgré de tels désordres pourtant, il se maintînt toujours dans les grandes Nations un corps de Philosophie, qui pouvoit encore passer pour une sorte d'Histoire, pour une compilation Théologique ; & qui par conséquent

ne laissoit gueres de lieu à des disputes ; ni à des querelles suivies. Ce corps se soutenoit par lui-même ; & toutes les preuves dont on s'efforçoit de l'appuyer, c'est que les choses étoient ainsi, & que les plus anciennes avoient la vérité de leur côté, & l'avoient sans replique, sans retour.

Le second Age de la Philosophie regarde entierement les Grecs. Enrichis de tout ce que l'Orient offroit alors de plus précieux, ils ne songerent qu'à donner un tour fleuri & un air systématique aux connoissances qu'ils avoient empruntées. Ils firent voir beaucoup d'esprit : mais à mon sentiment, beaucoup plus de cet esprit agréable qui brille, que de cet esprit profond qui pénetre. Trois points principaux avoient jusques-là occupé les Philosophes : 1°. ils examinoient comme toutes choses avoient pris naissance : 2°. ils tâchoient de déterminer les différentes formes & les irrégularités successives, dont ils croyoient la nature menacée : 3°. ils s'étudioient à connoître de quelle façon le monde devoit finir, & reprendre ensuite sa premiere beauté. Leurs pensées ne s'étendoient pas plus loin, & ils se contentoient de rappeller

d'une

d'une maniere ſimple & nue les dogmes, qu'ils ſe faiſoient gloire d'avoir embraſſé par une ancienne tradition. A l'égard des Grecs, ils firent peu de cas de cette tradition, qui malheureuſement étoit déja fort affoiblie & fort dégradée, quand elle vint juſqu'à eux. Ces Grecs enviſagerent toute la Philoſophie, comme un fonds abandonné à leurs recherches, comme un champ livré à leurs caprices. De-là nâquirent tant d'hypotheſes & tant de ſyſtèmes, qui n'avoient aucune réalité, & qui cependant demandoient beaucoup de fineſſe d'eſprit dans leur origine. De-là, tant de Sectes formées par jalouſie, ſoutenues avec hauteur, s'animerent réciproquement les unes contre les autre, comme ſi quelque aſſurance leur étoit donnée, qu'elles avoient en effet trouvé la vérité. Ainſi une Philoſophie de détail & de ſyſtème ſuccéda à la Philoſophie hiſtorique, qu'on avoit connue juſqu'alors.

J'ajouterai ici deux réfléxions, que je dois à Tertullien, du moins en gros. La premiere, c'eſt que les Grecs étant plus environnés qu'aucun autre Peuple, d'objets propres à faire impreſſion ſur les ſens ne pouvoient manquer de ſe

In Apget.

prêter au détail de la Physique ; & de donner l'essor à leur imagination, souvent trop hardie & trop ambitieuse. Ils étoient nourris dans la pensée, que quand le vrai manque, on doit se sçavoir gré du vrai-semblable qu'on subs-titue à sa place : ce qui me paroît une maxime périlleuse, pour ne rien dire de plus. La seconde, c'est que les mêmes Grecs ayant eu quelques opinions conformes à celles des Juifs & ensuite des Chrétiens, on ne doit pas juger pour cela qu'ils ayent puisé dans la même source. Il y a des rapports & des liaisons de génie, de mœurs, de langage, qui ne doivent pas conclure pour les sentimens, sur tout si ces sentimens sont d'un ordre où la raison n'ait point de prise.

Je passe au troisieme Age de la Philosophie, qui certainement est le plus marqué de tous. Jesus-Christ par sa naissance ayant généreusement adopté tous les hommes, & les ayant mis en communauté des biens, dont les Juifs seuls étoient partagés, répandit une foule de vérités qui fixoient pour jamais toutes nos inquiétudes. On ne pouvoit plus douter après cela, ni de l'existence de Dieu, existence dont toutes

les autres découlent, ni de l'origine assez récente du Monde, ni de la *passiveté* de la matiere, ni de cette tache malheureuse & primitive qui a perdu l'homme & l'a avili sans ressource, ni de l'immortalité de l'ame, ni de la doctrine si consolante & si terrible en même-tems de l'autre vie, &c.

Tous ces articles sur lesquels on s'étoit permis jusques-là de soutenir le pour & le contre, devinrent incontestables. Mais on n'en tira pas encore tout le fruit qu'on se flattoit d'en tirer. Les uns voulurent ajuster la révélation avec les sentimens fabuleux des Grecs, le vrai commandé par la Foi avec l'incertain orné par des suppositions apparentes; & il arriva souvent qu'ils ne furent ni Philosophes, ni Chrétiens. Les autres, respectueux Interprêtes, ne firent qu'admirer, & préférerent au solide plaisir de penser, le métier laborieux de traduire & de commenter. On ne vit plus que Livres faits sur d'autres Livres: on se para de l'esprit des Anciens, comme si la Nature vieillie s'étoit lassée d'en fournir aux hommes. Les autres enfin, aussi obscurs dans la maniere de saisir les choses, que barbares dans la maniere de les ex-

primer, & par-là doublement inintelligibles, achev erent d'altérer & de corrompre ce qui restoit de bon sens dans le monde. Les plus heureux talens, la plus grande vivacité d'esprit, ne purent percer à travers la rudesse & la barbarie qui triomphoient de tout. Une nuit sombre déroboit entierement les rayons du soleil.

Cicéron avoit juste raison de dire, que chaque siecle a des vertus & des vices qui lui sont particuliers, & qui n'appartiennent qu'aux hommes qui vivent dans ce siécle. De la même maniere il y a des goûts & des formes de science qui appartiennent à chaque siecle, & dont les meilleurs esprits ne se sauvent point. L'air contagieux les gagne.

De Orare.

Enfin s'ouvrit une nouvelle carriere; & les traits lumineux dont l'Italie fut d'abord frappée, & qui y ranimerent presque tout-à-coup les beaux-Arts éteints depuis si long-tems, ces traits, dis-je, se répandirent de proche en proche dans tout le reste de l'Europe. Le genre humain se trouva comme renouvellé, & il le fut d'une maniere encore plus distinguée, plus intime, puisqu'il s'agissoit de la renaissance des esprits,

qu'il

qu'il ne l'avoit été après le déluge.

Ici commence le quatrieme Age de la *Philosophie* : cet Age favorable, & dont toutes les époques sont marquées, ou par quelque invention brillante, ou par la découverte de quelque erreur ancienne, ou par des projets de systême qui serviront un jour à former le systême général de l'Univers, ou du moins à faire voir qu'il ne peut point se former. Tout parut alors se revêtir d'un nouvel éclat : le monde philosophique sortit, pour ainsi dire, de son cahos ; & la Nature si admirable en tous lieux ; mais qu'on n'admire jamais autant qu'elle le mérite, paya avec usure les soins & les travaux de ceux qui, par un courage d'esprit auquel cédent toutes les difficultés, s'étudierent à découvrir ce qu'elle avoit de plus obscur & de plus caché.

Je ne dissimulerai point que les Philosophes modernes ont été fort appuyés, fort enhardis, par la certitude constante de la révélation, elle qui est venue au secours de la raison pour la remettre dans ses voies & l'empêcher de s'égarer de plus en plus. Sans ce bienfait salutaire, sans la confiance qu'inspire le vrai une fois trouvé, au-

roient-

roient-ils pû donner de la consistance & de la réalité à la Métaphysique? Auroient-ils pû rendre la Théologie naturelle aussi touchante & aussi persuasive, qu'elle l'est devenue en ces derniers tems? Sûrs des principes, ils ont acquis sans peine le génie d'observation & de détail : ils ont tiré une infinité de conséquences, qui par leur fécondité & par leur étroite liaison, fortifioient ces principes mêmes, & les étendoient infiniment. Tel est aujourd'hui l'état de la Philosophie, bien différent de celui où elle se trouvoit parmi les Orientaux & chez les Grecs. Le but qu'elle se propose, les preuves qu'elle employe, ses allures, ses manieres, tout cela a entierement changé. Il y a apparence qu'à notre place les Anciens perfectionneroient avec succès, ce qu'à la leur, nous aurions nous-mêmes tenté avec de nobles efforts.

Dès qu'on est assez heureux pour se trouver sur les bonnes voyes, on s'avance rapidement, & tous les pas qu'on fait sont utiles, fermes, caractérisés par quelque chose de neuf. Notre siecle, considéré sous ce point de vûe, a de grands avantages par-dessus

tous

tous les autres : & s'il m'étoit permis d'employer ici une comparaiſon que je trouve moi-même trop brillante, je dirois que, ſemblables à ces Guerriers, qui entreprenoient autrefois de ſe ſignaler à un *pas d'armes*, & de le défendre contre tout venant, ou ſeul à ſeul, ou ſeul contre pluſieurs, les grands Philoſophes d'aujourd'hui peuvent tenir tête, ou à ceux de chaque ſiecle pris ſéparément, ou à ceux de tous les ſiecles pris enſemble. Je ne crois point exagérer en faiſant ce parallele : du moins les fins connoiſſeurs ne m'en ſoupçonneront pas.

Il ne me reſte plus qu'à parler de l'ordonnance & de la compoſition de mon Ouvrage. J'en ai retranché tous les ornemens inutiles, toutes les parures étrangeres, tout ce qui flatte la vanité de celui qui écrit, ſans contribuer à l'éclairciſſement & à l'utilité de ce qu'il écrit. J'ai tâché que mon ſtyle fût net, rapide, ſoutenu, tel en un mot que le demande Séneque dans les Traités de Philoſophie. Je n'ai pas jugé que ce fût un merite de plaire, quand on ne plaiſoit que par des choſes déplacées, par des hors-d'œuvres. L'Auteur modeſte qui dit tout ce qu'il faut. Epiſt. 7

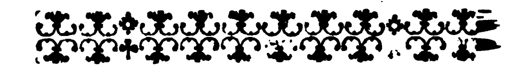


TABLE
DES
LIVRES
CONTENUS
en cette Hiſtoire.

ri

Fin de la Table des Livres.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME I.

LIVRE PREMIER.

De l'état de la Philosophie avant les les Grecs.

VIII.

CHA-

CHAPITRE II. 31

CHAPITRE III. 79

LIVRE SECOND.

De la Philosophie fabuleuse, & des sept Sages de la Grece.

CHA-

Chapitre X.

Fin de la Table des Chapitres du Tome I.



HIS-



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE PREMIER.

DE L'ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE AVANT LES GRECS.

CHAPITRE I.

I De l'origine de la Philosophie. II. *Que presque toutes les Nations du monde ont eu des Philosophes.* III. *De l'extrême considération où ils étoient.* IV. *De ce qu'il y avoit de particulier*

CHAPITRE X. 338

Fin de la Table des Chapitres du Tome I.





HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE PREMIER.

DE L'ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE AVANT LES GRECS.

CHAPITRE I.

I. *De l'origine de la Philosophie.* II. *Que presque toutes les Nations du monde ont eu des Philosophes.* III. *De l'extrême considération où ils étoient.* IV. *De ce qu'il y avoit de particulier*

dans leur maniere de vivre & d'étudier. V. Des Colonnes ſçavantes. VI. Du tems où le titre de Philoſophe s'eſt introduit.

I.

De l'origine de la Philoſophie.

ON doit remonter à l'Antiquité la plus reculée, pour découvrir l'origine & les commencemens de la Philoſophie. Elle eſt née, ſi je l'oſe dire, avec le monde ; & contre l'ordinaire des productions humaines, ſon berceau n'a rien qui la dépare ni qui l'aviliſſe. Au travers des foibleſſes & des bégayemens de l'enfance, on lui trouve des traits forts & hardis, une ſorte de perfection. En effet, les hommes ont de tout tems penſé, réfléchi, médité : de tout tems auſſi ce ſpectacle pompeux & magnifique que préſente l'Univers, ſpectacle d'autant plus intéreſſant qu'il eſt étudié avec plus de ſoin, a frappé leur curioſité. Ils ne pouvoient ouvrir les yeux ſans appercevoir des beautés & des merveilles, ſans ſentir toute la hauteur, & pour ainſi parler, tout le poids de la Divinité. La Nature jeune encore & dans ſa premiere force, leur offroit ſans ceſſe mille objets fraîchement éclos, & variés d'une infinité de manieres, dignes par là de toute

leur

leur attention. Et comment peut-on se refuser à une étude attirante, qui plaît & instruit tout ensemble ? C'est ce qui a fait dire à deux des plus grands Hommes de l'Antiquité, que l'admiration étoit la mere de la Philosophie: non point cette admiration stérile & passagere qui se contente d'avoir vû; mais cette admiration vive & agissante, qui cherche à connoître & à expliquer ce qu'on a vû avec plaisir. Voilà l'origine de la Philosophie : du moins on ne pouvoit lui en assigner une plus honorable, une plus digne de l'excellence où elle est parvenue dans la suite. *Aussi les Dieux toujours prodigues dans leurs présens*, dit Ciceron, *n'ont-ils pû en faire aux hommes un plus utile ni plus capable de les rendre solidement heureux.*

Plat. in Tim. Idem in Thœe. Aristot. l. 2. Metaph.

Quæst. Tuscul. l. 5.

II.

Que presque toutes les Nations du monde ont eu des Philosophes.

Si l'on fait attention à cette origine de la Philosophie, on conviendra sans peine que toutes les Nations du monde ont dû en avoir quelque teinture & quelque connoissance. Mais selon la diversité de leurs goûts, selon la mesure de leurs talens, les unes l'ont cultivée avec plus de soin & plus de persévérance que les autres. Long-tems avant les Grecs, remarque Saint Augustin, il y avoit des

De Civit. Dei, l. 8.

Sages & des Philoſophes. Tels étc
ceux qui fleuriſſoient en Egypte
Libye , en Perſe , dans l'Aſſyri
dans les Indes , parmi les Scyth
les Gaulois & les Eſpagnols. Et q
ne s'imagine pas que ces Sages &
Philoſophes ayent été des gens obſ
& mépriſables, inconnus au grand m
de, & propres ſeulement à vivre
la pouſſiere d'un Cabinet ſçavant.
toient au contraire les Oracles de
pays, des hommes moderés & atte
ſur eux-mêmes, qui cherchoient à
utiles par les traits d'une Morale épu
& qui mettoient tous leurs ſoins & t
te leur induſtrie à ſerrer de plus en
les nœuds de la Société. Auſſi ven
on les conſulter de toutes parts, &
rendre de ces hommages ſinceres q
ne rend jamais qu'au vrai mérite.
Rois, malgré l'orgueil du Trône, ſe
mettoient à leur conduite : les Répu
ques les appelloient au milieu des tr
bles & des factions dont elles étoi
agitées, & le Peuple plus exceſſif d
ſon eſtime, mais dont l'eſtime mar
toujours des talens ſupérieurs, al
quelquefois juſqu'à les honorer d
culte Divin.

Diog. Laërt. in procemio.

III.

insi s'étendoit la réputation de ces osophes, soit chez les Nations Etran- s où il est si difficile d'être admiré, dans leur propre pays où il est en- plus difficile de l'être. Et qu'on : laisse pas surprendre au titre de are, que les Grecs donnoient dé- ieusement à toute la Philosophie des iers tems. Une épithete injurieuse trissante ne deshonore que ceux isent l'appliquer mal à propos. Les s, par je ne sçai quelle audace & le confiance en leur propre mérite, toient hautement tout ce qui n'a- pas pris chez eux naissance. Leur é qui est si bien peinte en tout ce ous reste de leurs Loix, de leurs imes, de leurs usages & même de Police, caractérise encore plus les nens qu'ils portoient des autres Na- . Parés de leurs dépouilles, enri- le leurs connoissances, ils n'en par- t jamais qu'avec un air de présomp- & d'ingratitude; ils s'efforçoient e de les décrier par des Satires ant plus choquantes qu'elles étoient onnées de plus d'esprit : tout cela loute pour faire croire qu'ils n'en nt rien emprunté. Ils devoient

De l'extrême considération où ils étoient.

pourtant se ressouvenir que chaque Peuple est là-dessus en droit de prendre sa revenche, & que le plus dédaigné a assez d'amour propre pour se racquitter avec usure. Anacharsis étant venu de Scythie à Athenes pour s'instruire dans les loix & les maximes de Solon, fut traité de Barbare par un jeune Grec. *Hé dequoi t'enorgueillis-tu*, repliqua froidement Anacharsis ? *Ce que je te parois en ton pays, tu le paroîtrois sans doute au mien.*

Quoiqu'il en soit de ces sortes de reproches, trop injustes d'ordinaire & trop passionnés pour être crus, je dirai que deux choses contribuoient principalement à donner une extrême considération aux Philosophes Barbares : je ne parle ainsi que pour abréger.

1. Ils étoient les seuls Prêtres, les seuls Théologiens, les Dépositaires de tous les secrets de la Religion : témoin les Druïdes parmi les Gaulois, les Prophetes en Egypte, les Gymnosophistes dans les Indes & dans l'Ethiopie, les Mages en Perse, & les Chaldéens en Assyrie. On les croyoit sans aucune répugnance, & presque sur leur parole. Ce qu'ils avoient une fois prononcé devenoit juridique & incontestable : personne n'osoit en appeller, personne ne se défioit de leurs lumieres ni de leur

probité. Il paroît que les Saints Peres avoient conçu une très-haute idée de ces anciens Philosophes. Ils les louent sur-tout d'avoir suivi constamment les lumieres de la raison, & cette Loi naturelle qui est gravée au fond de tous les cœurs. Clément d'Alexandrie va encore plus loin, & il avoue que les Philosophes ont été donnés aux Gentils, comme les Prophetes aux Juifs. Ce qui devoit les conduire insensiblement les uns & les autres à recevoir l'Evangile, & à se réunir sous la même Loi.

2. Comme on ne connoissoit alors que la noblesse qui vient de la vertu ou de la sublimité du génie, que même on ne s'imaginoit pas qu'il pût y en avoir d'autre, les Philosophes étoient la portion choisie & frappante, les hommes d'élite, ce qu'il y avoit de plus distingué dans chaque Nation. Chez les Egyptiens, dit Diodore de Sicile, tout le Peuple est divisé en trois classes; & la premiere contient les Philosophes, qui dans un loisir intéressant & à l'abri des Charges publiques, passent toute leur vie à étudier. C'étoit même de leur Corps qu'on tiroit les Rois, & à plus forte raison les Ministres & les Conseillers des Rois, ceux qui devoient les soulager dans les fonctions laborieuses du Trône. On pensoit alors (& il est

L. 1.

V. Strab Georg. l 18. & Xe noph. Cy l. 8.

honteux qu'on ait cessé de le penser; que le plus honnête homme & le plus habile étoit le plus propre à commander. Heureux les Royaumes, où le Sceptre est remis entre les mains de la Philosophie, où la force obéit tranquillement à la raison, où la valeur ne rougit point de se soumettre à l'intelligence!

La Mothe le Vayer, de la Vert. des Pay. 2. partie.

On voyoit quelque chose de semblable dans la Perse, dans l'Ethiopie & dans les Indes. Non-seulement les Philosophes y surpassoient tous les autres en éclat & en dignité, ils y jouissoient encore d'une sorte d'indépendance, toujours flateuse pour qui sçait penser. Maîtres d'eux-mêmes, exemts de ces longues & douloureuses inquiétudes qui agitent les autres hommes, ils ne demeuroient point dans les grandes Villes; mais au milieu des forêts où regne un profond silence, où l'esprit jouit de toute sa force & de toute sa liberté. Dans la Perse, les Philosophes étoient chargés de l'éducation des jeunes Princes, & ils s'acquittoient religieusement de ce devoir qui en renferme tant d'autres. Une suite de cette éducation, c'est qu'ils avoient seuls le Privilege de couronner les Rois, & pendant tout l'éclat d'une Cérémonie si grande & si auguste, ils ne cessoient de leur répéter, qu'il n'y a

d'au-

d'autorité légitime que celle qui sert à rendre les hommes heureux. Parmi les Ethiopiens, les Philosophes entroient dans tous les Conseils & dans toutes les Assemblées publiques. Ils veilloient sur la conduite des Rois, ils osoient même les reprendre ouvertement : & ce qu'on aura de la peine à croire, les Rois écoutoient leurs avis, & daignoient quelquefois se corriger. On lit sur la fin du Roman d'Heliodore, que Chariclée ayant été prise avec Théagene par un Parti d'Ethiopiens, fut conduite aussitôt dans la Ville Capitale. Le Roi les condamna l'un & l'autre à être brûlés sur un Autel, en présence de tout le Peuple. Chariclée, plus courageuse que son Amant, en appella aux Gymnosophistes, & promit de leur révéler le secret de sa naissance. Comme le Roi par un zèle aveugle persistoit toujours à demander sa mort, elle lui dit d'une voix assurée : *Suivant les usages de votre Royaume, vous n'avez plus sur moi aucun pouvoir, je suis entre les mains des Philosophes qui sont vos Juges & les miens.*

Ces Gymnosophistes regardoient surtout le mensonge comme la plus grande, la plus indécente des lâchetés, & ils chassoient sans retour de leur Corps ceux qu'on en pouvoit convaincre. La

Société, disoient-ils, ne subsiste que par la foi du langage. Si l'on se permet une fois de dire tout ce qu'on ne pense point, ce sera un brigandage public, une tromperie autorisée. En général les Anciens avoient beaucoup d'horreur pour le mensonge. Ils peignoient toujours Saturne avec la vérité; ils leur sacrifioient en commun. Le but de ce symbole mystérieux étoit de faire voir qu'on a beau altérer & déguiser la vérité, tôt ou tard le tems la révele: à la honte des fourbes & des imposteurs. Dans les Indes les Philosophes ne sortoient de leur retraite qu'au commencement de l'année, & ils se rendoient tous au Palais du Roi avec un air de retenue & de modestie qui prévenoit en leur faveur. Là chacun d'eux apportoit, pour ainsi dire, le suc & l'extrait des études qu'il avoit faites pendant le cours de l'année précédente. Là chacun déclaroit à haute voix ce qu'il avoit observé d'utile au gouvernement de l'Etat, & de curieux par rapport à l'Histoire naturelle. Ceux dont les remarques étoient jugées trois fois de suite ou fausses ou peu importantes, perdoient à jamais le droit de parler: on ne leur permettoit plus de quitter leur solitude, ni de se trouver à la Cour. Encore aujourd'hui les Philosophes tiennent un rang considérable

considérable dans les Indes, & ils sont, comme au tems de Néarque, partagés en deux classes. Les uns servent de conseil aux Rois, qui n'entreprennent rien sans leur participation, & ils portent sur leurs habits une espece d'écharpe composée de trois cordons, l'un d'or, l'autre de soye bleue, & le troisiéme de coton. Cette écharpe les fait extrêmement respecter du Peuple, & les trois cordons signifient dans leur idée un Dieu en trois personnes qu'ils appellent *Brama*, *Visnou* & *Mayelson*. Les autres plus recueillis s'attachent à l'étude de la Nature; & on leur fait l'honneur de les croire inspirés d'en-haut; on a pour toutes leurs décisions un respect infini.

A l'égard des Druïdes, personne n'ignore dans quelle estime ils étoient chez les Celtes où les Gaulois, Peuple le plus généreux & le plus ennemi de la servitude qui fut jamais. Outre l'application que ces Druïdes donnoient à l'étude de la Philosophie, outre le soin des choses de la Religion dont ils étoient chargés, ils formoient encore une espece de Tribunal redoutable aux Princes mêmes & aux Généraux d'Armée, qui s'y soumettoient sans aucune réserve & par le seul goût de la Justice. L'Auteur des Recherches de la France

Cæs. l. 6 Bell. G

St. For de Imp Phil. v Gallor

Pasquie

aſſure que ce Tribunal reſſembloit aſſez aux Parlemens tenus ſous la ſeconde race de nos Rois, Aſſemblées ſi célébres & ſi reſpectables, qui en conſervant la majeſté du Trône, empêchoient l'oppreſſion & la ruine des Peuples.

Les Philoſophes avoient encore parmi les Celtes un autre emploi ; c'étoit celui d'écrire les Annales de la Patrie, de rapporter fidellement les principales choſes qui s'y paſſoient, de tranſmettre à la poſtérité tous les Actes publics, tous les Monumens où le génie de la Nation paroiſſoit empreint. Ces Mémoires ſe gardoient précieuſement. On alloit y puiſer l'Hiſtoire comme dans ſa véritable ſource, & on pouvoit ſe flatter de l'avoir de la premiere main, & par conſéquent auſſi ſincere & auſſi exacte qu'elle peut l'être. La même coutume s'obſervoit en Egypte ; & quelques Auteurs modernes ont oſé dire que Moïſe la trouva ſi avantageuſe, ſi propre à préſerver un grand Peuple de la langueur & de l'attiédiſſement, qu'il la fit paſſer chez les Juifs. Il chargea les Prêtres & les Prophetes de mettre par écrit tout ce qui regardoit la Religion & l'Etat ; & ce fut de ces différens Mémoires recueillis avec ſoin, qu'on compoſa dans la ſuite les Livres Hiſtoriques & Prophétiques que renferme l'Ancien Teſtament.

Simon, Hiſt. Crit. du Vieux Teſtament

Teſtament. Un Légiſlateur éclairé s'approprie tout ce que les autres Peuples ont d'utile & de judicieux.

Voilà quelle étoit la condition des Sages & des Philoſophes qui ont précédé les Grecs. On remarque comme une choſe ſinguliere, qu'ils ſont tous parvenus à une extrême vieilleſſe, & cela ſans reſſentir la peſanteur & les autres incommodités qu'elle traîne à ſa ſuite. Ce que Porphyre & Lucien attribuent à la vie réglée & paiſible qu'ils menoient en commun, plus ſoigneux d'éclairer leur eſprit que de ſatisfaire aux beſoins du corps.

Il reſte encore à la Chine beaucoup de veſtiges de cet ancien éclat de la Philoſophie. On n'y reconnoît pour Nobles que les Gens de Lettres; & ceux qui abandonnent cette profeſſion, retombent bien-tôt dans la roture & dans l'ignominie. Ce ſont ces Gens de Lettres ſeulement qu'on éleve aux Magiſtratures & à toutes les Charges civiles, qu'on revêt des principaux Gouvernemens. Ils portent ſur leurs habits des oiſeaux brodés en or ou en ſoye. C'eſt la marque qui les diſtingue, & que leur donna autrefois Xao-Hao IV, Empereur de la Chine. Charmé de trouver des gens d'eſprit, & lui-même homme de beaucoup d'eſprit, cet Empereur ne

récompenſoit

récompensoit que le mérite personnel; il ne vouloit point qu'on s'enorgueillît de celui de ses Ancêtres, ni qu'on courût après la chimere des Généalogies.

Il est aisé de voir, par ce que je viens de dire, que la Philosophie dans les premiers tems étoit toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle tenoit d'un côté à la Religion, & de l'autre à la Politique : elle s'élevoit au Gouvernement des Etats, & à ce qui devroit occuper les plus grands Génies, au bonheur des Peuples; elle formoit des Professions graves, importantes, pleines de ressources, dignes d'occuper toute la vie d'un homme raisonnable. Ceux qui s'y dévouoient n'étoient point des ames mercenaires, des Sçavans querelleux & d'une imagination rembrunie, plus propres à avilir, suivant l'expression des Anciens, qu'à faire aimer cette divine Pallas, qui par un don singulier des Dieux est venue habiter sur la terre. De-là naissoient plusieurs avantages, qui doivent à nos yeux accréditer les Philosophes Barbares. Nés, pour ainsi dire, au milieu des connoissances, ils n'étudioient point suivant leur goût & leur caprice, mais par autorité de l'Etat. Le soin importun de pourvoir à leur subsistance, & plus importun encore dans les commencemens, ne leur caussoit aucune

Diod. Sic. l. 2.

V. Xenoph. Cyr. l. 2.

d'une distraction. Assez riches des bienfaits publics, ils ne pouvoient exercer ni la Banque ni le Commerce, ni aucune de ces Professions lucratives que Platon appelloit agréablement l'Art de voler le bien d'autrui suivant les Loix. Le privilege d'étudier étoit même réservé à certaines Familles choisies, & très-jalouses d'un si grand avantage. Le fils docile recevoit avec respect les instructions de son pere, & les transmettoit sans aucun changement à sa postérité. Ainsi les Dogmes ne se corrompoient point, ne souffroient aucune altération; & l'on disoit qu'après Dieu, la mémoire étoit la chose du monde la plus sacrée & la plus respectable, parce qu'elle perpétue & conserve le souvenir des premieres instructions qu'on a reçues.

Je ne puis ici mieux comparer les Droits & les Prérogatives des Philosophes Barbares, qu'à ce qui se pratiquoit dans la Nation sainte. Les Prêtres y composoient une Famille particuliere; ils étudioient constamment, ils faisoient observer les Loix & les diverses coutumes, qui sont plus utiles souvent que les Loix mêmes. *Sur leurs levres*, dit Malachie, *doit toujours résider la science, & il faut qu'ils révélent au Peuple les Mystéres d'en haut*. Le Temple étoit leur Ecole,

Ecole, leur Académie, leur Salle d'assemblée. Les uns y haranguoient, y parloient fortement contre les désordres de l'Idolâtrie où le peuple avoit tant de penchant; les autres y vuidoient la plûpart des procès & des querelles qu'éternisent la haine & la jalousie. Chacun pouvoit les interroger & leur proposer ses doutes sur le sens de la Loi, sur l'établissement des Fêtes, sur l'ordre des Cérémonies. Ils répondoient également à tous avec un air de douceur mêlé de dignité. On ne pouvoit les entretenir, remarque Philon, qu'on ne fût pénétré de l'amour de la vertu, qu'on ne s'essayât à devenir plus juste, plus modéré, plus attentif à tous ses devoirs. Digne tableau du Sacerdoce, que vous inspirez d'amour & de respect!

De ce qu'il y avoit de particulier dans leur maniere de vivre & d'étudier.

IV.

Plut. de Is. & Osir. Strab. Geogr. l. 1. Macrob. in Somn. Scip. l. 1. Isid. Hisp. Orig. l. 2.

Ce grand crédit, cette réputation qu'avoit la Philosophie chez les Barbares, furent cause qu'on l'enveloppa d'une infinité de symboles, d'allégories, d'énigmes & de métaphores. Les Prêtres & ceux de la Famille Royale en avoient seuls la clé; & de peur qu'ils ne s'oubliassent quelquefois, il leur étoit défendu de boire du vin, de se prêter à cette liqueur enchanteresse qui trahit tous

tous les ſecrets, & met les convives de niveau les uns avec les autres. Si par hazard s'offroit quelque Etranger d'un grand nom, on le recevoit d'abord poliment: mais on ne l'initioit aux myſteres de la Philoſophie qu'après beaucoup d'épreuves, après beaucoup de ſoumiſſions & de reſpects. La choſe même arrivoit très-rarement, & paſſoit au-dehors pour une faveur ſignalée. Ainſi les Grecs qui vont en Egypte & à Babylone, dit Origene, n'en rapportent aucune connoiſſance ni aucune découverte, à moins qu'ils n'ayent converſé avec les Prêtres, & qu'ils n'ayent été inſtruits dans leurs ſecrets. Tous les autres ſont condamnés à une ignorance humiliante & générale. Si Moyſe fut élevé avec tant de ſoin en Egypte, les Juifs convenoient eux-mêmes qu'il en étoit redevable à la fille de Pharaon, qui l'avoit tiré du Nil & enſuite adopté. On ne cachoit rien aux enfans des Rois, & malheureuſement pour les Peuples qui leur étoient ſoumis, ils dédaignoient le plus ſouvent, ils négligeoient de s'inſtruire.

L. 1. contra Celſ.

Rien n'étoit plus répandu dans l'Antiquité que ce goût de Philoſophie énigmatique. Chaque Peuple avoit deux ſortes de Doctrines, l'une de parade & à portée de tout le monde, l'autre de réſerve & à l'uſage particulier des Rois & des Prêtres,

Salluſt. de Diis & mundo. Clem. Alex Strom. l. ſ.

Prêtres. Eux ſeuls pouvoient percer dans l'intérieur de la Philoſophie : eux ſeuls pouvoient ſe familiariſer avec ſes myſteres. Un voile impénétrable la déroboit aux yeux du plus grand nombre, qui ſans ceſſe occupé de voluptés baſſes & groſſieres, ne paroiſſoit pas propre à regarder fixement la vérité. L'Hiſtoire du Bœuf Apis, par exemple, ſervoit à jetter le Peuple dans l'idolâtrie : les Sçavans au contraire y découvroient un Roi juſte, appliqué, bienfaiſant, & qui pendant ſa vie avoit fait fleurir l'Agriculture & les Arts qui en dépendent. Peut-être même étoit-ce le ſymbole de Joſeph, qui avoit expliqué ſi nettement le ſonge du Roi d'Egypte, & préſervé ſes Etats d'une diſette affreuſe & prochaine. Sans doute que la mémoire de ce bienfait ſe perpétua parmi le Peuple : & l'homme habile qui avoit dévéloppé avec tant d'adreſſe ce que ſignifioient les ſept vaches graſſes & les ſept vaches maigres que Pharaon vit en ſonge, fut lui-même adoré dans la ſuite ſous la figure d'un bœuf.

V. J. Braunii Selecta Sacra, & Voſſ. de Idol. l. 1.

On a encore des exemples de cette eſpece de ſuperſtition, en pluſieurs endroits de l'Empire du Mogol. Les grands chemins, les portes des principaux Pagodes, y ſont ornés de bœufs de pierre qu'on a travaillés avec beaucoup d'induſtrie. Le Peuple y court en foule,

& croit honorer le Dieu *Ram* ou *Rama*, qu'il regarde comme ſon Bienfaiteur, comme celui qui a retiré les premiers hommes de la vie dure & laborieuſe qu'ils menoient au milieu des forêts & parmi les bêtes farouches. Ainſi dans l'Antiquité, les uns prenoient au pied de la lettre les Fables Aſſyriennes dont parle Lucien, ou les Traditions myſtiques d'Orphée & d'Héſiode ſur l'origine & la généalogie des Dieux : pendant que les autres en devinoient le ſens caché, & pénétroient au travers des fictions, dont il étoit obſcurci. C'eſt ce que les Egyptiens toujours myſtérieux dans leur conduite, avoient voulu faire entendre, en mettant des figures de Sphinx à l'entrée de leurs Temples & de leurs Ecoles. Tout s'y paſſe, diſoient-ils, tout s'y enſeigne d'une maniere énigmatique: peu de gens ſaiſiſſent & ce qu'ils voyent & ce qu'ils entendent. En effet, plus on parle au Peuple avec obſcurité, plus le Peuple ſoumis & incapable d'examen ſe prête à l'admiration : & de l'admiration au reſpect, le chemin eſt très court & très-facile. J'ajoûterai ici d'après Plutarque, que le nom de Jupiter en langue Egyptienne eſt *Amoun*, qui ſignifie obſcur, caché, inconnu : & comme Jupiter ou le Pere des Dieux ne differe point de la Nature Univerſelle, les

De Deâ Syrâ. Phurn. nat. Deor. c. 17.

Egyptiens

Egyptiens concluoient ſans peine qu'il faloit cacher adroitement & les myſteres des Dieux & les ſecrets de la Nature.

V. l'Apol. des Domin. c. 1. & Longob. apud Navar. tom. 1.

Je ne ſçache aujourd'hui que les Chinois, parmi leſquels ſe ſoit conſervé l'uſage ancien d'avoir une doctrine ſecrette pour les Lettres, & une doctrine apparente pour le Peuple. Ils ſe ſervent tous du même langage, ils employent les mêmes termes: mais les idées qu'ils attachent à ces termes, ſont différentes, ſont plus ou moins juſtes & préciſes. Le Peuple ne paſſe jamais les bornes qui lui ſont aſſignées: il s'égare, il ſe trompe ſans retour.

On ne doute point qu'à l'exemple des Chinois les autres Peuples d'Aſie n'ayent eu deux ſortes de langage & d'écriture. Il ſe trouve en pluſieurs endroits de la Perſe, de l'Indoſtan, des Royaumes que poſſedent les Princes Indiens, même des Iſles qui s'étendent depuis le 120e juſqu'au 156e degré de longitude, des Figures & des Inſcriptions qu'on ne peut point abſolument expliquer. Les Naturels du pays tombent d'accord que ce ſont là des monumens de leurs Dieux; c'eſt-à-dire, des Prophetes & des premiers Légiſlateurs. Ils diſent que leurs Peres en avoient la clé, & qu'ils étoient beaucoup plus habiles qu'on ne l'eſt aujourd'hui; mais que peu à peu leur

langue

langue s'est détruite, & qu'il n'y a plus personne en état de l'entendre ni de la parler : ils se plaignent amérement de l'ignorance où ils sont tombés, & de laquelle ils conviennent avec douleur qu'aucun effort ne peut les faire sortir. Quand on demande aux Persans ce que signifient les figures hiéroglyphiques & la longue Inscription qui paroissent encore dans les ruines de Persépolis, ils répondent simplement, que tout cela leur est inconnu, que l'ancienne langue des Mages est anéantie, que les Sçavans Modernes n'approchent point de ceux d'autrefois ; enfin qu'après tant de guerres & de malheurs, après avoir si souvent changé de Souverains, on ne doit point être étonné qu'il ne leur reste plus aucune mémoire de leurs premiers habillemens, de leurs coutumes, de leur maniere d'écrire.

V.

Une autre chose concouroit encore à diminuer le nombre des Philosophes : c'étoit la rareté, le défaut des monumens littéraires. Les Sçavans se communiquoient peu, ils n'entroient point dans les travaux ni dans les projets les uns des autres. Aujourd'hui l'étude est un exercice sédentaire, qui pour réussir demande

Des Colonnes Sçavantes

demande de la mémoire, des yeux qui ne se trompent point, & un discernement exquis. Il falloit autrefois joindre à ces qualités la force & le courage de parcourir une infinité de régions; il falloit se composer une science de toutes celles que divers Peuples avoient découvertes & cultivées. Depuis que l'Imprimerie a rendu les Livres plus communs, & qu'elle les a mis entre les mains de tout le monde, on étudie à moins de frais: mais on a aussi beaucoup plus de choses à apprendre, les connoissances se sont multipliées & se multiplient encore chaque jour. La nature, si avare & si jalouse de ses droits, sçait compenser les faveurs & les obstacles, les commodités & les désavantages qu'elle distribue aux hommes. Ils sont traités à peu près également dans chaque siécle; quoiqu'ils se refusent la satisfaction toujours consolante d'en tomber d'accord.

Plat. in Timao.

Dans ces premiers tems on faisoit écrire sur des Colonnes tout ce qu'on vouloit transmettre à la postérité. Ces Colonnes répandues en divers lieux, & qu'on pouvoit regarder comme les Archives des Nations, servoient ou à faire connoître les hommes Illustres, ou à marquer les bornes d'un Royaume, ou à donner plus de poids aux Traités de paix & d'alliance, ou enfin à instrui-

Diod. Sic. l. 1. Strab. l. 17. Phil. l. 3. & 4.

re

te les voyageurs & les curieux qui venoient de toutes parts les étudier.

Suivant les témoignages des Auteurs les plus anciens, cette coûtume commença d'avoir cours en Egypte. Les Colonnes de Mercure surnommé Trismégiste y étoient très-fameuses, & renfermoient des leçons importantes. Jamblique en parle avec beaucoup d'éloges, il ajoûte qu'elles attirerent du fond de la Grece Pythagore & Platon, de qui l'ardente soif de sçavoir ne pouvoit se rassasier. Platon même, au rapport de Proclus de Lycie, en avoit emprunté tout ce qu'il raconte de l'Isle Atlantide, si considérable autrefois par sa grandeur & par ses richesses; mais aujourd'hui entierement inconnue. D'habiles Géographes croyent pourtant, sur des convenances qui me paroissent assez légéres, que ce pourroit être l'Amérique: & Guillaume Sanson a dressé une Carte très-ingénieuse, où il divise d'après Platon cette partie du monde entre les dix enfans de Neptune, & où il leur assigne à chacun son domaine. Démocrite s'attacha de la même maniere à la Colonne de l'Acicarus, & embellit ses Ouvrages de ce qu'il y trouva de plus sublime & de plus intéressant. Evhémere, Auteur très-ancien & toujours cité avec respect, avoit long-tems consulté les Inscrip-

Jambl. de Myst. & in vitâ Pyth. l. 1.

Clem. Alex. Strom. l. 1.

tions

tions ſacrées & les figures hiérogliphiques qu'on voyoit dans les Temples des Dieux, pour compoſer leur Hiſtoire. Il y avoit ſurtout dans celui de Jupiter Triphylien ſi connu par ſa belle Architecture, une Colonne d'or que Jupiter lui-même avoit fait élever, & où étoient décrites ſes principales actions.

Si l'on s'informe maintenant quels ſecrets, quelles connoiſſances renfermoient ces divers monumens de l'Antiquité : c'eſt à quoi il eſt impoſſible de répondre avec quelque juſteſſe. Suivant Sanchoniaton on y voyoit les Deviſes & les Armoiries des Dieux, leur eſprit & leur caractere, les maladies auſquelles ils préſidoient. Suivant Martien Capella, on y trouvoit un précis de toute la Religion, avec le Calendrier de l'année ſacrée qui différoit en pluſieurs points de l'année civile. Suivant le Chevalier Jean Marsham, on y liſoit ſurtout un grand nombre de préceptes utiles à l'éducation des enfans & au bonheur des mariages ; préceptes qui étoient communément attribués à Iſis & à ſon fils Horus-Apollo.

Apud Euſ. l. 1. Præp. Evang.

Quelques Modernes conjecturent que les Colonnes d'Egypte renfermoient le ſecret de faire de l'or ; ſecret qu'on avoit tant de raiſons de cacher, & qu'on ne confioit qu'aux Prêtres & aux Philoſophes. Ce qui peut appuyer cette con-

jecture,

ecture, c'est la relation de Jean-Michel Vansleb, qui a deux fois parcouru l'Egypte en Voyageur exact & curieux. Il assure qu'on y est encore persuadé que le secret de faire de l'or se trouve en lettres hiéroglyphiques, sur les anciens Obélisques. Cette pensée engage même un grand nombre d'Arabes & de Juifs à les étudier toute leur vie. Vansleb ajoûte qu'on lui montra les ruines d'un ancien Château bâti d'une forme singuliere, où, suivant la tradition du Pays, il y avoit des gens entretenus avec beaucoup de soins & de dépenses pour travailler au grand-œuvre. Ces gens n'avoient aucun rapport, ni aucune communication avec ceux du dehors, & on les examinoit de près, on veilloit à toutes leurs actions, afin qu'ils ne pussent s'échapper de leur demeure où se trouvoient l'utile & l'agréable.

Il est certain que le secret de faire de l'or, s'il a jamais existé, & qu'il puisse s'accorder avec les principes d'une saine Physique, demande à être enseveli en un profond silence. Quels abus, quels désordres ne s'ensuivroient-ils point, si trop de personnes en avoient connoissance? Cependant à l'entrée du dernier siécle, une fameuse Prophéteſſe d'Angleterre, (car l'excessive liberté de penser, loin d'exclure en ce Pays-là, ajoute

V. J. Langii Præf. ad opus Anon. Phil.

encore au fanatiſme) prédit qu'à la fin de 1661. le ſecret du grand-œuvre ſeroit univerſellement répandu. Cette prédiction, comme tant d'autres qui ont échoué, marque aſſez & l'extrême foiblesſe de l'homme, & la folle avidité qu'il a d'accumuler tréſors ſur tréſors. »

Tout ce qu'on peut dire ici de plus poſitif au ſujet des Colonnes d'Egypte, c'eſt que les Rois, dans la juſte appréhenſion que le tems ne vint à les détruire, ordonnerent aux Prêtres d'en tirer ce qu'ils y trouveroient de plus utile. Ce travail fut exécuté avec tout le ſoin poſſible, & il produiſit enfin les Livres Sacrés, qu'on cacha dans les Archives publiques. Peu de gens avoient la permiſſion de les lire, & on leur faiſoit promettre auparavant, qu'ils ne parleroient jamais des choſes qui y étoient renfermées. Une mort prompte puniſſoit les parjures & les infracteurs du ſecret ſi recommandé de la Religion.

Malgré le peu de commerce que les Peuples du Nord entretenoient avec l'Egypte & la Phénicie, on trouve pourtant chez eux quelques traces de ces Colonnes ſçavantes. Ils en avoient de plus de 40 pieds de haut, enrichies d'Inſcriptions ſimples & conformes à la rudeſſe de leurs mœurs. Ces Inſcriptions ſervoient principalement à récompenſer

Olaüs Mag. in Hiſt. Gent. Septent. L. 1.

penser les Guerriers, ceux qui avoient défendu la Patrie & s'étoient plusieurs fois exposés à la mort. La Nature elle-même sembloit avoir enseigné l'usage de ces Colonnes aux Peuples du Nord. En effet, comme le remarque un de leurs Historiens, on trouve dans toute la Scandinavie plusieurs montagnes d'une pierre cendrée, infiniment dure, & assez semblable à du machefer. Ces montagnes ont souffert de terribles secousses, & par une longue suite de tremblemens de terre, d'inondations & d'autres désastres semblables, elles se sont métamorphosées, pour ainsi dire, en différentes especes de Colonnes & de Pyramides. L'art n'a presque rien eu à y ajouter. Le célebre Olaüs Wormius qui s'est plû à déchiffrer les Antiquités Danoises, assûre naïvement qu'il en a tiré la plus grande partie, des rochers mêmes de Dannemark, où elles étoient gravées en caracteres Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une suite d'Histoire & de Chronologie assez bien circonstanciée, & c'étoit-là, pour ainsi dire, toute la Bibliotheque du Nord. En général, quand on vouloit dans les Pays Septentrionaux conserver la mémoire de quelque évenement, on se servoit de pierres brutes & d'une grosseur prodigieuse. Les unes étoient jettées Idem. Ibid.

confusément ; on donnoit aux autres quelque ordre & quelque symmétrie. Il reste encore de ces sortes d'ouvrages en Basse-Bretagne, & on les y nomme *Liehaven* ou *Leck-a-ven*. Les Habitans non moins crédules que grossiers, les regardent avec ce respect qu'inspire la superstition, & ils s'imaginent qu'en y allant à des jours marqués, & y menant leurs troupeaux, ils éviteront heureusement toutes sortes de maléfices & de sortileges.

Les Anglois ne parlent jamais qu'avec la derniere surprise, de certaines pierres qui se trouvent dans la plaine de Salisbury, & dont la plupart ont vingt-huit pieds de haut, sur sept de large, & effectivement ces pierres frappent par leur singularité. Elles sont rangées trois à trois en forme de couronnes, & par-dessus celles qui s'élevent perpendiculairement, il y en a d'autres posées de travers. Ces premieres ont en haut des gonds, & les secondes des mortoises qui s'emboîtent dedans, de maniere qu'on diroit qu'elles sont suspendues comme de véritables portes. C'est une question parmi les Antiquaires & les Naturalistes Anglois, de sçavoir quelle est l'origine de ces pierres, & par quel art, par quelle méchanique elles ont été apportées dans la Province de Salisbury. Les uns

prétendent

ndent qu'elles y sont depuis le
nencement du monde, ou plutôt
is une de ces grandes révolutions
a terre a souffertes, & qui ont cau-
it de désordres, tant de boulever-
ns dans toute sa surface extérieure.
qui appuye cette idée, c'est qu'il
t impossible qu'on ait pû faire ve-
ailleurs, ni par charrois ni à bras
mmes, des masses si prodigieuses.
utres, à la suite du sçavant Guillau-
ambden, croyent que ces pierres
rtificielles, & qu'elles ont été com-
s sur le lieu même avec du sable, de
ux, du vitriol, & enfin quelque
re onctueuse, pour lier ensemble
orporer les autres ingrédiens. Mais
opinion n'a rien qui parle en sa
r, quoiqu'il soit assez vraisembla-
ie toutes les pierres ont commencé
tre fluides, ou du moins une pâte
: qui s'est durcie & desséchée dans
te. Pour moi, en remontant aux
ns usages des Celtes & des Bre-
j'oserai hardiment assurer que la
e de Salisbury a elle-même fourni
erres monstrueuses dont j'ai déja
; mais que c'est à l'art qu'on en
es diverses coupes & l'arrangement
ulier. Cette plaine servoit autre-
le sépulture aux Princes & aux
Bretons, en un mot, à tous ceux

qui périssoient généreusement dans les combats : ce qui se vérifie encore tous les jours par le grand nombre d'ossemens & d'armures qu'on en retire. Et il y a apparence que pour honorer davantage ces Guerriers, on mettoit sur leurs tombeaux des pierres en forme de portes, afin de marquer qu'ils sortoient d'une vie glorieuse, & entroient dans une autre plus glorieuse encore.

Ce que j'avance ici est fondé sur un des principaux points de la Religion des Céltes & des Bretons. Ils croyoient que l'ame n'est immortelle que par un bienfait des Dieux, par une espece de récompense des actions passées. Tous ceux, ajoutoient-ils, qui menent une vie molle & oisive à l'ombre des murs domestiques, meurent sans ressource & tout entiers : ceux au contraire qui se distinguent par leurs talens, qui expirent les armes à la main, doivent s'attendre qu'ils jouiront après le trépas d'une félicité sans bornes. Cette espérance les engageoit à se roidir contre toutes sortes de dangers & d'obstacles, à souhaiter de se survivre à eux-mêmes.

Josephe, en voulant faire l'éloge des connoissances qu'avoient acquis les enfans de Seth avant le Déluge, dit qu'ils éleverent deux Colonnes pour y inscrices ces connoissances, & les transmettre

Ant. Judaïq. l. 1.

à

a postérité. L'une de ces Colonnes
it de brique, l'autre de pierre: & on
avoit rien épargné pour les bâtir soli-
ment, afin qu'elles pussent résister aux
ondations & aux incendies dont l'U-
vers étoit menacé. Joséphe ajoute que
lle de brique subsistoit encore de son
ns. Je ne sçai si l'on doit faire beau-
up de fonds sur un tel passage. Les
agérations & les hyperboles ne coû-
ent point à Joséphe, quand il s'agis-
t de donner aux Juifs du lustre & du
édit. Il vouloit sur tout faire voir leur
périorité sur les Gentils, en matiere
Arts & de Sciences. C'est-là proba-
ement ce qui a donné lieu à la fiction
s deux Colonnes élevées par les en-
ns de Seth. Quelle apparence qu'un
reil monument eut pû subsister, après
ravages affreux que fit le Déluge!
*terre en souffrit des élancemens qui la
chirerent, des renversemens qui la
iserent, des secousses qui l'ébranlerent.
le fut agitée violemment & elle chan-
a comme un homme yvre.* Aussi peut-
appeller, d'après Saint Pierre, le
onde tel qu'il étoit avant le Déluge,
monde primitif & original. Celui
e nous habitons n'en est qu'une co-
e foible & défigurée, n'offre que des
ines, des débris & des décombres.

VI.

Du tems où le titre de Philosophe s'est introduit.

On demandera ſans doute ici de quelle maniere, & en quel tems le titre de Philoſophe s'eſt introduit dans le monde. Je répondrai qu'on en doit l'établiſſement à Pythagore, dont l'air miſtérieux & le tour d'eſprit, ſont aſſez connus. Avant lui & dans l'enfance du monde, on qualifioit de Sages tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de la Théologie & des choſes naturelles. Dans la ſuite: ce nom parut trop rempli d'orgueil, & de cette oſtentation qui ne ſe ſoutient qu'à l'oreille. On en choiſit un plus modeſte & plus digne de ceux qui aiment la vérité pour elle-même, & non pour les avantages qu'elle peut procurer. Voici comme Ciceron raconte la choſe. Pythagore ſe trouva par haſard à la Cour d'un Roi d'Aſie, & quoiqu'il n'eut ni habits ſuperbes ni équipages brillans, qu'il parlât peu & à propos, il s'y fit pourtant bien-tôt remarquer. Le Roi lui demanda un jour quelle étoit ſa profeſſion, & il dit ſimplement qu'il n'en avoit point d'autre que d'être Philoſophe. Qu'eſt-ce qu'un Philoſophe, ajouta le Prince ſurpris? Quel eſt ſon emploi? Quelles ſont ſes prérogatives? Je vais vous en rendre

Quæſt. Tuſcul. l. 5.

compte,

e, repliqua Pythagore, & je me
que vous serez satisfait de ma ré-
Figurez-vous ces jeux si écla-
si magnifiques, où semble fondre
la Grece. Les uns s'y rendent
ale pour montrer leur force &
talens : les autres pour vendre,
ur acheter les marchandises les
récieuses. Il y vient encore une
me espece de gens, que n'attirent
nour du gain, ni l'amour encore
uissant des louanges. Les Philo-
leur ressemblent assez. Simples
teurs de tout ce qui se passe dans
nde, pliez sans effort & dociles
g de la raison, ils ne se passion-
ils ne s'emportent jamais : ils
ent encore plus ceux qui s'éga-
qui se courbent sous le poids de
passions, qu'ils ne les blâment :
nt les seuls en un mot qui puis-
e féliciter d'être véritablement
es.

Plat. de Rep. l. 5. Sen. passim in Epist. Descartes, let. 8. t. I.

tte repartie de Pythagore je join-
i trait d'un autre Philosophe, qui
oît y avoir beaucoup de rapport.
ndre, dans le tems de sa plus gran-
esse, alla voir Diogene par ma-
le délassement : & comme il ne
uva pour tout bien & pour toute
a qu'un tonneau, il parut touché
n indigence & de sa pauvre-

té. Diogene sourit, & lui répliqua de ce ton que les Princes n'aiment gueres : *Pourquoi me plaignez-vous ? Je suis Maître de vos Maîtres. Vous obéissez à une foule de passions, qui m'obéissent à leur tour. Vous êtes leur Esclave, & moi : je suis leur Souverain.* En effet, comme V. ses M. Paris 1661. l'insinuoit dans le dernier siecle le Duc de Rohan, si les Rois commandent aux Peuples, les passions plus impérieuses commandent aux Rois.

CHAPITRE II.

I. *Division de tous les Peuples du monde en quatre principaux.* II. *Des Scythes.* III. *Des merveilles d'Abaris,* IV. *Des Scythes Hyperboréens.* V. *Des Ethiopiens.* VI. *Des Hiéroglyphes.* VII. *Explication de la Fable d'Atlas.* VIII. *Du cas que les Anciens ont fait de la Magique.* IX. *Des Celtes.*

I.

Division de tous les Peuples du monde en quatre

APRÈS avoir donné une idée générale des Anciens Philosophes, il est à propos d'examiner en détail ce qui regarde leur Doctrine ; & pour le faire avec plus d'ordre, je me servirai de la

nom de Celtes à ceux qui habi-
t vers l'Occident; enfin il nom-
Indiens les Peuples qui s'étoient
us vers l'Orient, & qui occupoient
s grande partie de l'Asie & de l'A-
e.

est à cette division, fameuse dans
enne Géographie, que je rappelle-
ous les Philosophes qui ont fleuri
i les Barbares. Il est vrai que les
ses & les Ethiopiens dont il ne
plus aucune richesse littéraire, ne
arrêteront pas long-tems. Ces Peu-
ont à peine effleuré la Philosophie,
vant l'opinion de Pythagore; les
toient nés dans un pays trop froid,
autres dans un Pays trop chaud,
avoir de la disposition & de l'atta-
ient aux Sciences. Il semble qu'au-
de certaines bornes tout est stérile,

In ipsius vitâ apud Phot.

nies dans les ames, tout immatérielles qu'elles sont.

A l'égard des Celtes & des Indiens, ils méritent qu'on les observe avec plus de curiosité & de soin. Les premiers sont nos Ancêtres, les plus Anciens Habitans des Gaules, & nous serions aujourd'hui fort heureux de leur ressembler, & de pouvoir à juste titre nous dire leur postérité; nous qui avons presque sur toutes choses oublié les droits les plus saints & les devoirs les plus essentiels; nous qui n'étalons que des dehors de probité, des vertus de commande, une politesse artificieuse & séduisante; mais au fond très-basse & très-coupable. Les seconds ont occupé cette partie de l'Univers, qu'on regarde avec justice comme le berceau du Genre-Humain & la source commune des Arts & des Sciences. Les Grecs eux-mêmes, quoique si prévenus en leur faveur, & ennemis irréconciliables des Etrangers, n'en ont pû disconvenir. Ils envoyerent à diverses reprises des Ambassadeurs chez les Indiens, pour vérifier sur les lieux mêmes si tout ce qu'en publioit la Renommée étoit constant; & ces Ambassadeurs, honorables & adroits espions, n'en rapportoient que des merveilles, que des raretés précieuses, que des traits de vertu & de générosité. C'est

ce

iqua le courage d'Alexandre le
avide de nouvelles conquêtes,
t par un rafinement d'ambition,
loire demandoit qu'il allât vain-
Indiens.
'on veut voir d'un coup d'œil
hemins a tenu la Philosophie
ue de se donner aux Grecs, on
e le Dialogue de Lucien qui a
re, *les Fugitifs*. La Philosophie
elle même, & s'explique d'une
qui lui fait honneur. « Je n'al-
is d'abord, dit-elle, chez les
; mais je commençai par la cu-
plus épineuse & la plus difficile,
toit celle des Barbares. Je tour-
onc mes pas vers les Indiens qui
osent un Peuple immense, &
e fis humblement descendre de
Eléphans, pour m'écouter: &
la Nation des Brachmanes voisi-
s Nécréens & des Oxydraques,
ma Doctrine & vit encore sous
Loix, admirée & respectée de
le monde. Au sortir des Indes,
i en Ethiopie, & de-là chez les
tiens où j'enseignai le culte des
x à leurs Prêtres & à leurs Pro-
es. Ensuite je passai à Babylone,
instruire les Chaldéens & les
es: puis je m'arrêtai en Scythie
ue-tems; d'où revenant par la
« Thra-

« Thrace, je converſai avec Eumolpe
« & Orphée, & les envoyai devant moi
« en Grece, avec ordre au premier
« d'inſtruire les Grecs dans mes myſte-
« res, & à l'autre de leur apprendre la
« Muſique. Je ne tardai point à les ſui-
« vre. « Ainſi la Philoſophie a éclairé ſucceſſivement les principales parties du monde, & les Peuples qui paroiſſent aujourd'hui les plus abandonnés à l'ignorance & aux déſordres qu'elle traîne à ſa ſuite, n'en ont pas été les moins favoriſés. Commençons par les Scythes.

II.

Des Scythes.

Juſt. Hiſt. l. 1.

Strab. l. 7.

Ils tiroient autrefois toute leur réputation & de l'extrême ſévérité de leurs mœurs, & de leur déſintéreſſement que rien ne pouvoit corrompre, & du mépris qu'ils avoient pour les vains plaiſirs, qui dégradent les hommes en les amolliſſant. Lorſqu'ils ſe raſſembloient pour chanter des Hymnes à l'honneur des Dieux, ils ne leur demandoient jamais aucune grace, perſuadez qu'avec de la force & du courage on doit trouver en ſoi-même des reſſources contre la pauvreté & la mauvaiſe fortune. Quoiqu'ils euſſent des Chefs dont le pouvoir étoit aſſez étendu, ſurtout dans les tems de guerre, ils vivoient cependant

avec

avec une ſorte d'indépendance, & ils n'obéiſſoieut à leurs Supérieurs qu'autant que leurs Supérieurs obéiſſoient aux Loix. Ils avoient banni d'entr'eux ce commerce d'adulations & d'éloges, dont on ſe paye réciproquement, & ils croyoient que la meilleure récompenſe d'une bonne action étoit de l'avoir faite. Encore aujourd'hui dans toute l'Amérique ſeptentrionale, on loue peu; mais à mon avis, qu'on y loue noblement! Quand quelqu'un a remporté une victoire ou manié adroitement une Négotiation, on ſe contente de lui dire en préſence de tout le Peuple: *Vous êtes un homme.*

Quoique les Scythes fuſſent naturellement hardis & belliqueux, qu'aucun péril ne les effrayât, ils ne faiſoient cependant la guerre qu'à l'extrêmité, & ils donnoient à leurs ennemis le tems de ſe reconnoître. Mais auſſi quand la fortune les favoriſoit, enflés de leurs ſuccès, ils immoloient les vaincus & leur ôtoient la vie ſans diſtinction. Coûtume Barbare, & qui fait honte à l'humanité! Avant le combat les Scythes élevoient tumultuairement un Autel, & y plaçoient avec de grands cris une épée. C'étoit alors la ſeule Divinité, qui s'attiroit & leur culte & leurs hommages. On trouve pluſieurs ſiecles après, des Herod. l. 3.

vestiges

vestiges d'une coûtume si extraordinaire, plus capable cependant d'encourager toute une Armée que les plus fortes Harangues. A la décadence de l'Empire Romain, où contribuerent tant de Peuples venus de la Scythie, les uns encore livrés aux ténebres du Paganisme, & les autres trop vicieux pour mériter le nom de Chrétiens, on voyoit leurs Chefs & leurs principaux Capitaines se vanter d'avoir trouvé le poignard de Mars, & le faire briller dans les occasions périlleuses. Sur cela, on les croyoit invulnérables & au-dessus des revers de la fortune : les Soldats se lioient à leur sort, & bravoient tout ce que la guerre a de pénible & d'affreux. N'y auroit-il point encore quelque chose de Scythe, un air brut & non assez adouci, dans certains Conquérans Modernes qui se vantoient de tenir tout de Dieu & de leur épée ? Il semble que par-là ils vouloient partager leur reconnoissance, & mettre leur propre ambition, leur industrie, en regard avec la Divinité.

V. Jornand. Procop. Agath. Paulum Diac.

Strabon rapporte que les Scythes furent persévéramment vertueux, tandis qu'ils s'abstinrent du commerce des autres nations, & qu'ils dédaignerent l'usage de l'or & de l'argent, devenus la cause & l'instrument de presque tous les crimes. On croit d'ordinaire, ajoute

Ubi suprà.

te-

-t-il, que les Barbares gagnent à se
miliariser avec nos mœurs & avec nos
ix; c'est par malheur tout le contrai-
e. En acquérant plus de connoissances
plus de politesse, ils deviennent plus
échans, plus ambitieux, plus adonnés
l'insatiable avarice. Nous avons un
moignage récent qui confirme cette
ensée de Strabon. Depuis que l'Euro-
s'est approprié l'Amérique à titre de
nquête, & par des barbaries ausquel-
s on ne peut songer sans horreur;
els vices, quels crimes, quels déré-
emens n'y avons-nous pas introduits?
es peuples du nouveau Monde se re-
osoient sur leur ignorance, sur un cer-
in instinct de la Nature, plus utile
uvent que la raison même; & nous,
la place de ces biens dont ils étoient
ntens, nous en avons substitué de
ux & de dangereux, nous avons accru
urs miseres en leur faisant connoître
nouveaux besoins.

V. l'Hist. morale des Antilles, c. 22.

Ce fut vers le tems des sept Sages,
e les Scythes commencerent à s'in-
oduire dans la Grece, & à quitter leur
stérité naturelle; qu'ils s'apperçurent
e les agrémens, les plaisirs même
'on sçait retenir dans de justes bornes,
e sont point incompatibles avec la rai-
n. Anacharsis étant venu à Athenes,
n pour s'y amuser de choses nouvel-
les,

les, mais pour y trouver les secours qui lui manquoient en son Pays, fut généralement admiré par un Peuple jaloux de ses droits, & qui ne prodiguoit point son estime. Je croirois pourtant que ce fut moins à cause de sa science qui devoit être peu étendue, qu'à cause de sa droiture & de son désintéressement. Il y joignoit ce qui donne le prix à toutes les vertus, ce qui les releve par son contraste; un grand air de modestie & de simplicité.

Diog. Laërt. in Anach.

III.

Des merveilles d'Abaris.

Clem. Alex. Strom. l. 1.

V. le Diction. de Bayle.

Un autre Philosophe Scythe, mais plus merveilleux & plus extraordinaire, c'étoit Abaris. Doué de l'esprit prophétique, il prenoit hautement la qualité de Prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, qualité qui donnoit alors la plus grande vogue. Un jour il se trouva avec Pythagore, & croyant l'étonner : il lui montra cette fléche miraculeuse dont il se servoit pour naviger dans l'air, & atteindre aux régions les plus reculées. En revanche Pythagore levant un des pans de sa robe, découvrit sa cuisse d'or, & fit ainsi céder le Philosophe Scythe. Le reste de l'entretien fut sur le même ton.

Voilà les puérilités que Porphyre & Jamblique

.i des opinions folles : la peine
n se donne pour cela n'est jamais
payée. On raconte beaucoup d'au-
merveilles d'Abaris. Ce fut lui qui Scal. in
qua le *Palladium*, ce gage fatal de notis ad
nservation & du bonheur des Vil- Euseb.
ui pouvoient le posséder : il gué-
it les maladies les plus aigues & les
compliquées en prononçant de
les paroles; enfin, il passa la plus
de partie de sa vie sans prendre au-
nourriture. Ce dernier trait me ra-
: un Livre assez curieux que *For-*
us Licetus, Médecin de Padoue, a
ulé, *De Feriis altricis animæ*, des
ances de l'estomac. Abaris y méri-
sans doute la premiere place.
arlons plus sérieusement, & disons L. 3. con
Origene que rien n'est plus chi- tra Cels.
que ni plus ridicule que toutes ces

main ? Quels avantages en pouvoient-ils retirer, ou pour le bonheur des autres, ou pour leur propre perfection ? Cette remarque d'Origene me paroît très-sensée, & fait honneur à la Divinité. Car il est évident que lorsqu'elle se détourne de l'ordre purement naturel, qu'elle se manifeste aux hommes avec plus d'éclat qu'à son ordinaire, ce ne peut être que pour leur témoigner sa puissance ou sa bonté infinie : & la marque essentielle d'un miracle, c'est quelque avantage utilement procuré à la Terre, c'est quelque bien qui tourne à l'accroissement de la Religion.

IV.

Des Scythes Hyperboréens. Diod. Sic. l. 4.

Sol. c. 28.

L. 2.

Je devrois ici parler des Scythes Hyperboréens ; mais tout ce qu'on nous en a conservé est si incertain & si fabuleux, que j'ai de la peine à m'y arrêter. Ces Hyperboréens étoient tous Prêtres d'Apollon, & ils s'occupoient uniquement à chanter ses louanges. Ils avoient beaucoup de penchant à la Poësie & à la Musique, & ils touchoient avec grace toutes sortes d'instrumens : ce qui les rendoit encore plus dignes de la faveur d'Apollon, lui, qui passoit en tous lieux pour le Pere & le Protecteur des beaux-Arts. Suivant Diodore de Sicile rien n'étoit

n'étoit plus agréable que le Pays qu'habitoient ces Hyperboréens, quoiqu'à l'extrêmité de la Terre & presque sous le pole. Ils y jouissoient d'un Printems éternel; ils ne souffroient ni les ardeurs de l'Eté, ni l'inclémence de l'Hiver. Les fleurs & les fruits se disputoient l'avantage de leur plaire & de les nourrir. Aucune maladie ne régnoit parmi eux. Ils n'étoient divisés ni par des querelles, ni par des procès, ni par des inimitiés secrettes: ils ne connoissoient point ces distinctions odieuses qui rabbaissent le mérite & la vertu pour récompenser un vice adroit: ils vivoient enfin dans une égalité charmante, & regardoient la servitude comme un outrage fait à la nature humaine. Leurs mœurs étoient trop pures & trop innocentes pour craindre la mort: quelquefois même ils se la donnoient volontairement, afin d'aller jouir, disoient-ils, d'une félicité plus complette Ces sortes de descriptions marquent assez, & que les hommes souhaitent ardemment d'être heureux, & qu'ils sentent à peu près sous quel Gouvernement & dans quelle société ils le seroient. Mais une main invisible les repousse sans cesse, & les replonge dans la misere d'où ils voudroient sortir.

Quoiqu'il en soit, on n'a aujourd'hui aucune

aucune connoiſſance de la Philoſophie des Scythes, ni de celle des Getes & des Thraces qui étoient leurs plus proches voiſins Origene avoue, mais ſans trop s'expliquer, qu'ils avoient pluſieurs dogmes conformes à ceux des Hébreux? hazard favorable & dont on doit féliciter les Scythes, puiſque ces Dogmes ne pouvoient être qu'un effet de leurs recherches & de leur pénétration.

Ubi ſuprà L. 1.

Je remarque qu'à l'égard de certaines vérités qu'on doit nommer primitives & fondamentales, tous les Peuples du monde ſemblent mutuellement ſe prêter la main; ſoit que ces vérités fuſſent d'abord très-faciles à découvrir, & qu'elles ſe préſentaſſent d'elles-mêmes à l'eſprit; ſoit qu'il y ait un point fixe par où doivent commencer nos penſées, & que ce point ſoit quelque choſe d'indépendant de nos caprices & de nos incertitudes. C'eſt-là une remarque qu'il eſt à propos de ne pas perdre de vûe, ſurtout quand on veut comparer des Peuples très-éloignés les uns des autres. Quoiqu'il ſe rencontre de la reſſemblance & de la conformité entre leur langage, leur phyſionomie, leurs coutumes, on ne doit pas pour cela les confondre & les mêler enſemble. L'eſprit humain eſt de la même trempe; par conſéquent il peut avoir les mêmes ſentimens ſur les choſes qui

les

chent de plus près, comme ſur les
ipaux attributs de Dieu, ſur le
extérieur, ſur certaines cérémo-
l'éclat, ſur le reſpect qui eſt dû aux
s. Des Nations entieres peuvent
order en tous ces points, & avoir
ndant une origine très-différente.
irconciſion, par exemple, a été le
ſpécial de l'Alliance que Dieu
actoit avec les Hébreux. Elle
pourtant d'uſage en Egypte & en
opie; on vient encore d'en trouver
eſtiges dans pluſieurs Provinces de
érique. Croira-t-on pour cela que
auvages du nouveau Monde ſoient
d'origine, & ne doit-on pas ſe mo-
du fameux Chevalier Guillaume
le la Secte des Trembleurs, qui l'a
ſérieuſement dans ſon Mémoire
état préſent des Iſles & Terres que
dent les Anglois en Amérique?
reſte les Scythes, ſi peu vantés dans V. Olaï
ns où l'on devoit le mieux les con- Rudbeckii
e, ont trouvé parmi nous des Sça- Atlant.
qui ſe ſont intéreſſés en leur fa-
Tout occupés de conjectures
iiſſantes, & par-là même incapa-

Poëtes ont dit si agréablement de l'Isle Atlantide, des Isles Fortunées, du Jardin des Hespérides, des Champs Elisées. Ils ajoutent que malgré l'Hiver formidable qui désole les plages du Septentrion, son séjour est encore préférable à celui de ces terres heureuses qu'embellit un Printems continuel, où la Nature paroît si vive & si animée.

Ces conjectures auroient toujours passé pour des jeux d'imagination, sans la peine qu'a pris un célebre Anglois de leur donner un air philosophique. Cet Anglois est Thomas Burnet, qui a eu si long-tems la direction de la Chartreuse de Londres, & dont tous les Ouvrages offrent quelque chose d'original. « Avant le Déluge, dit-il dans le plus important, la terre étoit d'une égalité parfaite, sans mers, sans montagnes, sans isles, sans précipices. L'Ecliptique se rencontroit dans le plan de l'Equateur, & l'axe de la Terre étoit parallele à l'axe du Soleil. Il n'y avoit alors ni pluyes, ni vents orageux, ni grêle, ni neige, ni Arc-en-Ciel. Les jours étoient égaux aux nuits, & à peu de changemens près, la même saison duroit toute l'année. L'alternative du froid & du chaud, du sec & de l'humide, de la pesanteur & de la légéreté de l'air, ne causoit aucune

V. ejus Telluris Theor. sacram L. 1 & 2.

« ma-

lie : & la Nature toute chaude
e & pleine de sa premiere vi-
, trouvoit en elle-même de quoi
arer & se renouveller sans cesse.
ne un sang pur, un suc non en-
altéré par des parties arsénicales
rioliques, couloit dans les vei-
e la terre; tous les fruits, tous
gumes étoient sains; & les hom-
assoient de la jeunesse à un âge
vancé, sans presque s'en apper-
r. Ce qui faisoit dire à Orphée,
Saturne ne vieillissoit point, &
es cheveux étoient toujours noirs.
leuves couloient des Pôles vers
ateur, & venoient se perdre dans
ables brûlans de la Zone tor-
Dans cette situation, les deux
mités de la terre en devoient
es parties les plus agréables, &
lieu, comme un mur de feu, em-
oit qu'on ne pût passer de l'une
tre.» Aussi Burnet place-t-il sous
e Arctique le Paradis Terrestre,
in délicieux, où nos premiers Pe-
rent créés, & où à force d'être
ix ils cesserent bien-tôt de l'être.
curiosité & leur indiscrétion ré-
ent toutes sortes de maux, une
tion générale sur la terre, & il
pour ainsi dire, que Dieu la net-
par les eaux du Déluge. Les se-
 cousses

[illegible] terribles & réitérées qu'elle souffrit alors, firent changer son centre de gravité. Un des hémispheres se trouva spécifiquement plus compacte & plus pesant que l'autre, un des Pôles s'abbaissa. L'Ecliptique sortit du plan de l'Equateur, & s'en éloigna de 23 degrés 30 minutes. De-là l'inégalité des jours & des nuits, le changement & la vicissitude des saisons, un désordre général qui s'empara de la Nature, & pour tout dire, une nouvelle Terre. Comme ses parties intérieures furent bouleversées jusqu'à un certain point, elles se mêlerent réciproquement, ne garderent plus dans leur arrangement les loix de la pesanteur, & s'impregnerent de qualités étrangeres. Aussi ne voit-on plus rien de pur ni de simple dans l'Univers: tout ce qui s'y présente à nos yeux est altéré & défiguré, a perdu son premier goût & sa premiere beauté : la vie de l'homme s'est rétrecie, & le peu de jours qui lui sont accordés, il les passe encore dans les douleurs & dans l'amertume.

C'est le système de Thomas Burnet qu'ont [illegible] Philosophes. [illegible] du moins [illegible] dé-[illegible] de deux manieres, ou par des preuves physiques, ou par des preuves tirées de l'Histoire ancienne.

Les

E LA PHYSIQUE . . .

remieres qui sont point difficiles

bler, & elles en persuadent da-

. En effet, peut-on considérer

yeux de Physicien la surface de

la croute épaisse qui l'envelop-

i être surpris du spectacle qu'el-

nte; sans reconnoître les bless-

mbrables qu'elle a reçues? Nous

hons, pour ainsi dire, nous ne

, nous ne nous agitons que sur

ies. Ici s'élevent des montagnes

t, arrangées sans ordre & sans

rie, qui traversent des Royau-

lers, & y causent des vents con-

réguliers; les unes toutes cou-

le neiges & perdant leurs têtes

nues, les autres vomissant des

de flâmes, & inondant les cam-

voisines de cendres sulphureuses.

oissent des rochers escarpés & en-

s uns sur les autres, la plupart

à angles droits; des pierres &

nes d'arbres élevés dans des en-

inaccessibles; des lacs ou des

'eaux rassemblés au sommet des

utes montagnes, & qui ont leurs

s particuliers. Plus loin on voit

écipices, des ouvertures à tra-

squelles la mer s'est répandue avec

ce; des crevasses qui exhalent

eurs mortelles; des cavernes qui

isent à des mines profondes, &

C 2 que

que jamais n'éclaire le soleil ; des vestiges encore récens de montagnes qui se sont écroulées, & dont la chute a causé des désordres infinis.

Que dirai-je de plus ? D'un côté, ce sont de vastes mers dont en plusieurs lieux on ne peut sonder la profondeur ; où l'on trouve des Isles semées confusément & de figure irréguliere, les unes fertiles & habitées, les autres d'un accès très-rude & propres seulement à servir de retraite aux animaux les plus féroces ; les unes connues de tems immémorial, d'autres détruites & absolument anéanties, d'autres formées à leur place ; où l'on rencontre des bancs de sable, des files de rochers à fleur d'eau, des écueils qui ne paroissent jamais, où les côtes courent sans ordre, s'avancent dans un lieu, se rétrécissent dans un autre, sont tantôt saines & tantôt dangereuses, servent tantôt d'abri, & tantôt cachent mille dangers. De l'autre côté, ce sont des campagnes, les unes abondantes & à perte de vûe, les autres ingrates & stériles, ou d'une terre légere, ou assises sur le roc ; les unes chargées de pierres d'une structure organique & constante, & qui ne change point dans toutes les especes de même genre ; les autres mêlées de coquillages, d'huitres pétrifiées, ou couvertes d'un sable

sou-

ut-à-fait semblable à celui des bords
: la mer. Ici on découvre des corps
ffléchés, mais assez bien conservés, &
nfermés dans d'autres corps qui ont
quis de la consistance & de la dureté:
on ne rencontre que des matieres
oulées, les moules ayant été détruits
consumés par le tems, & ce sont les
erres figurées, comme les cornes d'Am-
n, la Belemnite, l'Entrochus, l'As-
ite. Plus loin on remarque avec plai-
des empreintes & des délinéations
poissons, d'insectes, de plantes, de
mes d'oiseaux tracées légérement sur
pierres: & ce qu'il y a de plus sur-
nant, c'est que ces empreintes &
délinéations se trouvent ou dans des
ieres très-distantes de la mer, ou
s des lieux qui ne produisent plus
es mêmes oiseaux, ni les mêmes
ntes, ni les mêmes insectes; leur
rie en est aujourd'hui très-reculée.
n mot, à quelque profondeur qu'on V. les Mém.
jusqu'ici fouillé la terre, on n'y a de l'Acad.
uvé que des débris, que des corps Roy. des
mblés pêle-mêle, que différens lits Sciences,
matieres incorporées les unes dans an. 1706.
autres, la plupart de ces lits rom- 1708.
& déplacés, presque tous faisant 1710.
angles inégaux avec l'Horison. 1715.
elles traces plus visibles, quels té- 1718.
gnages plus authentiques, peut- 1720.
1721.

on souhaiter d'un Déluge Universel.

A l'égard des preuves que fournit l'Histoire, elles portent aussi, quoique d'une maniere différente, leur conviction avec elles. Rien n'est plus riant ni plus flatteur que les descriptions que font presque tous les Auteurs anciens, & de l'âge d'or, & du siécle de Saturne, & des Champs Elisées. Les Poëtes les plus célébres, sur tout Homere & Virgile, se sont encore plûs à embellir ces descriptions, & à y ajoûter de nouveaux ornemens. Mais que doit-on en penser, si ce n'est que ce sont-là des esquisses, des tableaux imparfaits de l'état où se trouvoit la terre avant le Déluge? Il me paroît difficile que le ressouvenir d'un Etat si florissant & si agréable se fût tout-à fait effacé. Mais comme le Peuple cessa peu à peu d'en être frappé, lui qui ne sçait point se replier sur les choses arrivées depuis long-tems, il y a apparence que les Sçavans se servirent du voile ingénieux des Fables pour en conserver la mémoire.

Platon parle de je ne sçai quelle terre fort élevée, où il ne pleuvoit jamais, où il n'y avoit ni vents ni orages, ni brouillards, & qui devoit être un séjour délicieux. Ce langage n'étoit point particulier à Platon : tous les autres Philosophes, suivant la remarque de Lactance,

te, convenoient unanimement que notre Globe avoit beaucoup souffert depuis son origine, & que ses parties s'étoient détachées les unes des autres, & en quelque maniere déboitées. Sur cela, ils rapportoient plusieurs traits & plusieurs exemples, qui marquoient en détail les changemens les plus considérables.

Lorsque les Grecs commencerent à étudier la Physique & l'Astronomie, ils établirent deux principes qu'ils avoient reçus par tradition des Phéniciens & des Chaldéens. Le premier étoit, que peu après la formation de la terre un de ses Pôles s'éleva, & l'autre s'abbaissa d'une maniere prodigieuse : ce qui enhardit les hommes à se disperser & à se choisir de nouvelles demeures. Le second, que les parties les plus voisines du Pôle septentrional furent cultivées & habitées avant toutes les autres : d'où les Scythes prenoient occasion de vanter leur antiquité, & de se préférer hautement aux Égyptiens. On sçait quelles étoient là-dessus leurs disputes, & à combien d'excès les porta l'envie ridicule de se faire passer pour le premier Peuple du monde. Sans doute qu'Homere voulut bien avoir égard à ces disputes si fameuses de son tems, lorsqu'il plaça les Champs Elysées à une des extrémités de la terre. Odyss. I.

Pour ce qui regarde les Docteurs de

la primitive Eglise, ils distinguoient le monde en trois états; l'ancien, le présent, le futur : dont chacun, à leur avis, offroit un caractere particulier. L'ancien étoit celui qui avoit précédé le Déluge, & où tout paroissoit d'un arrangement, d'une symmétrie admirable. Le présent ne doit passer que pour le squelette de l'ancien, & encore pour un squelette tout défiguré. Le futur enfin sera le monde purifié par le feu, & qui pour ainsi dire, renaîtra de ses propres cendres. Les choses alors reprendront le même éclat & la même parure qu'elles avoient avant le Déluge, elles ne pourront plus ni s'altérer ni se corrompre, elles ne seront sujettes à aucun dépérissement. Cet échantillon suffit pour développer la pensée de ceux d'entre les Peres de l'Eglise, qui ont cru que le Paradis Terrestre étoit placé dans un autre monde, tout différent de celui-ci. *Quelques efforts qu'on fasse*, ajoûtoient-ils, *on n'en retrouvera jamais aucune trace, on ne pourra jamais désigner quelle étoit sa véritable situation.*

V. le Pere Calmet, Differt. sur la fin du monde.

V.

Des Ethiopiens.

Je passe maintenant aux Ethiopiens qu'on regardoit comme une espece d'hommes à part, tant ils vivoient long-

tems;

;: ce qu'ils attribuoient eux-mêmes,
Hérodote, à l'eau de certaines fon- Lib. 3.
es où ils avoient coutume de se bai-
', & qui faisoit sur eux le même ef-
que s'ils s'étoient frottés de quelque
: éthérée. On penseroit volontiers
n atténuant & brisant les humeurs,
ccitant une plus forte transpiration,
: eau spiritueuse servoit à les pré-
:r d'une infinité de maladies, & à
ntretenir dans une santé parfaite.
Philosophes qui fleurissoient parmi
Ethiopiens, se nommoient comme Philost.l.:
: des Indes, Gymnosophistes: & ils
ient loin du tumulte & de l'embar-
les affaires, habitoient les monta-
escarpées, ne voyoient les hommes
pour les instruire de leurs devoirs,
ient la voix enchanteresse des plai-
que les hommes aiment tant, &
:rçoient de concert à l'étude du
. Lucien assure qu'en combinant In Aristo
lifférentes phases de la Lune, ils
nt les premiers de tous les Astrono-
qui trouverent qu'elle n'est point
on propre fond lumineuse, & qu'el-
nprunte son éclat du Soleil, suivant
spects où elle se trouve à son égard.

VI.

Des Hiéroglyphes.

Mais l'invention la plus considérable qu'on rapporte à ces Gymnosophistes, & dont on leur fait le plus d'honneur, c'est l'écriture Hiéroglyphique. Malgré les sçavantes conjectures de Brian Walton dans ses Prolégomenes sur la Bible, malgré toute l'autorité que peuvent avoir en cette matiere les Docteurs Juifs, je suis persuadé que les Lettres ne furent découvertes qu'après le Déluge : & ce qui est rapporté des Colonnes de Seth, des Livres attribués à Adam & à Hénoch, des Alphabets qu'on a fait courir sous leurs noms, tout cela ne détruit point un sentiment si autorisé.

V. etiam Suid.

Pendant que les hommes vivoient plusieurs siécles, on n'avoit pas besoin de rien conserver par écrit. La mémoire des choses étoit toujours récente, & passoit sans peine d'une génération à l'autre : il ne falloit que se rappeller quatre ou cinq hommes, pour atteindre aux premiers instans de la naissance du monde. Mais la vie commençant à s'abréger, & ses bornes devenant très-étroites, on n'osa plus se fier à sa mémoire : en moins d'un siécle, les choses se perdoient dans l'abî-

me

me du passé, & s'y feroient tout-à-fait anéanties sans la vivifiante Ecriture. Elle vint donc au secours des hommes, & quoique d'abord elle ne fût ni aussi utile ni aussi parfaite qu'elle l'a été dans la suite, on doit toujours louer ceux qui ont présidé à son berceau.

Cette Ecriture dans son origine consistoit en figures hiéroglyphiques; c'est-à-dire, que pour exprimer ses pensées on peignoit des animaux, des plantes, des pierres précieuses, quelquefois les instrumens & les outils qui servent aux détails des Arts, plus souvent encore diverses parties du corps humain. C'est là sur tout qu'on trouvoit une abondante moisson d'Hiéroglyphes, & par le grand nombre de pieces dont est composée cette machine admirable, & par les attitudes différentes où ces piéces peuvent se trouver les unes envers les autres : ce qui fournissoit des manieres toujours nouvelles de parler aux yeux, & de peindre ses pensées.

Pour montrer, par exemple, que rien n'échappe au Tout-puissant, à celui qui écoute & qui voit tout, on représentoit des yeux & des oreilles sur les murs des Temples,& principalement au frontispice. Pour écarter la foule des importuns de la maison d'un Ministre ou d'un Ambassadeur, on peignoit sur

V. Pi Valerian de Hiero

la porte un vieillard les yeux baissés, & un doigt dans la bouche. Pour marquer un homme qui a beaucoup voyagé, & que ses voyages ont rendu plus sçavant & plus vertueux, on représentoit un pêcher chargé de fruits. Le secret de l'Hiéroglyphe est fondé sur le caractere particulier de cet arbre, qui réussit moins dans la Perse qu'on peut regarder comme son pays natal, que dans les autres où il est transplanté.

Au reste, ce n'étoit pas seulement à de pareilles inscriptions que se bornoient les figures hiéroglyphiques: on s'en servoit encore, pour composer des discours suivis & détaillés, pour les mieux graver dans la mémoire. Clément d'Alexandrie en rapporte un, qu'on voyoit au portail d'un des Temples de Diospolis en Egypte. *D'un côté*, dit-il, *paroissoit un enfant symbole de la naissance, un vieillard symbole de la mort, un vautour, symbole de la Divinité, un poisson symbole de la haine: & de l'autre côté s'élançoit un affreux crocodile symbole de l'effronterie & de l'impudence; parce que cet animal étant amphibie, vit également sur terre & dans l'eau.* Qu'on rapproche maintenant toutes ces figures l'une de l'autre, on verra qu'elles signifient:
» O vous, qui naissez & qui mourrez,
» songez

Strom. l. 5.

„ songez que Dieu hait ceux dont le
„ front large ne rougit jamais.

Les caracteres qu'on employe aujourd'hui à la Chine, ont assez de rapport avec cette ancienne Ecriture. Car au lieu que les Hébreux, & ensuite les Grecs & les Latins, exprimoient un nombre infini de mots avec vingt-deux ou trente figures au plus, les Chinois, par une espece de profusion, ont multiplié ces figures jusqu'à 80000; de maniere que la vie de l'homme suffit à peine pour les connoître toutes. Chaque mot a son caractere symbolique. Ainsi il y a autant de lettres que de mots: & comme le son en est ordinairement le même, quoique la forme & la signification soient tout-à-fait différentes, il arrive de là qu'on ne peut ni écrire ce qu'un autre prononce, ni entendre un livre dont on ne fait pas la lecture soi-même.

A l'égard des figures qu'employent les Mexicains, elles ne doivent être comptées ni parmi les caracteres hiéroglyphiques, ni parmi les lettres alphabétiques. La raison en est, comme l'observe judicieusement Walton, que ces figures, quoique tracées de différentes manieres ne renferment aucune signification cachée & énigmatique, ne supposent aucuns sons articulés. Tout leur

usage est de mettre sous les yeux, à la maniere de la Peinture, la suite des faits comme ils se sont passés. Ainsi les Mexicains représentoient un homme vêtu de rouge, les cheveux épars, la barbe hérissée, un couteau à la main, pour se ressouvenir de l'arrivée des cruels Européens dans leur pays. On dit même que de tems immémorial ils avoient eu des especes de pressentimens de cette arrivée, qui devoit être tout ensemble & si funeste pour eux, & si deshonorante pour le nom Chrétien.

Alex. ab Alex. Genial. Dier. l. 2.

Voss. de arte Grammat. l. 1.

R. Volater. de Litteris.

In Phædro.

Aux Hiéroglyphes succéderent les Lettres, qui par leur nombre, par leur valeur, par leur force, par leurs diverses combinaisons, servent à découvrir le fond inépuisable & toujours nouveau de nos pensées. Plusieurs Peuples s'approprioient la découverte de ces Lettres, tant elle paroissoit capable de les annoblir, & de leur procurer une réputation immortelle. *En effet*, dit Platon, *celui qui les a inventées, étoit un Dieu, ou un homme divinement inspiré. Tel fut parmi les Egyptiens Theuth. Quoiqu'on lui doive beaucoup de connoissances, toutes utiles au bonheur & à l'accroissement de la Société, on ne lui doit rien de si estimable que l'usage des Lettres qu'il répandit par le moyen de Thamus.* C'est sans doute celui qu'on nomma

ma dans la ſuite le jeune Mercure, & qu'on croit avoir été neveu de Theuth. Malgré ce paſſage de Platon, il ne paroît pas facile de déterminer, & qui a été l'Inventeur des Lettres, & où a pris naiſſance cet art ingénieux, qui fait que les ſiécles les plus obſcurs perdent pour nous leur antiquité, & que les Pays les plus reculés oublient leur éloignement. Luc. Pharſ. l.

Tout ce qu'on ſçait de plus certain ſur cette matiere, c'eſt que Cadmus communiqua aux Grecs l'uſage des Lettres, qui furent depuis appellées Ioniques, & qu'Herodote nomme Cadméennes ou Phéniciennes. Or Cadmus étoit Egyptien, & de la fameuſe ville de Thébes : & comme l'a prouvé le docte Chevalier Jean Marsham, il paſſa en Grece un peu avant que les Juifs, à force de prodiges & de miracles, abandonnerent l'Egypte. De-là peut-on conclure que les caracteres Samaritains, ou les Lettres dont ſe ſervoit Moïſe, étoient les mêmes au fond que les Lettres que Cadmus fit connoître aux Phéniciens, & enſuite aux Grecs. Ces anciens caracteres ſont très-différens des caracteres Hébreux dont les Juifs ſe ſervent aujourd'hui, & dont il y a apparence qu'Eſdras, ou ceux qui ont fait le Recueil des Ecritures ſous ſes ordres, n'introduiſirent l'uſage qu'après la Captivité In Canon Chron. Hebraïc. Ægypt. Græco.

tivité de Babylone. Ainsi les premiers caracteres qu'employerent les Juifs, venoient originairement d'Egypte, & servent encore aux Samaritains de la Palestine: & ceux qu'on appelle de nos jours Lettres Hébraïques, viennent des Assyriens ou Chaldéens. Ces conjectures sont avouées du plus grand nombre
I. 7. des Sçavans, même des Juifs. A l'égard de Pline, il assuroit sans aucun ménagement, que l'Ecriture a toujours été connue parmi les hommes, & il fondoit cette éternité sur celle du monde: pensée qui lui étoit particuliere & qu'il concilioit, je ne sçai comment, avec la Physique & l'Histoire Naturelle. Ne devoit-il point en avoir appris que l'origine du monde n'est pas fort ancienne?

L'usage des lettres apportoit trop de facilités dans le commerce que les hommes ont les uns avec les autres, pour ne point détruire celui des Hiéroglyphes, qui n'eut plus de cours que parmi les Prophetes & les Prêtres d'Egypte. Ils s'en servoient particulierement pour envelopper les mysteres de leur Philosophie & de leur Théologie, pour les dérober aux yeux du Peuple. Ce dessein a parfaitement réussi; car quoique le nombre des Hiéroglyphes que le tems a épargnés, soit très-considérable,

on

on n'y peut aujourd'hui rien entendre ni rien démêler : ce sont des énigmes inaccessibles à toutes les recherches des Curieux. Le Pere Kircher Jésuite, qui a voulu s'essayer sur cette matiere, y a toujours échoué. Malgré sa pénétration naturelle, & son habileté à déchiffrer les monumens antiques, il n'a pû seulement rien avancer de probable.

V. ejus; Oedip. Ægyptiac. & Obelisc. Pamphylium.

VII.

Outre les Gymnosophistes, l'Afrique avoit encore des Philosophes dans la Libye qui reconnoissoient Atlas, un des premiers Rois du monde, pour leur Chef & leur Instituteur. Cet Atlas étoit fort appliqué à l'Astronomie. Quand il pouvoit se soustraire à sa Cour avec bienséance, il se retiroit sur une haute montagne pour observer le Ciel avec moins de distraction, & il y employoit ces heures tranquilles, ces nuits éclairées par une lumiere sombre & douce, que les Astronomes préferent aux plus beaux jours.

Explication de la Fable d'Atlas.

Aug. l. 8. de Civit. Dei.

A cause de cette étude, & suivant le génie de la Fable, les Poëtes feignirent qu'il portoit le Ciel sur ses épaules : fardeau dont il se déchargea une fois en faveur d'Hercule, qui étoit aussi Astronome, Philosophe & Médecin. Il ne falloit

falloit pas de moindres qualités, dit agréablement Grotius, pour remplacer Atlas. Cette triple connoissance que possédoit Hercule, fit aussi dire aux Poëtes qu'il avoit arraché des sombres cavernes de l'Achéron le chien Cerbere, ce monstre aux trois têtes qui marquoient les trois Regnes où s'exécute tout le jeu de la Nature, le végétal, le minéral & l'animal. Tant il est vrai que les Fables dépouillées de leur écorce, offrent presque toujours quelque vérité historique : *Vera sunt quæ loquuntur Poetæ, sed obtentu aliquo specieque velata.*

Lact. l. 1.

VIII.

Du cas que les Anciens ont fait de la Musique.

Æneïd. l. 1.

Virgile en parlant du repas que la tendre & malheureuse Didon donna à Enée après son naufrage, remarque qu'il y eut de la Musique, & qu'elle roula sur la Philosophie d'Atlas, sur les Eclipses de Soleil & de Lune qu'il avoit prédites. A juger des choses anciennes selon nos mœurs & nos coutumes, nous serions très-surpris qu'on osât chanter aujourd'hui des Traités de Physique & d'Astronomie à table : ils y paroîtroient déplacés & infiniment ennuyeux. Mais tel étoit l'usage des Anciens. Ils ne regardoient point la Musique comme un simple

simple délassement d'esprit, qui sert tantôt à orner les Théâtres & à jetter un nouvel agrément dans les Spectacles, tantôt à flatter les oreilles des gens polis, & à leur rendre le plaisir plus vif & plus piquant : ils la regardoient, ce qui mérite une attention singuliere, comme un remede presque universel, capable de guérir la plupart des maux du corps & ceux de l'esprit. Ils tiroient de la Musique un secours infaillible & sans cesse présent, pour élever dans l'ame de nobles accords, pour fortifier le courage & la vertu, pour gouverner & conduire les passions à leur gré, pour les exciter & les appaiser au besoin. Agamemnon, par exemple, s'en allant à la Guerre de Troye, laissa un Musicien auprès de sa femme, à dessein de la préserver d'un déréglement honteux, & que la honte ne punit pas encore assez ; & ce ne fut qu'en tuant ce Musicien, qu'Egysthe acheva de séduire la déplorable Clytemnestre. Dans l'école de Pythagore tous les Exercices Philosophiques étoient précédés d'une symphonie agréable & touchante, qui dénouoit l'ame en quelque maniere, & la rendoit plus attentive à la vérité. Après le travail du jour, & lorsque la nuit invitoit au repos, tous les Pythagoriciens se retrouvoient ensemble, & appelloient le sommeil

Sext. Empir. adv. Mathem. Plut. in tract. de Musicâ. Macrob. in Somn. Scip. l. 2. Quinct. Inst. l. 1. & 9.

Jambl. c. 10.

ſommeil par une nouvelle ſymphonie.
Alexandre le Grand étoit toujours accompagné d'un homme fidele, qui, par les ſons d'une Muſique forte & guerriere, le diſpoſoit inſenſiblement au combat, & perfectionnoit en lui cette ame intrépide, qui le rendoit ſi ſupérieur dans toutes les occaſions périlleuſes. Croiroit-on que par cette eſpece de méchanique, il préludât à une victoire aſſurée?

Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement dans les Livres des Payens, mais encore en divers endroits de l'Ecriture Sainte, qu'on apperçoit des traits ſuprenans de la Muſique des Anciens. Les Prophetes ne pouvoient annoncer l'avenir qu'au ſon des inſtrumens. A meſure que leur douce harmonie les pénétroit, ils ſe trouvoient comme tranſportés d'une fureur ſurnaturelle, ils chantoient, ils levoient leurs bras au Ciel, ils paroiſſoient tout hors d'eux-mêmes: l'Eſprit de Dieu ſe faiſoit entendre par leur bouche. Il arrivoit même quelquefois que des Etrangers ſe rencontrant au milieu de ces Prophetes, qui avoient leurs inſtrumens de Muſique, & qui dévoiloient en danſant l'avenir, ne ſe reconnoiſſoient plus eux-mêmes, ſe ſentoient tout à coup une force, une ſublimité de penſées, qui ne pouvoit

venir

venir de leur propre fonds. C'est ce que Saül éprouva lui-même, c'est ce qu'éprouverent une autre fois des Soldats, qu'il avoit envoyés pour se saisir de David, qui s'étoit retiré auprès de Samuel à Najoth de Ramatha. Tout le monde sçait que ce Roi Prophete tiroit de sa Harpe des accords si puissans, qu'ils adoucissoient peu à peu, qu'ils calmoient la noire mélancholie dont Saül étoit pénétré. Effet sans doute remarquable, & qui fait voir que des sons appropriés pourroient être utiles en beaucoup de maladies où l'esprit & le corps souffrent également, & l'un à raison de l'autre.

On dira peut-être ici que les Anciens ont surfait le mérite de leur Musique, & qu'elle étoit encore trop simple, trop peu avancée, pour produire d'aussi grands effets qu'ils le rapportent. A ces réflexions que Mr. Perrault a surtout fait valoir dans ses Essais de Phisique, j'opposerai deux réponses.

La premiere, c'est que nous n'avons aucun principe fixe & invariable, pour décider en quoi consiste la véritable perfection de la Musique. Si la plus estimable est celle qui ne se contente point d'être un amusement passager, mais qui s'éleve à la gloire d'allumer les passions & de maîtriser les hommes ; les

les Orientaux que nous dédaignons, ont encore aujourd'hui de ce côté-là les plus grands avantages.

La seconde, c'est que comme il ne nous est venu aucun morceau original de la Musique des Anciens, la raison veut, ce me semble, que nous nous en rapportions à ceux qui pouvoient en démêler l'artifice, qui en ressentoient tout le pathétique. Nos grands Maîtres ont sans doute poussé la Peinture très-loin: cependant il ne paroît pas qu'aucun de leurs tableaux ait produit les mêmes effets que produisoient certaines compositions dont il est parlé dans l'Antiquité, & qui faisoient sortir toute l'ame hors de son assiette. En général nous n'avons cherché dans la culture des Arts que l'agréable, que le frappant: les Anciens y cherchoient quelque chose de plus, l'utile. Ils aimoient mieux être remués par des beautés fortes & qui résultent du tout ensemble, que d'être amusés par les beautés de détail.

IX.

Des Celtes

Il me reste encore à parler des Celtes, dont la réputation doit plus nous intéresser que celle d'aucun autre Peuple. Parmi cette Nation également généreuse dans la guerre & dans la paix,

quatre

:s de personnes avoient un Strab. l. 4.
t, les Bardes, les Sarroni-
:es & les Druïdes. Les pre- Pomp. Me-
apport de Strabon, célé- la l. 3.
/ers les actions immortelles
Hommes, & les chantoient
sur des Instrumens de Musi-
rronides instruisoient la Jeu- Ant. Mar-
portoient à la vertu. Les cel. l. 15.
:Eubages avoient le soin des
: s'appliquoient à la contem-
choses de la Nature. Les Cic. de Di-
fin outre cette étude labo- vin. l. 1.
oient de la Morale, & l'en-
ux autres par devoir & par
Ces Druïdes étoient pro-
Philosophes, & presque les
Celtes. La vie obscure &
s menoient entr'eux, ordi-
dans de vastes forêts, fut
Cesar, qui sembloit en cet- De bell.
sortir de son caractere, loi Gal. l. 6.
oit admirer que les vertus
parade. Tous les Temples Mezerai,
s étoient bâtis dans les en- Hist. de
les plus sombres de ces fo- France a-
Peuples s'imaginoient quel- vant Clo-
de terrible, & où, frappés vis.
e horreur, ils appelloient
'ils ne voyoient point; ce
uvoient voir.
e goût qui les tenoit assujet-
tis

tis à leurs retraites, les Druïdes en sortoient tous les ans pour conférer ensemble & se communiquer leurs pensées : & alors ils exerçoient une sorte de jurisdiction d'autant plus redoutable, qu'elle étoit autorisée du sceau de la Religion.

Pasquier Rech. de la France, l. I.

Le tems qui détruit toutes choses, nous a ravi presque tous les monumens élevés par les Celtes. Ce que nous connoissons de leur doctrine, c'est que premierement ils adoroient Jupiter comme le Souverain des Dieux, sous le nom de *Tharamis*; Apollon comme le Médecin universel sous le nom de *Belenus*; Mars comme l'Arbitre de la guerre sous le nom de *Heus* ou *Hesus*; Mercure comme l'inventeur des Arts sous le nom de *Theutates*; la Terre comme la Nourrice commune des hommes sous le nom d'*Isis* ou de *Herta*.

En second lieu ils croyoient une espece de Palingénésie ; ils disoient qu'après un certain nombre de révolutions l'Univers seroit dissous par l'eau & par le feu, & qu'il renaîtroit de ses cendres; que rien ne meurt, rien ne se détruit; mais que ce qui paroît mort & détruit en un endroit, se ranime & se rassemble en un autre ; que le trépas n'est qu'une espece de repos, après lequel la vie interrompue & non cessée tout-à-fait,

, recommence sous une nouvelle
ne ; que par conséquent la mort
t point à craindre, puisqu'elle sert
passage d'une vie à l'autre, & qu'on
doit point regretter ce qu'on ne
t point perdre. Il y a apparence que
te cette Doctrine est venue de ce
les hommes n'ont osé regarder fixe-
nt ce trajet insensible qui mene de
ie à la mort, de ce qui existe à
qui paroît anéanti. C'est pourquoi
ont fait passer les mêmes corps par
lusieurs formes successives, & ils ont
i tâché d'adoucir la chose du mon-
qui effrayoit le plus leur amour pro-
e.

Quelques-uns veulent que Pythagore
inspiré aux Gaulois le premier goût
a Philosophie ; mais tout s'oppose,
t répugne à ce sentiment. Il y a
de raison de croire que les Celtes
emprunté beaucoup de Dogmes des
entaux, témoin le nom de Mithra
ls donnoient comme eux à Apollon
au Soleil, & qu'ils y en ont ajouté
ucoup d'autres, tant sur la théorie
e mouvement des Astres, que sur
onnoissance des diverses parties qui
nent l'Univers : ce qui se prouve ai-
ient par beaucoup de représentations
nboliques & de Cérémonies Mysté-
ises, qui leur étoient communes.

L. 15. V. D'ailleurs, Pline nous assure qu
Porph. de noit aux Druïdes le nom de
abst. l. 4. nom particulierement affecté
Dion. vans d'Asie, aux Disciples de
Chrysost. tre, & qui marque leur liaiso
in Boryst. avec les Celtes. Si l'on ajoute
Apul. in que rapporte l'Orateur Ro
apol. Cic. verra que les Druïdes ont en
l. 1. de venté la Philosophie Mytholo
Nat. Deor. qu'ils sont par conséquent le
seurs de tout ce qu'il y a eu de
phes parmi les Grecs. Car c'est
thologie que ces derniers sont
bles de la plus grande partie
connoissances, ou du moins de
rendu leurs connoissances si
tes.

Quoiqu'il en soit, on n'a ri
sitif ni de certain sur l'origine
quité des Druïdes. On sçait s
qu'ils conserverent leur réputa
que les Celtes conserverent eu
leurs Privileges, & cette pré
berté qui faisoit la force de le
Mais les Gaules ayant été su
par les Romains, qui vouloi
envahir, & qui opprimoient a
vaincre, les Druïdes perdiren
Tacit. Annal. 2. blement & leur crédit, & le l
tudier. Ils furent enfin tous
Suet. in Claud. sous les Regnes de Tibere &
de. Il y eut même un Decre

qui ordonnoit leur entiere aboli-
on : sans doute, parce quils ne ces-
oient de conspirer contre les nouveaux
Tyrans, d'exciter les Peuples à rentrer
dans leurs Privileges injustement per-
dus, & à se choisir des Rois de leur Na-
ion. Car il devoit être bien dur à des
ommes si courageux, de plier sous des
aîtres Etrangers, & encore sous des
ltres perdus de débauches. Car, com-
e remarque Trebellius Pollion, tel-
oit l'humeur des Celtes & des Ger-
s, qu'ils ne pouvoient obéir à des
es dissolus, & qui dégéneroient de
re probité de la Nation.
Doit rapporter à cet article tous
losophes qui ont anciennement
en Europe, soit dans les Isles Bri-
ues, soit parmi les Germains &
res, soit dans la vaste Italie. Il y
de apparence, dit Thomas Bur- *In Archœo. Philosoph. c 2.*
ns ses Origines Philosophiques,
s Germains & les Bretons Insulai-
eu des Eubages & des Druïdes,
sçavans peut-être & moins res- *V. etiam Guill. Cambdenum.*
que ceux des Gaulois; mais au
emplis de la même Doctrine, & se
nt des mêmes preuves pour la faire
oître. En effet, les Celtes avoient
é leurs Conquêtes fort loin, & il
t par un grand nombre d'Auteurs
cite Philippe Cluvier dans sa Ger-

manie Antique, qu'on a long-tems appellé de leur nom la plupart des Peuples de l'Europe. Le même amour de la gloire, qui engageoit les Celtes à se répandre dans les Pays Etrangers, les engageoit sans doute à y laisser des semences de leur Philosophie & de leur Religion confondues ensemble. Ce ne seroit pas la peine de vaincre, si on ne cherchoit à dominer sur les esprits.

Pour les Iberes ou Espagnols, on ignore s'ils avoient quelque teinture des Sciences, avant que les Romains eussent pénétré dans leur pays, & qu'ils l'eussent réduit en forme de Province; ce qui arriva sous le Regne d'Auguste, Pacificateur du monde. Strabon rapporte, à la vérité, que les Peuples de la Bétique avoient un recueil d'Histoires & de Loix écrit depuis plus de 6000 ans; mais un pareil récit ne mérite aucune créance, il a paru fabuleux à Mariana même, quoique si promt à relever les moindres avantages de ses Compatriotes. Ces sortes de faits exagérés n'insinuent que trop le Phyrrhonisme. A voir tant d'Histoires ou fausses ou suspectes, que peut-on faire de mieux que de se refuser à celles mêmes qui paroissent offrir le plus de vraisemblance?

L. 3.

De rebus Hisp. l. 1.

Les Italiens mettoient au rang de leurs Sages & de leurs Philosophes, les Augures;

, ou les Devins de l'Hétrurie. Rien toit plus concerté ni plus capable blouir, que le détail immense de leurs ralités; de leurs cérémonies, de leurs tiques secrettes. La superstition y pa- soit dans tout son jour, elle qui s'é- mé de la Religion, nuit encore plus Religion que l'incrédulité même.

Cic. de Orat. l. 3.

Idem con- tra Catil.

Ces Devins d'Hétrurie étoient con- és par les Peuples dans toutes les dif- ces publiques, dans ces occasions où rudence humaine n'ose plus se fier le-même, & recherche un secours turel pour rallumer les courages lis. On ne sçauroit croire quel res- l'on avoit à Rome pour ces Devins, cas on faisoit de leurs décisions: & e fut pas seulement lorsqu'elle étoit ée à toute sorte de mensonges & d'i- ltries; mais encore long-tems après le Christianisme l'eut rendu plus onspecte & plus délicate à se laisser üre. A peine fut-elle menacée d'un par Alaric Roi des Goths, qu'on ella, selon l'ancienne coutume, des ins Toscans; mais tout leur Art se va infructueux, ils ne purent em- ıer le pillage d'une Ville arrivé au nent fatal de sa ruine.

V. Paul. Oros. l. 7. & Comi- tem Zozi- mum. l. 5.

uoique la Physique fût l'objet des erches de ces Devins, la partie ce- lant qu'ils en affectionnoient le plus,

Sen. Na- tur. Quæst. l. 5.

D est

V. etiam Arnob. l. 5. est celle qui regarde les Météores, sur tout les éclairs & les tonnerres, & qui leur servoit à prédire l'avenir. La maladie la plus ancienne, la plus invétérée, la plus incurable du Genre-Humain, c'est l'envie de connoître ce qui doit arriver. Ni le voile obscur qui nous cache notre destinée, ni l'expérience journaliere, ni une infinité de tentatives malheureuses, n'ont encore pû guérir les hommes. Hé ! se corrigent-ils jamais, se dépréviennent-ils d'une erreur agréablement reçûe ? Nous sommes presque aussi crédules que nos Ancêtres: nous prêtons comme eux l'oreille à la fraude & à l'imposture: ce qui a trompé cent fois, n'a point perdu pour cela le droit funeste de tromper encore.

Cic. de Divinat. l. 2.

Cette Divination par les éclairs & les tonnerres passa des Toscans aux Romains, sans rien perdre de ce qu'elle avoit de frivole. Séneque nous apprend que deux Auteurs graves & qui avoient passé par les Magistratures, écrivirent à Rome sur cette matiere: il semble même que l'un d'eux l'épuisa entierement. Car il donnoit une liste exacte des différentes especes de tonnerres: il circonstancioit & leurs noms & les pronostics qui s'en pouvoient tirer, le tout avec un air de confiance plus surprenant encore que les choses qu'il rapportoit.

Ubi suprà.

On eût dit, tant cette matiere Météorologique lui étoit familiere, qu'il comptoit les tableaux de sa gallerie, ou qu'il faisoit la description des fleurs de son jardin.

CHAPITRE III.

I. Des Indiens. II. *Des Séres.* III. *Des étoffes qu'ils faisoient anciennement.* IV. *Des Phéniciens.* V. *Qu'ils ont été les Inventeurs de la Navigation.* VI. *Des Indiens proprement dits.* VII. *Des Perses.* VIII. *De l'adoration des Astres.* IX. *De l'adoration du Feu.* X. *Des Arabes.*

I.

NOUS avons jusqu'ici parcouru beaucoup de terres ingrates & stériles, où la Philosophie n'avoit fait que couler légerement. Tâchons un peu de nous dédommager, en parlant des Indiens, & en rapportant avec de justes précautions, ce qui s'est dit autrefois à leur avantage. L'ancienne érudition Orientale est plus estimable qu'on ne se l'imagine d'ordinaire, soit par rapport à un certain fil d'idées, précieux même

Des Indiens.

lorſque ces idées ſont défectueuſes; ſoit par rapport à l'étude de l'Ecriture Sainte, qu'on ne peut entreprendre ni ſuivre heureuſement, à moins qu'on ne connoiſſe le ſtile des Auteurs Sacrés, les figures & les métaphores dont ils ſe ſervent, les monumens Hiſtoriques & Litéraires des Peuples contemporains, les diverſes correſpondances que les Juifs ont entretenues avec eux. Et qu'on ne croye pas que je cherche ici à exagérer cette Science Orientale: je ne fais que rapporter ſimplement & ſans aucun commentaire, ce qui ſe trouve en deux endroits de l'Ecriture-Sainte. Le premier regarde l'éducation de Moïſe, qui *fut inſtruit dans toute la ſageſſe des Egyptiens, & qui devint puiſſant en œuvres & en paroles.* L'avantage qu'il retira de cette étude préliminaire, dit Philon, ce fut d'être le conducteur du Peuple Hebreu, ou plutôt l'organe de Dieu même qui vouloit bien le conduire. Le ſecond regarde le caractere de Salomon, de ce Roi honnête-homme, dont la ſageſſe avoit quelque choſe de ſi grand & de ſi merveilleux; & cependant pour nous en donner une juſte idée, l'Eſprit Saint ſe contente de la mettre au-deſſus de celle de Orientaux & des Egyptiens. Il me ſemble qu'on ne pouvoit rien avancer de plus honorable, rien de plus fort

In vitâ Moſis l. 1.

en leur faveur. Comparer ainsi des richesses immédiatement reçûes de Dieu, avec des dons naturels & perfectionnés par la seule attention d'esprit, c'est relever ces dons, c'est en faire sentir toute l'excellence.

Je ne répéterai point ici, que sous le nom d'Indiens, je comprends un grand nombre de Peuples. Tels sont les Séres, les Phéniciens, les Indiens proprement dits, les Perses, les Chaldéens, & les Egyptiens. Je parlerai de leur Philosophie & de leurs connoissances naturelles, suivant l'ordre où je viens de les nommer. Cet ordre n'est point arbitraire ni de caprice, comme on pourroit le croire; j'ai tâché de le conformer aux différentes liaisons de pensées & de découvertes que ces Peuples ont eues les uns avec les autres, & qui devoient les unir encore plus que le besoin des choses nécessaires à la vie. Mais je dois avertir que les Langues des Orientaux étant extrêmement chargées de figures, d'hyperboles, & d'autres expressions hardies, que leurs coutumes d'ailleurs n'ayant aucun rapport avec les nôtres, la raison demande qu'on n'interprête point à la rigueur plusieurs choses qui leur sont échappées, & qui semblent choquer les attributs & les perfections de Dieu. Chaque Peuple a ses manieres

de parler, & elles décident du tour qu'il donne à ses idées, des nuances plus ou moins fortes, plus ou moins délicates, dont il les accompagne.

II.

Des Séres. Les Séres, (on doit comprendre sous ce nom, tant les Chinois que la plus grande partie des Tartares Orientaux) étoient anciennement très-peu connus.

Plin. l. 6. Soit orgueil, soit crainte de se commettre, ils ne voyageoient point, ils ne recevoient chez eux aucun Etranger: tout leur commerce, ils le faisoient par signes

Sen. de Benefic. l. 2. & sans presque parler. Jaloux de ces manieres reservées & circonspectes, les autres Peuples les accusoient publiquement d'Athéisme. Le prétexte de cette accusation toûjours ouverte à qui veut nuire, c'est que les Séres n'avoient ni Temples ni Sacrifices, qu'ils étoient les moins crédules & les moins superstitieux de tous les habitans de l'Asie. Il y a apparence, suivant la réflexion de Saint Justin Martir, qu'on appelloit de la même maniere les premiers Chrétiens Athées, parce qu'ils se moquoient & des Oracles, & des Augures, & des Idoles. Ils disoient que le Temple intérieur est le seul où se plaise le Très-Haut, & l'amour son véritable culte.

De-

Depuis un siécle & demi, les Séres sont mieux connus, & on doit cette connoissance à deux motifs bien différens, au zele de l'Apostolat d'un côté; & de l'autre, à l'avidité insatiable des Négocians Européens. Il n'y a point de difficultés, point d'obstacles que ne surmontent ces deux motifs, l'un si noble, & l'autre si mercenaire.

Nous avons appris par leur moyen, que les Chinois sont partagés depuis long-tems en trois Sectes. La premiere fondée par Li-Lao-Kiun, adore un Dieu Souverain, mais corporel, & ayant à ses gages beaucoup de Divinités subalternes qu'il gouverne impérieusement. La seconde, infectée de pratiques folles & absurdes, met toute sa confiance en une Idole nommée Fo ou Foë. La troisiéme enfin, plus répandue que les deux autres, & même la seule autorisée par les Loix de l'Etat, tient lieu de Politique, de Réligion & surtout de Philosophie. Cette derniere Secte que professent tous les Nobles & tous les Sçavans, ne reconnoît d'autre Divinité que la Matiere, ou plutôt la nature; & sous ce nom, source de beaucoup d'erreurs & d'équivoques, elle entend je ne sçai quelle Ame invisible du monde, je ne sçai quelle force ou vertu surnaturelle, qui produit, qui ar-

V. les nouveaux Mém. de la Chine, t. 1.

Apol. des Dominic. c. 1.

V. la fameuse Lettre de M. l'Evêque de Conon à M. Charmot du 11 Janvier 1699.

range, qui conſerve les parties de l'Univers. Dans le Ciel cette force, cette vertu opere les plus grands Miracles: elle décroît à meſure qu'elle s'en éloigne. De-là vient que pluſieurs Chinois adorent effectivement le Ciel matériel; mais c'eſt une erreur dans laquelle tous les autres ne tombent point. Ils diſtinguent comme deux volontés ou deux déterminations dans la Nature, dont l'une ſe propoſe le bien, & l'autre le mal. Au milieu de ces mouvemens & de ces agitations, il y a une eſpece d'équilibre qui fait que tout ſe balance, tout eſt dans une proportion aſſez égale. Doit-on croire, ajoutent-ils, qu'un Etre plein de bonté ait créé le monde, & que le pouvant remplir de toute ſorte de perfections, il ait préciſément fait le contraire?

Comme rien n'eſt plus vague que le terme de Nature, rien n'eſt auſſi plus obſcur ni plus choquant que le détail des principales explications qu'on en a données. Ariſtote diſoit que c'eſt un principe actif, un Etre œconome qui regle toutes choſes avec tant d'art, que les maux ne ſurpaſſent point les biens, que les uns ſe trouvent contrepeſés par les autres. Seneque en faiſoit une Divinité ſuperbe & pleine de faſte, puiſſante par elle-même, & qui tâche ſurtout de cacher

L. 2. de Cœlo, & de part. Anim. c. 23.

Quæſt. Nat. l. 7.

her les secrets, de n'être point démê-
. Pline insinuoit que Dieu, la Nature, L. 27.
Sort, le Hazard ne sont qu'une mê-
: chose, & il s'appuyoit apparemment
· la décision d'Hyppocrate, qui pour
ıver ce qu'il y a d'irrégulier & de dif-
'me dans l'Univers, pour expliquer la
nération des monstres, assuroit que la
ıture est tantôt sçavante & tantôt
ıorante, tantôt sage & tantôt indis-
te; qu'elle agit & se gouverne tan-
. avec dessein & suivant un plan ar-
:é, tantôt au hazard & par une nécess-
é aveugle. Le plus grand nombre des
ciens Médecins a suivi à peu près les
èmes idées. Pour les Poëtes, com-
: Lucrece, Virgile, Ovide, Mani-
s, ils ne parlent que du pouvoir sou-
'ain de la Nature, & ils lui attribuent
e infinité d'opérations merveilleuses.
ı en peut voir le détail dans le Livre
Gunth. Christ. Schelhamerus inti-
é, *Naturæ vindicatæ vindicatio*, &
ns celui du fameux Robert Boyle,
: *ipsâ Naturâ*.
Pour moi, je corrigerai ces erreurs
voles, & je dirai que sous le nom de
Nature on doit comprendre tout ce
e Dieu fait à chaque instant, & pour
conservation de l'Univers, & pour
meilleur arrangement des diverses
rties de la matiere : tout cela confor-
mément

mément aux Loix générales du mou-
ment qu'il a une fois établies, & à l'
dre qu'il a imprimé sur la face de
Ouvrage. En effet, comme l'avoue S
Augustin, dans tout le Physique &
métaphysique la volonté de Dieu est
nature même des choses. Ce qui arri
incessamment, n'arrive qu'en cons
quence de cette volonté toute-puissan
& qui ne peut jamais se manquer à ell
même. Les effets les plus ordinaires
les choses les plus miraculeuses, parten
également de sa main : & en ce sens on
peut dire avec le même Saint Augus-
tin, que tout est naturel; c'est-à-di-
re, que tout provient de la puissance
supérieure & vivifiante de Dieu, & que
le surnaturel n'est autre chose que les
merveilles qu'il produit de tems en
tems contre ce qui nous est connu des
Loix de la Nature, & qu'il a jugé à pro-
pos de nous découvrir. Ainsi il ne peut
y avoir de surnaturel à l'égard de Dieu,
puisqu'il est le Créateur & le Conserva-
teur de toutes choses, & que son Empi-
re immuable embrasse le métaphysique,
le physique & le moral. Ses doigts se
jouent, pour ainsi dire, sur un fond si
riche & si immense.

De Civ. Dei l. 21.

Au reste il n'y a point de Sciences ni
d'Arts que les Séres ou Chinois n'ayent
cultivées, & qu'ils ne cultivent encore,
même

Voss. in Libro Variat. Observ.

[mê]me de ces Arts destinés au plaisir & [de] ces Sciences purement curieuses. Ils [on]t des Livres de Philosophie, de Mo[ra]le & d'Histoire, qui sont d'une très-[g]rande antiquité. Tels qu'ils les ont re[çu]s des mains de leurs Ancêtres, tels [ils] les conservent, sans aucun change[m]ent ni aucune altération. Le fol amour [de] la nouveauté ne les passionne point. Ils ont encore les même mœurs, les mê[m]es coutumes, les mêmes usages, la même maniere de penser, qu'ils avoient autrefois. Les anciens établissemens qui regardent le bien public, y subsistent toujours: on les entretient, on les répare, & ce n'est point une raison pour eux de les abandonner, parce qu'ils sont anciens.

Mais ce qui distingue la Chine des autres Pays de l'Europe, c'est que la même langue s'y parle depuis le commencement de la Monarchie, & qu'on n'y a jamais été curieux d'en apprendre d'étrangeres. Cette espece d'immobilité de la langue à mis les Chinois en état de repasser leurs origines, d'entendre leurs plus anciens Auteurs, de perpétuer, pour ainsi dire, leurs pensées & leurs sentimens, de n'en point avoir qui ne fussent à eux: au lieu que les autres Nations en moins de trois siécles ont vû changer tout leur langage, sans pouvoir

y apporter de remede. Il sembloit qu'un nouveau peuple venoit s'établir sur les ruines de celui qui disparoissoit. Ainsi, faute d'entendre le langage de ses Ancêtres, on laissoit périr tous leurs titres & tous leurs monumens : on croyoit inventer bien des choses qui avoient été dites, & on annonçoit au Public des découvertes qui ne l'étoient que de nom. Ce fut peut-être sur un pareil fondement que les Egyptiens reprocherent aux Grecs qu'ils seroient toûjours enfans, & qu'on ne verroit chez eux mûrir aucune Science.

III.

Des étoffes qu'ils faisoient anciennement.

Je remarquerai en passant, que les Séres, dont l'industrie n'avoit point de bornes, réussissoient autrefois à faire des étoffes d'un goût particulier. Ils se servoient pour cela de certains arbres qui croissoient dans leurs forêts, & dont les feuilles étoient hérissées d'un duvet blanc assez semblable à de la laine. Ces feuilles ayant trempé quelque tems dans l'eau, ils les en ôtoient pour les peigner, & il en tiroient un fil souple, & propre à être mis en œuvre par des mains intelligentes. La fabrique de ces étoffes ne subsiste plus : on trouve cependant en Egypte des arbres fort épais,

&

qui portent une espece de laine dont les Arabes font de la toile assez fine. C'est ainsi que la Nature, qui sçait se reproduire de tant de façons différentes, dédommage ces mêmes Arabes du lin & du chanvre qu'elle leur a refusé.

J'ajouterai encore ici, qu'il paroît que les Anciens avoient une double espece de soye, & qu'ils sçavoient également l'employer, soit pour l'ornement des Temples, soit pour les usages domestiques. L'une venoit des vers à soye, dont le travail ingénieux fut d'abord connu des Séres, qui en profitoient sans bruit & sans éclat pour fabriquer des étoffes agréables à la vûe, & qu'ils vendoient dans les commencemens au poids de l'or. Cette heureuse méchanique demeura long-tems parmi eux sous le sceau du secret, & elle ne parvint que de proche en proche aux autres Nations de l'Orient, trop avides de nouvelles parures pour n'avoir point enfin réussi à se l'approprier. L'autre espece étoit produite par des Insectes assez semblables aux Araignées que nous ne connoissons que trop. L'Eté, ces Insectes filoient leur soye à l'ombre de quelques grands arbres; & l'Hyver, *dit* Pausanias, on les renferme dans de petites cellules, & on les y nourrit avec de la mie de pain. In Eliac poster.

Si

Si les Anciens n'ont point surfait en cette matiere ; on doit les louer infiniment d'avoir sçû tirer un pareil secours des araignées : secours qui devoit sans doute relever à leurs yeux des Insectes qui d'ailleurs paroissent si vils & si méprisables. Des Physiciens modernes ont voulu renouveller cet usage, & leurs premieres tentatives méritent de grossir la Liste curieuse qu'on pourroit dresser sous ce titre : *Inventa Nova-Antiqua*. Les Nouveautés Anciennes. Mais cette Liste demanderoit une main plus habile & moins passionnée que celle de Gui Pancirole, de Theod. Jansson ab Almeloveen, de George Paschius. Ces trois Auteurs n'ont point assez résisté à l'aveugle admiration qu'ils se sentoient pour l'Antiquité. On tirera plus de profit de l'ouvrage d'Olaüs Borrichius, Professeur tout ensemble en Poesie, Botanique & Chimie dans l'Université de Coppenhague. Il a fait voir que tout ce qui a été découvert d'utile dans les siecles passés, se trouve dans le nôtre, & que ce qu'on a négligé méritoit de l'être, ou a été remplacé par des inventions plus brillantes.

V. les Mém. de l'Acad. des Scienc. année 1710.

IV.

Des Phéniciens.

Autant que les Séres dont je viens de

parler,

parler, étoient fermés & inaccessibles aux Etrangers, autant les Phéniciens étoient généreux & communicatifs. Ce furent eux qui se répandant dans la Grece à la suite de Cadmus, la tirerent de l'affreuse barbarie où elle languissoit, & qui lui inspirerent le premier goût de la Philosophie. Souvent on est plus estimable par le soin qu'on prend de former des éleves & de se faire des concurrens, que par l'avantage de réussir soi-même.

V.

Qu'ils ont été les inventeurs de la Navigation.

Les principales découvertes qu'on attribue aux Phéniciens, sont l'Arithmétique, le Ciel mieux observé & mieux connu, le Commerce assujetti à des Loix exactes, & ces Loix appuyées sur l'utilité publique enfin, l'Art de naviger & de combattre par mer. De tout tems les hommes ont senti qu'ils avoient mutuellement besoin les uns des autres, & qu'aucun Pays, quelque fertile & quelque cultivé qu'il fût, ne pouvoit se passer de tous les autres. Sans doute que la Nature a pris cette précaution, & pour conserver dans le monde une espece d'égalité, qui pourtant ne paroît égalité qu'à de certains yeux, & pour animer l'industrie qui se méconnoîtroit elle-

elle-même au milieu d'une extrême abondance. Ce besoin réciproque a fait naître le Commerce, & après plusieurs tentatives, la Navigation ; sans quoi le Commerce n'auroit pû se faire, ou du moins ne se seroit fait qu'avec des fatigues, des longueurs, des dangers incroyables.

On assure que la navigation commença par des radeaux sur la Mer-Rouge. A ces radeaux succéderent les *Longanves*, des barques taillées par l'avant & par l'arriere; & peu à peu d'autres especes de vaisseaux & de galeres, qui recevoient aussi peu à peu de nouvelles perfections. Les Phéniciens avides de s'enrichir, & plus curieux encore à mesure qu'ils s'enrichissoient, saisirent promptement ces différentes inventions : & comme ils ne pouvoient reculer par terre les bornes de leurs Etats, ils songerent à se former sur la mer un Empire nouveau, & dont ils ne fussent redevables qu'à leur industrie & à leur hardiesse. Il en falloit infiniment de l'une & de l'autre, & plus sans comparaison qu'il n'en faut aujourd'hui, pour tenter au milieu des abîmes un chemin sans trace, & où il est aussi périlleux d'avancer que de reculer en arriere. Strabon rapporte que peu d'années après la guerre de Troye, les Phéniciens se hasarderent

L. 1.

rent

rent à passer les Colonnes d'Hercule, & à braver le terrible Océan. Ils sont les premiers qui ayent entrepris des voyages de long cours, & qui bravant les difficultés, ayent osé perdre de vûe, pour ainsi dire, leur Patrie. C'étoit à eux aussi que les Rois d'Egypte & de Perse, que les Juifs mêmes s'adressoient, pour avoir des Charpentiers, des Pilotes & des Matelots; pour se fournir des bois, des fers & des autres ustenciles qui regardent la Marine. Les erreurs où étoient les Anciens sur la figure de la terre qu'ils croyoient bornée de tous côtés par la mer, ont long-tems retardé les progrès de la Géographie. C'est aux risques qu'ont bien voulu courir les premiers navigateurs, qu'elle doit ses premiers accroissemens. Il faut oser en toute matiere, il faut se roidir contre les obstacles renaissans: le succès n'est gueres que la récompense du génie, qu'une suite de l'audace.

L'emblême sous lequel les Phéniciens représentoient l'Univers conduit & gouverné par une Nature bienfaisante, étoit un serpent tourné en rond, & qui mangeoit sa propre queue. Ils vouloient encore désigner par-là que rien ne meurt, rien ne s'éteint; que l'Univers a dans ses entrailles une source de vie, une force inépuisable qui le renouvelle sans cesse.

Les Egyptiens, pour expri
mes idées, se servoient
peint de bleu & parsemé de
milieu duquel se voyoit
avec une tête d'épervier. L
ajoutoient-ils, signifient les
la divinité, & le cercle, la D
même; c'est pourquoi il est
répété dans la Table d'Isis
tient une espece de Cours
gie figurée & hiéroglyphyq
En examinant les avanta
rieux que les Anciens attril
serpens, j'en ai quelquefoi
la cause. Il me semble en gr
cela n'a été imaginé que d'
qui tenta Eve dans le Paradi
& fit tomber Adam: sans q
tere de la Rédemption n'au
complir. Ainsi les Histoire
prises à contre-sens, ont d
aux superstitions les plus f
plus étendues. On peut se
ici de quelques Bibles ancie
serpent séducteur est représe
visage de femme, un air
insinuant, pour marquer tou
quence,

V I.

Des Indiens proprement dits.

Vers le milieu de l'Asie

proprement dites, fleurissoient les
osophistes, que Magasthene divi- Apud
Germanes & en Brachmanes. Eux Strab. l.
avoient le droit d'étudier, & ce- 15.
le plus bel appanage de l'étude,
oire les autres. Ils demeuroient
ble dans une liaison tendre de
& de sentimens : ils ne connois-
point cette basse jalousie qui
e si fort les Gens de Lettres, &
urtant n'est que trop ordinaire
eux. Ils avoient des revenus fixes
nés qui leur procuroient l'utile &
mode, qui les laissoient étudier
aucune distraction. Combien de
ont été anéantis par l'injustice de
me, ou par le peu de discerne-
les personnes en place? Combien
le mérite humble & timide a-
abandonné dans l'obscurité, d'où
herchoit point à sortir!

. Hyde soupçonne que le nom de De Rel.
manes vient par corruption de ce- veter. Pers.
Abraham. Ce Patriarche, ajoute- c. 2.
été connu & respecté de tous les
taux; & on trouve encore en Per-
nciens Manuscrits, où les Indiens
ommés ses disciples, sa postéri-
vante. Ce qui s'accorde avec le ré- Jos. Antiq. l. 1.
Berose & de l'Historien des Juifs, V. Eus.
ûrent l'un & l'autre qu'Abraham Præp. E-
acquis un grand nombre de con- vang. l. 9.
noissances,

noissances, & qu'il les semoit lib
lement dans ses voyages. Sa route,
ainsi dire, n'étoit qu'une longue
ce de lumiere. Je crois devoir ic
jetter cette conjecture de M. Hy
ayant grande apparence que le non
Brachmane, ou comme on l'abreg
les lieux, de Brame, tire son orig
du mot *Brum*, qui dans la langue
vante des Indes signifie un homme é
ré & prudent, un homme qui sçai
conduire lui-même. J'avouerai cep
dant qu'il reste encore dans tout l'
rient, même à la Chine & au Japo
beaucoup de traces de Judaisme. On
observe différentes coutumes qui ress
tent tout-à-fait le génie de Moyse:
y remonte à plusieurs époques, qui
partiennent incontestablement aux ser
Hébreux; on y trouve des Temp
d'une figure particuliere, qui sont co
sacrés à des Divinités dont les noms
prochent assez de ceux de David &
Salomon.

Il est assez difficile de déterminer d'
peuvent venir des traces si sensibles
Judaïsme. Les uns les attribuent au
voyages qui se faisoient à Ophir, en su
posant que sous ce nom on doit enten
dre la Presqu'Isle Occidentale de l'I
de, ou deça le Gange. Les autres mie
fondés, ce me semble, ont recours
l'histoi

ire de Salmanasar qui ayant dé-
e Royaume d'Israël, & entraîné
Tribus en captivité, les dispersa
ut l'Orient. Ces Tribus sont ef-
depuis long-tems ; mais il y a ap-
e qu'une partie de leurs mœurs
urs coûtumes subsiste encore par-
Peuples, à qui elles s'unirent
s mariages & d'autres alliances
oles.

énéral les Gymnosophistes me-
une vie très-dure & très-labo-
Non-seulement ils se refusoient
ortes de plaisirs, même ceux qui
que des délassemens d'esprit ;
core ils se gênoient & se tour-
nt de dessein prémédité, comme
ture n'avoit pas pris toutes les
ons nécessaires pour nous ren-
heureux. Un Brachmane, par
, s'occupoit tout le jour à regar-
ient le Soleil : un autre passoit
entiers dans la même situa-
u milieu des sables ardens qui
t cette situation encore plus in-
ole. Chacun enfin avoit son
supplice volontaire, & s'ima-
r ce moyen honorer davantage
prême. Quelle extravagance de
plus vertueux, en préférant
ine posture à toutes les autres ?
damner à cette posture, n'est-

ce point s'impoſer un joug vainement rigoureux ? Tertullien ſe raille avec raiſon de ceux qui vouloient qu'on ôtât ſon manteau avant que de faire ſa priere, & qu'on s'aſſit immédiatement après l'avoir faite. Saint Jean de Damas parle de certains Hérétiques de ſon tems, qui tout remplis de ſuperſtitions & de petiteſſes, n'approuvoient que les prieres qu'on prononce à haute voix & en danſant. Toutes les autres leur ſembloient inutiles & défectueuſes.

C'eſt des Indiens, ou plutôt des Orientaux en général, que ſont venus les proſternemens, les génuflexions, les divers panchemens de tête & du corps ; enfin toutes les marques exterieures de reſpect & de déférence. Ces marques ont paſſé peu à peu dans l'Occident, moins déplié, moins démonſtratif au-dehors. Une Hiſtoire curieuſe & la plus curieuſe de toutes, ſi cependant on pouvoit la compiler & remonter aux anciennes ſources, ce ſeroit de détailler les raiſons & les motifs qui ont procuré l'établiſſement des principales cérémonies, & des pratiques autoriſées dans chaque Religion. On découvriroit là-deſſus une infinité de diſſonnances & de variétés, qui feroient bien connoître le fond de l'eſprit humain. Car l'attention de l'eſprit étant ſi pénible & ſi difficile à conſerver,

on a eu recours aux choses extérieures, & on a pensé qu'au défaut de cette attention, elles pourroient suppléer à ce que Dieu demande, à ce qui lui est dû: & l'homme toujours distrait, toujours desoccupé, y trouvoit parfaitement son compte. Ainsi chaque Nation a diversifié ce culte extérieur, suivant son goût & ses penchans, suivant la maniere de saisir les objets ausquels elle s'affectionnoit davantage.

La vie si austere des Gymnosophistes Indiens, leur donnoit une grande liberté de penser, & de dire généreusement ce qu'ils pensoient. Leur imagination n'étoit point subjuguée, ni par l'éclat des grandeurs, ni par celui des dignités. Alexandre ayant eu la curiosité de les voir, fut étonné du ton dont ils lui parlerent, de la hardiesse avec laquelle ils le reprirent de cette humeur inquiette & odieuse à tous les autres, qui le rendoit l'ennemi ou plutôt le bourreau du Genre-Humain. Dandamis même, le plus considérable d'entr'eux, refusa ses présens. Un autre se mit à rire, en considérant la nombreuse suite de ce Prince ambitieux: On vit à moins de frais, lui cria-t-il, & plus tranquillement, dans nos retraites. Qu'on me permette ici cette courte réfléxion. Rarement un Philosophe content de son obscuri-

té se trouve-t-il avec ces hommes vains & superbes, dont tout le mérite consiste dans le faste extérieur qui les enveloppe : mais aussi quand ils se trouvent ensemble, que de part & d'autre ils doivent être surpris & décontenancés !

A l'égard des sentimens de ces Gymnosophistes, ils n'ont point changé depuis l'âge le plus reculé. Plusieurs d'entr'eux faisoient profession ouverte d'Athéïsme, & malgré cela ils vivoient avec beaucoup de sagesse & de retenue; ils remplissoient exactement tous les devoirs de la Société. Cette Secte d'Athées subsiste encore, & on ne voit chez elle aucun culte extérieur de Religion, pas même de ces ornemens qui sont si communs dans les Indes, & qui désignent je ne sçai quelle idolâtrie civile & politique. Mais tous les autres reconnoissoient un Dieu qui anime, qui remplit, qui pénetre l'Univers de toutes parts : & même Saint Clément Evêque de Rome, ou plutôt l'Auteur du Livre des *Recognitions*, qui est très-ancien, remarque que cette opinion a régné de tems immémorial parmi le plus grand nombre des Gymnosophistes. Ceux qu'on surnommoit *Gnanes* ou Hommes spirituels, ajoutoient que le corps est une espece de masque, & que l'ame ne peut jamais être plus malheureuse ni plus dis-

gracíée

ée que pendant cette vie. S. Fran-
Xavier observe dans une de ses Let-
qu'ayant surpris la confiance d'un
hmane très-habile, il lui avoit
é deux choses: premierement, qu'il
ı Dieu maître du Ciel & de la ter-
:ul en état de répandre des graces,
digne d'être adoré: secondement,
es Idoles ne sont que des représen-
ıs de mauvais Génies. *Mais gar-
ous bien*; continua le Brachmane,
*vulger cette Doctrine parmi le Peu-
elle n'est point à sa portée, & la po-
te veut qu'on l'entretienne dans l'i-
ance de toute Divinité.* C'étoit-là un
rincipaux points de l'ancienne Phi-
phie. Ne vous lassez point, disoit-
de chercher la vérité: mais si vous
le bonheur de la découvrir, n'en
s part qu'à un petit nombre de gens
te. Tous les autres veulent être
és impérieusement, veulent être
igués; ce qui est impossible de faire,
ins qu'on ne leur dérobe le fond
:hoses, à moins qu'on ne cherche à
éduire par des mensonges flateurs
ıi les éblouissent.

Extrait d'un Manuscrit composé par Dom Franç. Rocio Arch de Cranganor.

ujourd'hui les Brachmanes sont en-
les seuls dans les Indes, qui ayent
oit de cultiver les Sciences, & ils
lent si jaloux de ce droit, qu'ils ne
nt échapper au-dehors que quel-

ques foibles rayons de la lumiere dont ils se croyent pleins. Leur Tribu est la plus noble & la plus considérable de toutes, & même on la regarde autant au-dessus de celle dont on tire les Rois, que la sagesse & les connoissances utiles sont au-dessus des grandeurs & du pouvoir dont les Rois abusent si facilement. Les Sciences que cultivent ces Brachmanes, & où ils réussissent à proportion de ce qu'ils se sentent de force & de génie, se peuvent réduire à dix-huit.

La premiere est une espece de Grammaire, qui contient les principes & les fondemens du *Grandbam* : c'est la langue privilégiée dont ils se servent pour écrire, & pour converser ensemble. Les autres Sciences s'entresuivent avec assez de justesse, & on monte comme par degrés, du simple & du facile, à ce qu'il y a d'épineux & de compliqué. La derniere enfin s'appelle *Veddata* ou *Vendata*, ce qui veut dire la fin, le terme de toutes choses. C'est aussi une espece de Méthaphysique & de Théologie, que les Brachmanes reçoivent non par voye d'examen, mais avec une pleine & rapide soumission. Il se trouve peu de Novateurs entr'eux, parce qu'ils sont dans la pensée décourageante qu'on ne peut point ajouter à ce que leurs Ancê-

s ont pensé : mais aussi ils n'avancent, ne perfectionnent rien. L'esprit s'use esster immobile, à ne point faire d'efrts ni de tentatives, même aux risques : s'égarer.

VII.

A la suite des Indiens marchent les :rses, dont les Philosophes se nomoient Mages par excellence. Ces Philosophes étoient dans une extrême conlération, également recherchés à la our & à la Ville, plus connus même iez les Grands que parmi le Peuple. In leur confioit l'éducation des Prin:s, & ils tiroient de cette éducation privilege de leur annoncer en tout ms la vérité, de la porter aux pieds 1 Trône où elle paroît si rarement. ucun Roi n'étoit même couronné i'il n'eût subi une espece d'examen ırdevant les Mages : & Darius fils Hystaspe crut s'honorer beaucoup, 1 faisant graver sur son tombeau, qu'il 'oit été parfaitement instruit dans tous leurs connoissances. Or, suivant laton, ces connoissances renfermoient ois choses; les regles de la Justice & : la Politique, dont l'une regarde les ıjets, & l'autre les Etrangers; les

Des Perses.

Cic. l. 1. de Divin.

Suid. in Magis.

Porph. de Abst. l. 4.

In Alcib. prior.

exemples de vertu héroïque qu'offre l'Histoire; enfin ce qu'on appelloit en Perse la médecine de l'ame: & sous ce dernier nom on tâchoit de faire connoître aux jeunes Princes les avantages de la sobriété & de la tempérance, qualités si nécessaires à tous ceux que la fortune éleve au-dessus des autres, & qu'ils ont tant de peine, tant de répugnance à pratiquer.

Les Mages étoient Théologiens & Philosophes. Ce double mérite les enorgueillissoit au point d'abuser quelquefois de leur crédit & de leur pouvoir.

Diog. Laërt. in proœmio. Herod. l. 1. Cic. de Leg. l. 1.

Entant que Théologiens, ils ne vouloient ni Temples ni Autels. Ils se plaignoient ouvertement qu'on diminue la majesté de Dieu, de celui qui remplit tout par sa présence & par ses bienfaits, en renfermant, pour ainsi dire, cette majesté dans des murailles. Tout l'Univers, ajoutoient-ils, annonce sa grandeur & sa puissance: tout l'Univers par conséquent lui doit servir de Temple & d'Autel. Où le peut-on mieux connoître & adorer, que là où il s'est peint avec le plus d'avantage? *Le Ciel est mon Trône*, dit Dieu lui-même, *& la Terre mon marchepied. Quelle est la maison que vous me bâtiriez, & où seroit le lieu de ma demeure?* Aussi, quand les Perses vouloient satisfaire aux devoirs de la Reli-

Religion, ils se retiroient sur les montagnes les plus élevées; & là, ils se prosternoient devant Jupiter, c'est-à-dire, devant le Ciel même qu'ils croyoient tout pénétré de la Divinité; là, ils faisoient leurs différens sacrifices.

On assure que les Egyptiens sont les premiers qui se soient apperçûs, que sans un culte sensible & des cérémonies extérieures, la Religion ne pouvoit subsister: ils sont aussi les premiers qui ayent dressé des Temples & des Autels, afin que ceux qui pensoient de la même maniere s'y pussent rassembler à certains jours de l'année, & que se trouvant réunis, ils s'excitassent à des sentimens mutuels de douceur & d'humanité. Avant que Salomon eût bâti le Temple, monument le plus superbe que des mains mortelles pouvoient élever, les Juifs eux-mêmes ne sacrifioient que sur les hauts lieux.

Spenc. d Leg. Heb ritual. l. 1

Entant que Philosophes les Mages rapportoient l'origine du Monde, la théorie des Astres, la formation des élémens, sous les noms empruntés & la généalogie des Dieux. Ils chantoient même au milieu de leurs sacrifices une espece de Théogonie ou de Poëme sacré sur la maniere dont tout ce qui existoit avoit insensiblement pris naissance. Cette Théogonie réduite à peu de termes,

& dépouillée d'un certain faste poé-
que étoit une véritable Cosmogonie;
ce qui avoit fait dire à Plutarque, ex-
cellent connoisseur en ces matieres, que
toute la Théologie des Anciens ne ren-
fermoit au fond que des Traités de Phi-
sique enveloppés de Fables.

Orig. contra Cels. l. 4 & 6.

Les Mages outre cela croyoient une
espece de Métempsycose Astronomi-
que, toute opposée à celle que Pythago-
re avoit apprise chez les Indiens. Ils
s'imaginoient que les ames après la mort
étoient contraintes de passer par sept
portes; ce qui duroit plusieurs millions
d'années, avant que d'arriver au Soleil,
qui est le Ciel empyrée ou le séjour des
Bienheureux. Chaque porte, différente
par sa structure étoit aussi composée
d'un métal différent, & Dieu l'avoit
placée dans la Planete qui préside à ce
métal. La premiere se trouvoit dans Sa-
turne, & la derniere dans Venus. Com-
me rien n'étoit plus mistérieux que cet-
te Métempsycose, les Mages la repré-
sentoient sous l'emblême d'une échelle
très-haute, & divisée en sept passages
consécutifs, dont chacun avoit sa mar-
que, sa couleur particuliere. Et c'est ce
qu'ils appelloient la grande révolution
des corps célestes & terrestres, l'entier
achevement de la Nature.

A l'exemple des Mages, plusieurs
Philo-

Philosophes anciens ont pensé que les ames alloient habiter successivement toutes les Planetes qui tournent autour du Soleil, & qu'elles se purifioient par une vertu secrette à mesure qu'elles s'en approchoient. C'étoit-là le centre de leur félicité. Ces mêmes Anciens regardoient tout le reste de l'Univers comme orné de quelques globes lumineux & de quelques spheres crystallines, destinés seulement pour le plaisir des yeux. S'ils avoient sçû que les Etoiles fixes sont aussi des Soleils, & qu'il y a grande apparence qu'elles sont accompagnées de Planetes, qui ont autant de droit à avoir des Habitans que celles de notre Tourbillon solaire; combien les travaux & les voyages des ames n'auroient-ils pas augmenté? Quelques-uns ont cru que l'usage de compter par semaines, qui est très-ancien dans tout l'Orient, a pris son origine de cette Métempsycose Astronomique, regardée autrefois comme un mystere de Religion. Cet usage, suivant Dion Cassius, passa des Perses & des Egyptiens à tous les autres Peuples. Mais il y a plus d'apparence qu'ils en furent redevables aux Juifs, qui seuls avoient la clef de l'Histoire de la création du monde.

VIII.

De l'adoration des Astres.

Voss. de Idol. l. 2.

C'est ici le lieu de faire observer que la plus ancienne Idolâtrie, & peut-être la plus excusable de toutes a été l'adoration des Astres. On en trouve des vestiges chez presque toutes les Nations du monde. Moïse Maimonide croit même qu'elle a précédé le Déluge, & il en fixe la naissance vers le tems d'Enoch. C'est aussi le sentiment de la plupart des Rabbins, qui assûrent que ce fut là un des crimes que Dieu châtia par les eaux du Déluge. Je ne détaillerai point ici leurs raisons, qui sont combattues par les Saints Peres & par les meilleurs Interprêtes de l'Ancien Testament; & je tomberai d'accord avec ces derniers, que l'Idolâtrie n'a commencé qu'après le Déluge. Mais en même-tems je dois avouer qu'elle fit des progrès si rapides & si contagieux, que les origines de tous ces grands Peuples qui tirerent leur naissance ou des enfans ou des petits-enfans de Noé, en furent tachées. Ils étoient également remplis d'eux-mêmes, également portés à l'orgueil & à l'indépendance qui en est la suite naturelle. Josephe n'hésite point à dire que le mal avoit gagné les esprits les plus raisonnables, que tout adoroit & ser-

voit

voit les Dieux étrangers, que tout étoit plongé dans une ignorance humiliante. Abraham osa le premier condamner l'opinion vulgairement reçûe, & briser les Idoles de Tharé son pere : En quoi il donna l'exemple à tous ceux qui ont assez d'étoffe, pour annoncer la vérité au hasard de choquer le plus grand nombre. Les Juifs, hors quelques intervalles d'égarement, se conserverent dans la créance de l'unité de Dieu, sous la main duquel ils étoient si particulierement. Ils ne méconnurent point le grand Ouvrier, pour admirer les beautés innombrables de l'Ouvrage.

Il faut cependant convenir, que si le Peuple Hébreu n'a point adoré les Astres, il les a du moins regardés comme les Etres intelligens qui se connoissent eux-mêmes, qui obéissent aux ordres de Dieu, qui avancent ou retardent leur course, ainsi qu'il le leur prescrit. Origene va encore plus loin, & il soupçonne que les Astes ont la liberté de pécher & de se repentir de leurs fautes. Sans doute que lui qui allégorisoit toutes choses, prenoit à la lettre ce Passage de Job : *Les Cieux & les Astres ne sont pas purs devant Dieu.* Que d'erreurs grossieres sont nées de l'ignorance de l'Astronomie ? Combien les découvertes modernes nous ont-elles dévoilé

Passim in vet. Testam.

Philo, de mundi opificio.

Calmet, Differt. sur le syst. du monde des Hébre

de

de vérités capitales de points importans ! Encore aujourd'hui les Juifs s'imaginent, non que les Astres soient animés, mais qu'ils ont chacun un Conducteur qui regle leurs mouvemens & les empêche de s'égarer. Et quand en preuve du mystere de la Trinité on leur allegue ce Passage de la Genese : *Dieu dit, Faisons l'homme à notre image :* Ils répondent que Dieu parloit alors aux Anges, devenus les Conducteurs des Etoiles & des Planetes.

Basn Hist. des Juifs. l. 3.

Platon remarque dans son Cratyle, que les premiers Habitans de la Grece ont suivi l'exemple des Barbares, & qu'ils ont aussi adoré les Astres, dont la lumiere bienfaisante renouvelle toute la Nature. Et comme ils voyoient que ces Astres étoient emportés par un mouvement rapide & continuel, sans cependant se confondre les uns avec les autres, ils les appellerent Θεὺς, du mot Grec θεῖν, qui signifie *courir*. Qui pourroit penser que le nom respectable de Dieu eut une origine si frivole ?

En général, les Anciens croyoient que tout ce qui se meut de lui-même & d'une maniere reglée, participe bien sûrement à la Divinité ; & que le principe intérieur par lequel il se meut, est non-seulement increé, mais encore exemt de toute altération. Cela supposé, on voit

Macrob. in somn. Scip. l. 2.

Cic. l. 1. Quæst. Tuscul.

t que dans la pensée où étoient les
ciens, que les Astres se mouvoient
ux-mêmes, ils devoient nécessaire-
nt les regarder comme des Dieux,
nme les Auteurs & les Conservateurs
tout l'Univers. C'est en partie sur un
nblable raisonnement que Platon fon- In Phæd
it sa démonstration de l'immortalité
l'ame. *Elle est plus ancienne que le
ps*, disoit il, *elle lui est supérieure,
squ'elle le voit naître, se former insen-
lement, acquérir toute sa perfection,
croître enfin. Elle exerce une sorte d'au-
ité sur tous les objets qui l'environnent :
e les appelle, les renvoye, les fait succé-
r les uns aux autres, les confond & les
éantit, quand elle veut.*

Quoiqu'il en soit de cette espece de
monstration, dont on se moqueroit
tement aujourd'hui, je dirai que
sieurs personnes très-instruites dans
Langues Orientales, conviennent
e toute l'Asie n'a adoré sous divers
ms que les mêmes Déïtés, c'est à-di-
les Astres. Elles ajoutent que ces di-
rs noms, en remontant à leurs racines,
nifient *la promptitude, la vitesse, se*
ter, aller toûjours : ce qui donne
ntelligence d'un grand nombre de
rémonies & de pratiques de Religion,
ii étoient observées par les Orientaux;
mme de faire des pélérinages, de dan-
ser

ſer en rond autour des ſtatues de leurs Dieux, de les élever ſur des chars de triomphe, & de traîner ces chars de Village en Village ; enfin de ſe bâtir des demeures au ſommet des montagnes les plus eſcarpées.

Seld de Diis Syris c. 2. & 3.

Au reſte c'étoient le Soleil & la Lune qui par leur éclat & leur lumiere, ſe rendoient dignes des principaux hommages dont le Peuple ſuperſtitieux honoroit les Aſtres. Le Soleil ſe nommoit le Roi, le Maître, & le Souverain ; & la Lune la Reine, la Princeſſe du Ciel. Tous les autres globes lumineux paſſoient ou pour leurs Sujets, ou pour leurs Conſeillers, ou pour leurs Gardes, ou pour leur Armée. L'Ecriture Sainte paroît elle-même s'accommoder à ce langage. *Joſias fit jetter hors du Temple*, dit-elle, *tous les vaiſſeaux qui avoient ſervi au culte de Baal & d'Aſtarot & de la Milice du Ciel.* Encore ſi ces expreſſions avoient été poëtiques & figurées, on pourroit les excuſer en faveur de leur nobleſſe ou de leur agrément. Mais les Anciens les prenoient au pied de la lettre, & dans toute la rigueur philoſophique.

Calmet, ubi ſuprà.

V. Pſalm. 135.

« Aveugles qu'ils étoient, ne voyoient-« ils point que c'eſt le Seigneur qui a « fait les Cieux avec une ſouveraine in-« telligence, qui a affermi la terre ſur « les eaux, qui a fait de grands Lumi-« naires

naires, sçavoir le Soleil pour présider au jour, la lune & les étoiles pour présider à la nuit : tout cela parce que sa miséricorde est éternelle ?

Theodoret, en voulant piquer les Payens sur le culte qu'ils rendoient encore de son tems aux Astres, fait une réfléxion qui me paroît très-sensée. Le Souverain Arbitre de la Nature, dit-il, a doué ses Ouvrages de toutes les perfections dont ils étoient susceptibles. Mais comme il a craint que l'homme foible & timide n'en fût ébloui, il a entremélé ces mêmes Ouvrages de quelques défauts & de quelques imperfections, afin que d'un coté ce qu'il y a de grand & de merveilleux dans l'Univers s'attirât notre admiration, & que de l'autre ce qui s'y trouve d'incommode & de difforme nous ôtât la pensée de lui rendre aucun culte Divin. Ainsi, de quelque éclat, de quelque lumiere dont brillent le Soleil & la Lune, il ne faut qu'un simple nuage pour effacer l'un en plein midi, & pour obscurcir l'autre pendant les plus belles nuits de l'Eté. Ainsi la Terre est une source inépuisable de Trésors, elle ne ressent aucune vieillesse, elle renouvelle ses libéralités en faveur des hommes laborieux, & leur fournit abondamment tout ce qui sert à la vie. Mais de peur qu'on ne fût tenté

de

& parmi les plantes ſalutair
lent des herbes qui empoiſo
telle réflexion méritoit, ce 1
d'être placée à la tête de to
vrages modernes, où l'on a
tageuſement de démontrer
de Dieu par les merveilles d
Mais il falloit en même-ter
des imperfections & des c
qui s'y rencontrent, puiſqu'
vent pas moins à confirmer
exiſtence.

Je ne rapporterai point i
rens noms ſous leſquels ch
révéroit le Soleil & la Lun
pour cela les Dieux *Myrion*
contenterai ſeulement de fa
marques importantes. La
c'eſt qu'on leur donnoit
mêmes titres d'honneur &
on les confondoit enſem
vint que l'Antiquité Pay

encore des preuves dans plusieurs
iptions & plusieurs Médailles Grec-
. La seconde remarque, c'est que
n invoquoit plus particulierement
leil sur les hauts-lieux & les toits
maisons, à la lumiere & en plein
on invoquoit de la même manie-
Lune dans les bocages & les val-
à l'ombre & pendant la nuit. Et
à ce culte secret qu'on doit rap-
r l'origine de tant d'actions indé-
s, de tant de coûtumes folles, de
d'Histoires impures, dont il est si
ant que des hommes d'ailleurs sen-
: raisonnables ayent pû faire une
ie de Religion. Mais dequoi ne
point capables ceux qui viennent
blier eux-mêmes, qui font céder
niere de l'esprit aux rapides éga-
ns du cœur?

I X.

cette adoration des Astres tenoit
du Feu, entant qu'il est le plus no-
es Elémens & une vive image du
l. On ne voyoit même autrefois,
nt la remarque de Servius & le bel
ne que Callimaque a adressé à Apol-
aucun sacrifice ni aucune Cérémo-
Religieuse où il n'entrât du feu.
i qui servoit à parer les Autels, &
à

De l'adoration du Feu.

In Æneïd. l. 1.

à consumer les victimes qu'on immoloit aux Dieux, étoit traité avec beaucoup d'égards & de distinction. On feignoit qu'il avoit été apporté du Ciel, & mis sur l'Autel du premier Temple que Zoroastre avoit fait bâtir dans la Ville de Xiz en Médie. On n'y jettoit rien de gras ni d'impur, on n'osoit même le regarder fixement : *Tanta gentium in rebus frivolis*, s'écrie Pline, *plerumque Religio est*. Pour en imposer davantage, les Prêtres Payens toûjours fourbes & imposteurs, entretenoient ce feu secretement, & faisoient accroire au Peuple qu'il étoit inaltérable & se nourrissoit de lui-même. Cette erreur surtout avoit lieu à Rome dans le Temple de Vesta, à Athenes dans celui de Minerve, à Delphes dans celui d'Apollon : & quoique ce fussent peut-être les Villes du monde où il y avoit le plus de finesse & de pénétration d'esprit, on ne laissoit pas d'y être trompé, comme dans les bourgades les plus grossieres.

L. 1

En quelques contrées d'Asie régnoient des sacrifices bisarres & cruels, comme si la Religion pouvoit rien ordonner qui fût contraire à l'humanité : c'étoit d'offrir à Moloch ou Baal des enfans choisis, & de les faire périr au milieu des flâmes, en les renfermant pour l'ordinaire dans de grands paniers d'osier. Il est

est vrai que cette coûtume cessa depuis d'être si meurtriere. On se contentoit, ou de tenir quelques momens les jeunes victimes sur le feu privilégié, ou de les faire passer rapidement entre des tisons allumés; ce qui suffisoit pour mettre le sceau à la consécration. Et je m'étonne que la plupart des Interprêtes de l'Ecriture ayent hésité sur la double maniere dont cette cérémonie doit s'expliquer. On en trouve quelques vestiges en France & en Allemagne, où la veille de Noël, les Peres de famille ont soin d'allumer un grand feu & d'y présenter leurs enfans à différentes reprises. N'est-ce point là un reste assez frappant de l'ancienne coûtume ?

Mais le lieu du monde où l'on révéroit davantage le feu, étoit la Perse. Il y avoit des enclos fermés de murailles & sans toît, où l'on en faisoit assidument, & où le peuple soumis venoit en foule à certaines heures pour prier. Les personnes qualifiées se ruïnoient à y jetter des essences précieuses & des fleurs odoriférantes; ce qu'elles regardoient comme un des plus beaux droits de la Noblesse. Ces enclos ont été connus des Grecs sous le nom de *Pyreïa* ou *Pyratheïa*: les Voyageurs modernes en parlent aussi d'un air étonné, & les regardent comme les plus anciens monumens de la Superstition.

Le

Le culte du feu avoit mis les Perses en regard avec les Egyptiens, qui par un autre tour d'esprit adoroient l'Eau. Les premiers avoient pour emblême un brasier ardent; & les seconds un vaisseau de terre tout chargé d'Hieroglyphes, & percé d'une infinité de petits trous. On donnoit à ces sortes de vaisseaux, dont plusieurs nous restent encore, le titre de Dieux Canopes, & ils ont pour couvercles des têtes d'hommes ou de femmes tournées assez gracieusement. Vitruve rapporte que dans les grandes Cérémonies les Prêtres Egyptiens remplissoient un vase d'eau, & l'ornoient avec beaucoup de magnificence : ils le mettoient ensuite sur une espece de théâtre public. Tout le Peuple se prosternoit au-devant de ce vase, les mains élevées vers le Ciel, & rendoit grace aux Dieux des largesses infinies dont ils avoient comblé les hommes. Le but de cette cérémonie étoit d'apprendre que l'eau, ou l'élément humide, avoit donné la vie & le mouvement à tout l'Univers. Ainsi un Sçavant Pere de l'Eglise remarque-t-il d'après Platon, que les Anciens ne parloient jamais de ce qui s'étoit passé avant le Déluge, qu'ils n'en avoient même aucune idée, & qu'ils datoient le commencement de toutes leurs Histoires, du monde couvert d'eau.

L. 8.

Les

Les Romains qui adoptoient les Idolâtries les moins excusables, ne manquerent point celle du Feu. Ils avoient des Temples superbes pour le conserver, & des Vierges attentives pour en avoir soin; & quand par leur négligence il venoit à s'éteindre, on les punissoit rigoureusement. Ni l'âge, ni la beauté, ni la naissance ne pouvoient sauver les coupables. Cependant à la fin de chaque année on laissoit mourir ce Feu, & on le rallumoit l'année suivante avec un long détail de paroles Mystérieuses; car de tout tems le Mystere a été l'appanage de l'ignorance & de la crédulité. De la même maniere, quand les Perses sentoient un de leurs Rois près de la mort, ils éteignoient le feu dans toutes les Villes principales; & pour le rallumer, il falloit que son Successeur fût couronné, Alors finissoit le deuil de la Nation, & la joye publique sembloit renaître.

Je me persuade facilement que les Juifs ont beaucoup servi à étendre le culte du Feu, & peut-être même à l'annoblir. Mais celui qu'ils se vantoient de posséder, avoit une origine plus sérieuse. Deux fois il étoit descendu du Ciel: la premiere, sur l'Autel dans le Tabernacle, à la consécration d'Aaron & de ses fils pour l'ordre de Prêtrise; & la seconde, sur l'Autel dans le fameux Tem-

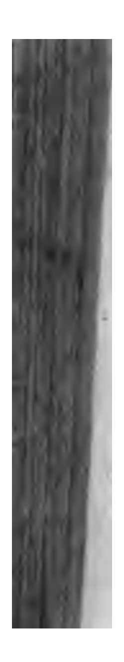
ple de Salomon, le jour de sa I
ce. Ce feu étoit gardé jour & n
des Lévites défrayés de tout; &
qu'il ne vînt malheureusement à
dre, on avoit de surcroît une lan
pétuelle, allumée à ce Feu Sa
Docteurs Juifs croyent qu'il sub
qu'à la destruction du premier
par les Chaldéens: après quoi il
plus dans le second que du feu
re, mais constamment entrete
usage dure encore dans toutes le
gogues, où l'on voit en petit c
Temple de Jerusalem offroit a
de grandeur & d'étendue.

Ce furent, dit-on, les Dact
mont Ida qui les premiers déco
le feu, ignoré jusqu'alors & po
nécessaire, soit dans les Arts qui
vent se passer de son secours, soit
port aux besoins multipliés de la
Dactyles, qui portoient encore l
de Cabires, de Curetes, & de C
tes, selon les lieux où ils
choisi leur demeure, étoient d
losophes très-inventifs. Les Tr
science & de lumiere qu'ils o
aux hommes, engagerent les h
reconnoissans à les mettre au r

me on doit l'entendre, à mon avis,
oir facilité par le moyen du feu les
cipales opérations des Arts manuels
en dépendent? Car c'est aux Curétes
la Grece doit l'établissement de tous
Arts, dont le détail est devenu pres-
infini pour nous. A l'égard de Dio- L. 5
e de Sicile, il en attribue & l'heu-
e découverte & les progrès à Vul-
qui régna en Egypte, & qui fut
sa vie attiré par une noble curiosi-
ien-tôt il trouva la maniere de fon-
'or, l'argent, le fer, le cuivre, &
ndre par-là ces métaux ductiles &
éables. Il en traça même plusieurs
ns aux Ouvriers, & leur apprit à
bien d'usages devoit s'appliquer le
celui qui de tous les agens a le plus
uissance & le plus de vivacité. Dans
ques Médailles Romaines, on trou-
ulcain avec la Légende: *Regi Artis*,
aint Augustin l'appelle judicieuse-
t, *Deus Artium*.

X.

'ancien culte des Etoiles & des Pla- Des Ara-
s composoit encore toute la Reli- bes.
n des Arabes, & particulierement
Sabéens qui occupoient l'Arabie
reuse. Ce fut même de l'attache-
t extraordinaire qu'ils avoient pour



présence des Astres & du I
les Platoniciens appellerent
rer le Dieu invisible en p
Dieux visibles. Trop granc
trop élevé au-dessus des h
Sabéens ne croyoient pas pc
muniquer par eux-mêmes av
Dans cette vûe, ils cherc
Médiateurs pour s'en appr
blement, & pour en obten
faits. Le Soleil, la Lune,
leur parurent propres à cet e
qu'ils les regardassent com
soit plûtôt qu'ils les crussen
des intelligences qui gouver
leurs mouvemens. Ils s'adres
à ces intelligences, à ces Etr
qu'ils supposoient pouvoir fa
munication entre Dieu & le
& la faire d'autant plus aisém
Astres leur sembloient com

'on voyoit. De là vint le culte re-
;ieux qu'on rendit aux Astres, & par
t enchaînement que les erreurs ont
ntr'elles, l'Astrologie, Science vaine
ridicule, mais qui flatte les deux paſ-
ons favorites de l'homme, ſa crédulité,
lui promettant qu'il percera dans l'a-
:nir; & ſon orgueil, en lui inſinuant
re ſa deſtinée eſt écrite dans le Ciel.
Quoique les Chrétiens des premiers
cles fuſſent très-attentifs ſur toute leur
nduite, ils n'échapperent pourtant
int au ſoupçon d'adorer le Soleil; &
la, parce que toutes les Egliſes
ient ſituées de maniere, que ceux qui
entroient pour prier, & qui regar-
ient l'Autel principal, avoient le vi-
e tourné vers l'Orient. Je ne parle
it des Hypſiſtaires, Hérétiques re-
ius, qui au culte du Soleil joignoient
ſçai quel mêlange de Chriſtianiſme
Judaïſme.

ous n'avons plus rien aujourd'hui
ant la Philoſophie des Sabéens:
ne ſçavons point auſſi ce que c'é-
que les Sages de Théman, dont
le Prophete Jérémie, qui ſe plaint
oute leur habileté les avoit aban-
:s. Ce que Moïſe Maimonide en
rte fourmille de fables, & n'eſt
'é que ſur des Livres apocryphes &
ues de toute créance. Je croi que

ces Livres ont été composés vers la naissance de Mahomet, & encore par des Auteurs qui n'étoient point guéris du culte idolatrique, ni des folies du Platonisme moderne. Le Rabbin Moïse lui-même, peu convaincu de ce qu'il avance, paroît se jouer de la crédulité publique. Le plus souvent un Auteur, faute de s'instruire ou d'avoir une certaine étendue de génie, est trompé le premier, & trompe ensuite les autres. Mais peut-on pardonner à ceux qui abandonnent lâchement les intérêts de la vérité, & qui pour s'attirer des admirateurs, ou pour plaire aux personnes qui veulent s'assujettir les esprits, débitent avec un air d'assurance ce qu'ils sont fort éloignés de croire?

CHAPITRE IV.

I. *Des Chaldéens.* II. *Qu'ils étoient divisés en quatre Sectes.* III. *Des Oracles Chaldaïques.* IV. *Origine de la Divination.* V. *Des bons & des mauvais Génies, & de leurs différens Ordres.* VI. *Des Philosophes Egyptiens.* VII. *Remarques générales sur leur Théologie.* VIII. *S'ils ont eu quelque connoissance de la Chymie.*

I. La

I.

LA plus ancienne Monarchie dont parle l'Histoire profane, assez con- ... se pourtant sur ce point comme sur ... ne infinité d'autres, est celle des Chal- ... déens ou Assyriens. Occupés à faire la ... uerre, & à étendre leurs conquêtes ... ns cette premiere enfance du Monde ... la force décidoit de tout & étouffoit ... voix de la raison, ils ne laisserent ... oint de cultiver les Arts & les Sciences, ... moins autant qu'ils pouvoient les cul- ... er. Ils établirent même des Ecoles ... bliques à Babylone, qui étoit la Ca- ... tale de leur Empire, le centre de tou- ... s les affaires : & ces Ecoles où l'on se ... ndoit des régions les plus éloignées, ... rerent jusqu'au tems de Nabuchodo- ... sor & du Prophete Daniel. On sçait ... core que lorsque l'Empire des Assy- ... ns, affoibli & presque ruiné, passa ... x Medes, & ensuite aux Perses, Ba- ... lone fut toujours remplie de Sçavans, ... i quoique déchus de leurs anciens ... viléges, se conservoient toujours une ... te de crédit & de réputation. Py- ... agore, & après lui d'autres Grecs, ... ides d'instructions, vinrent les con- ... lter, & apprendre sous leurs yeux l'As- ... nomie & la Physique. Aucun peu- Des Chaldéens.

Cic. de Divin. l. 1. ple n'avoit des observations si anciennes ni si exactes que ces Assyriens, qui par la situation de leur pays, sous un ciel toujours clair & toujours serein, se portoient d'un commun accord à étudier les mouvemens & le cours des Astres.
Scal. Epist. 242. ad R. Tompf. La Chaldée de plus ayant été nettoyée & défrichée peu après le déluge, conservoit plusieurs restes d'antiquité, qui la faisoient presque remonter jusqu'à la premiere origine du monde.

L. 6. Pline rapporte qu'on voyoit de son tems à Babylone quelques vestiges du Temple de Bélus surnommé Jupiter, & plus recommandable encore par les bienfaits qu'il sçavoit répandre de toutes parts, que par les Etats qu'il avoit conquis. Il y a grande apparence que ce Temple est le même que celui dont parle Dio-
L. 2. dore de Sicile, & que Sémiramis avoit fait élever à l'honneur de son pere. Il étoit particulierement destiné aux Sçavans de Babylone, pour s'y retirer & y faire leurs observations Astronomiques, tant vers l'Orient que vers l'Occident. *Aucun Architecte*, ajoûte le même Diodore, *n'en a jamais pu donner le plan, ni déterminer la véritable hauteur*. C'est là sans contredit ce qui a fait croire que Bélus étoit Inventeur de l'Astronomie. Souvent on félicite les Princes, & on leur fait honneur de ce qui se traite seu-

lement

lement sous leurs regards, de ce qui participe à leurs libéralités.

Quoiqu'il en soit, Bélus fut celui qui forma à Babylone le College des Philosophes, ou des Prêtres sçavans. Il les exemta des charges & des impositions dont on accabloit le peuple docile & porté sans aucun murmure au joug : il leur assigna même un quartier séparé, où ils pussent jouir du repos & de la tranquillité qu'on rencontre si rarement au milieu du grand monde. Sans doute que ces richesses & ces commodités obligerent les Prêtres reconnoissans à révérer Bélus, & à le mettre au nombre des Dieux. La reconnoissance a plus fait d'Apothéoses, que la crainte ou le respect. Les Bienfaiteurs usurpent le plus noble avantage de la Divinité, un de ses plus beaux droits. Est-il étonnant après cela qu'on les respecte après leur mort, qu'on leur offre des sacrifices ? *

Suivant le témoignage de Ciceron, les Philosophes qui fleurissoient à Babylone étoient les plus anciens Philosophes du monde : & Josephe assure qu'ils communiquerent aux Egyptiens les premiers traits & les premiers élémens des Sciences,

Ubi suprà

Antiq. l. 1

* *Deus est mortali juvare mortalem.* Plin. Hist. l. 2.

Sciences, ſurtout de l'Aſtronomie. Les ſources les plus éloignées ne ſont pas les moins reſpectables ; car il eſt beaucoup plus difficile à la raiſon de ſortir de l'ignorance où elle eſt plongée, que de ſuivre le fil une fois trouvé de la vérité.

II.

Qu'ils étoient diviſés en quatre Sectes.

On apprend du Prophete Daniel, que ces Philoſophes étoient diviſés en quatre Claſſes, qui malgré leurs occupations différentes, ſe réuniſſoient cependant pour obéir à un Chef ou Préſident commun. Rien n'avoit plus l'air d'une Monarchie, quoique cet air convienne peu aux Gens de Lettres.

Les premiers ſe nommoient *Chartumim* ou *Hhartumim*, & ce nom indiquoit un certain genre de Curieux, qui ſe mêloient particulierement d'annoncer l'avenir. On ignore de quelle induſtrie, de quel art ils ſe ſervoient pour cela : mais je ſoupçonne que c'étoit en examinant de près la phyſionomie & les allures de ceux qui venoient les conſulter. Il ſe trouve en chaque homme je ne ſçai quoi de déciſif, ſoit dans le port, ſoit dans les manieres, ſoit dans un certain enchaînement de paſſions, qui pourroit preſque faire deviner à coup ſûr tout ce qui doit lui arriver.

Les

Les seconds appellés *Asaphim*, se li-vroient à la Physique & à l'Histoire Na-turelle; & comme ces deux Sciences ne sont estimables qu'autant qu'elles se tournent à l'utilité publique, ils avoient soin de divulguer de tems en tems tout ce qu'ils trouvoient d'avantageux, soit la culture des terres, soit à la con-servation & à l'œconomie des familles. On croit qu'il faut tirer du mot *Asaph* ou plutôt *Ascaph*, les termes Grecs σοφὸς & σοφιστής; & cette étimologie ne doit point paroître extraordinaire, ni amenée de trop loin: Car les Grecs allant puiser la Philosophie chez les Orientaux, s'approprierent sans aucun doute le nom dont les Orientaux se servoient pour désigner leurs Philoso-phes.

Les troisiémes s'appelloient *Mecash-*, & c'étoient des Médecins, des -istes, qui apparemment pour se -er plus de relief & pour imposer -édules, tantôt se vantoient de char-es serpens & toutes sortes d'ani-venimeux, tantôt se servoient de -ations & de cérémonies magiques. -ne leur vertu toute extérieure n'é-oint à l'épreuve des présens, les -es employoient dans les occasions -tes pour se défaire de leurs enne-& pour exercer une vengeance

 d'autant

d'autant plus ſure qu'elle étoit plus ſecrette.

Les derniers enfin, nommés *Chaſehdim*, & plus reſpectés que les autres, étudioient conſtamment l'Aſtronomie, & gouvernoient tous ceux qui avoient le fol orgueil de penſer que leur ſort eſt écrit dans le Ciel. Cette eſpece d'erreur que le ſuccès favoriſoit quelquefois, & qui devenoit par ce ſuccès même plus dangéreuſe, plus générale, attiroit un grand nombre d'Etrangers à Babylone, & ces Etrangers donnoient unanimement le nom de *Chaſehdim* ou de Chaldéens à tous les Sages & à tous les Sçavans de cette grande Ville, nom qui fut dans la ſuite affecté à ceux qui faiſoient profeſſion d'une Théologie occulte & ſuperſtitieuſe. L'Hiſtoire Romaine en fournit des preuves inconteſtables, & les Empereurs proſcrivirent ſouvent toutes ces doctrines, qui gâtoient les jeunes eſprits, & troubloient l'ordre des familles accoutumées malheureuſement au frivole.

Mais à l'égard des premiers Chaldéens, on ne peut douter qu'ils n'enſeignaſſent des choſes utiles & inſtructives, puiſque Daniel ne dédaigna point de ſe mettre à leur tête, lui qui étoit éclairé de l'Eſprit d'en-haut. Auroit il voulu approuver publiquement ce qu'il

auroit condamné en ſecret ? Un pareil ſoupçon ne peut tomber ſur Daniel, qui, quoiqu'il eut vieilli dans les intrigues de Cour, n'avoit point appris à ſe tromper lui-même, ni à tromper les autres. Que cette louange appartient à peu de Miniſtres d'Etat !

III.

Des Oracles Chaldaïques.

Il eſt triſte que nous n'ayions rien d'exact ni d'original ſur cette ancienne Philoſophie de Babylone. Ce qui nous en reſte, ce ſont des morceaux informes & dépareillés, plutôt des apparences de vérité que des vérités mêmes. Je regrette beaucoup les Mémoires qu'avoit recueilli Béroſe, Prêtre de Béryte. C'étoit un Ecrivain ſûr & judicieux, qui même en compilant travailloit de génie. Les Athéniens faiſoient un ſi grand cas de ſes talens & de ſon éloquence, qu'ils lui dreſſerent une ſtatue avec une langue dorée. Je ne dis rien des Oracles Chaldaïques publiés ſous le nom de Zoroaſtre, & ſouvent imprimés avec de longs Commentaires. On s'apperçoit aiſément & preſque au premier coup d'œil, que c'eſt un Ouvrage hazardé depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt, où les hommes connurent mieux ce qu'ils devoient à

la Divinité. Car outre plusieurs expressions nouvelles, détournées & prises en un sens contraire à celui de toute l'Antiquité, on trouve encore dans cet Ouvrage, je ne sçai quel faux air de Platonisme, fondé sur les froides rêveries des Gnostiques & des Valentiniens.

V. Nat. Alex. in Sæculi primi parte I. art. 15.

Il faut porter le même jugement des deux Livres attribués à Mercure Trismégiste, dont l'un a pour titre *Asclepius*, & l'autre *Pymander*. J'y reconnois la main tremblante & incertaine d'un Ecolier qui dégradoit, qui avilissoit le Christianisme, en voulant l'associer aux dogmes de Platon. En voici un exemple assez remarquable. L'Auteur du *Pymander* assure que la plus grande de toutes les calamités est de mourir sans enfans. » Pour châtiment, » dit-il, on est livré aux Démons, & » on revient ensuite sur la terre; mais » sans avoir aucun sexe, sans pouvoir » espérer aucune prééminence. Et c'est » là une punition qui se fait de l'a- » vis du Soleil. Il faut par conséquent » se garder de tous ceux qui dédai- » gnent le mariage, & qui n'osent s'as- » sujettir à ce qu'il a d'importun & de » gênant.

Dans les trois premiers siécles de l'Eglise, on s'imaginoit pouvoir vaincre les Juifs,

Juifs, les Payens, & leur communiquer le don inestimable de la Foi, en supposant à leurs principaux Personnages des Traités artificieusement écrits, & où s'entrevoyoient quelques linéamens du Christianisme. Ce zèle inconsidéré partoit d'un motif très-louable, & par-là même il mérite d'être excusé. On peut faire armes de tout, quand on songe moins à abattre son ennemi, qu'à lui montrer son tort, qu'à le rappeller à son devoir. Mais ce reproche ne doit point tomber sur l'Eglise en général; car Jesus-Christ qui la protége d'une maniere spéciale, lui ayant promis son assistance pour discerner les véritables preuves de la Religion, surtout celle qu'offre l'Ecriture; est-il surprenant que sans son aveu, quelques particuliers se soient trompés, en attribuant à des Auteurs des Livres qu'ils n'avoient point faits?

IV.

Le génie des Chaldéens, comme on l'a pû voir, se tournoit volontiers aux choses d'éclat, à ce qui étoit revêtu d'un appareil pompeux. C'est pourquoi ils se piquoient d'avoir des observations Astronomiques très-anciennes, comme si cette antiquité leur pouvoit être de quelque

Origine de la Divination.

quelque usage dans le Gouvernement; semblables à cela aux Princes & aux Gentilshommes, qui s'attribuent une longue suite d'Ancêtres, & qui se glorifient davantage d'un mérite à demi oublié, qu'ils ne cherchent à s'en procurer un réel par leurs vertus. Ces mêmes Chaldéens donnerent cours à la Divination, née peu de tems après le Déluge, puisqu'on en rapporte l'origine à Cham un des fils de Noé, & inventeur aussi de la Magie. Il falloit que l'homme eût un penchant bien rapide à s'égarer, puisqu'un événement tel que le Déluge, si affreux dans toutes ses circonstances, ne pouvoit l'arrêter. A peine distinguons-nous les objets qui nous environnent, & qui sont, pour ainsi dire, de plein-pied avec nous. Comment pourrions-nous connoître ceux qu'un long éloignement dérobe à notre vûe, ou qui sont encore enfoncés dans les sombres replis de l'avenir ?

Apul. in Apologiâ.

Arnob. l. 1 & 2.

La Divination au commencement n'étoit, suivant les apparences, qu'un art ingénieux & subtil, qui à force de réflexions sur ce qui étoit déja arrivé, tâchoit de découvrir ce qui pouvoit arriver dans des conjonctures à peu près semblables. Mais cet art intéressoit trop l'amour propre, avide de tout ce qui peut le flatter, pour en demeurer là. Il s'ac-

s'accrut d'une infinité de manieres, surtout en passant par les mains des Egyptiens & des Grecs. Ces deux peuples oserent en faire une Science dans les formes, accompagnée d'un long détail de régles & de préceptes : & ce qui paroîtra du moins aussi extraordinaire, tout le monde se réunit pour regarder cette Science comme quelque chose de sérieux.

Bien-tôt on partagea la Divination en deux branches, dont l'une fut nommée la Naturelle ou la Theurgique, & l'autre l'Artificielle. Cette derniere s'exerçoit par les Astrologues, par les Augures, par ceux qui jettoient le sort, qui interprétoient les prodiges & les tonnerres, qui consultoient les entrailles encore fumantes des victimes. Tous ces hommes, pour séduire avec plus d'adresse, & pour se mettre en même-tems à l'abri d'un examen importun, s'étoient liés à la Religion par différentes chaînes. Ils osoient avancer, que non-seulement l'avenir leur étoit connu; mais qu'ils pouvoient encore à leur gré disposer des événemens. Mais dans quelle source les Anciens avoient-ils puisé cette Divination artificielle? Qui leur en avoit donné la clé? Tout ce qui arrive dans la Nature n'arrive-t-il point par l'enchaînement, par la suite

des

des Loix générales que Dieu a établies ? Peut-on penser qu'il les changera en faveur de quelques particuliers qui ignorent même ce qu'ils demandent ? Et quand il le fait par rapport à l'ordre de la Grace, n'y reconnoît-on point cette Providence éclairée, qui se manifeste d'autant plus que ses œuvres sont moins communes, & qui oblige jusqu'aux Magiciens de Pharaon à s'écrier : C'est ici le doigt de Dieu ?

Pour la Divination naturelle, on la regardoit comme un mouvement soudain, mais céleste, qui se faisoit sentir ou dans un profond sommeil, ou pendant quelque transport sacré, quelque extase involontaire. Cette Divination au reste n'étoit pas fort répandue : elle supposoit comme un principe constant, que toutes les ames sont des parcelles & des écoulemens de la Divinité ; que malgré leur union à des corps, elles entretiennent une correspondance cachée & réciproque entr'elles ; qu'enfin les ames plus parfaites se communiquent dans certaines occasions aux moins parfaites, & leur revelent l'avenir. Mais la difficulté étoit de démêler ces occasions favorables, de ne point les manquer par des actions indécentes. Ce systême devint dans la suite le systême favori des Platoniciens.

Quel-

Quelques Juifs ont encore rencheri sur cette Divination naturelle, & ils ont voulu décider quelle langue employent les ames pour converser les unes avec les autres. Le Rabbin Jochanan, fils de Zochaï, trouva peu après la prise de Jérusalem, que cette langue étoit l'Hébraïque, *la plus courte*, disoit-il, *& la plus expressive de toutes.* Quelle découverte !

V.

L'étude que faisoient les Chaldéens de l'Astronomie, ne pouvoit manquer de leur dessiller les yeux sur l'existence d'un Etre infini & tout-puissant. Mais cet Etre leur paroissoit trop sublime, trop concentré en lui-même, trop disproportionné aux hommes, pour s'occuper de leurs besoins si étendus tout ensemble & si variés. C'est pourquoi ils établirent un grand nombre d'Etres moyens, disposés par étages & plus puissans, plus éclairés les uns que les autres; afin de remplir le vuide immense qui se trouve entre les hommes & Dieu. Ces Etres sont toujours en mouvement, toujours en action : ils tiennent le milieu entre deux extrémités si éloignées & de caractere si différent : ils font, pour ainsi dire, passer de main en main les

Des bons & des mauvais Génies, & de leurs différens Ordres.

Plat. in Timæo, & in Convivio. Jambl. de Mysteriis. Apul. de Dæm. Socrat.

les vœux & les prieres que le
adressent à Dieu, & rappo
hommes les graces & les bien
Dieu les comble en échan
l'Univers seroit dégradé & p
néanti, sans ce commerce ré
sans les doubles phénomenes
action & de cette réaction. J
volontiers que l'idée en fut pr
Chaldéens sur l'échelle mysté
Jacob vit en songe, & qui f
Anges à descendre du Ciel sur
& à remonter de la Terre au C
au haut [illegible] découvroit dans un
Majesté Divine.

Plut. de Orac. cessat.

Orig contra Cels. l. 5.

Suivant cette allégorie, les C
n'admettoient que trois genres
Premierement, celui qui n'a p
mencé & ne sera point fini. [illegible]
condement, ceux qui ont eu co
ment & n'a [illegible] point de fin [illegible]
ges, les Demons, les Genies
[illegible] ceux qui ont comme
[illegible] les hommes avec [illegible]
[illegible] le vrai & [illegible]
[illegible] que comme [illegible]
[illegible] encore très-affoiblis,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

V. Stanl. de Philos. Chald.

V. etiam Eus. Præp. Evang. [illegible]

l *de mort, un déperissement continuel.*
ur les Démons & les Génies, on doit
, regarder comme les yeux, les oreil-
s, les mains de celui qui les a créés
ur être ses Lieutenans & ses Messa-
rs. Ils voyent tout, ils entendent
ut; rien n'échappe à ces natures
oyennes & intermédiaires. Dieu est seul qui se suffise à lui-même, qui nferme tout le reste de l'Univers; ais il est dans un éloignement si pro-
gieux, que les Sages mêmes se per-
nt en voulant penser à lui.

Salluft. de Diis & mundo, c 2.

Cette opinion étoit très-répandue
mi les Chrétiens des trois premiers
:les de l'Eglise, & le célébre George
ll, dans sa défense de la Foi de Ni-
, convient que la plupart des Pe-
ne pouvoient se persuader que Dieu
'é comme il est au-dessus des créa-
:s, fit passer son action immédiate-
ıt jusqu'à elles. Il en laissa d'abord
ɔin aux Anges, appellés pour cela sa
ıifestation, sa puissance principale.
is à la venue de Jesus Christ, le gou-
ɪement du monde invisible changea
:-à-fait, & le Dieu Homme réunit
ui la force partagée des Anges &
Démons.

l ces trois genres d'Etres, répondent
s étages différens. Le premier, des-
à celui qui est infini, brille d'une
lumiere

meure aux Génies, aux intel
moyennes, ne reçoit la lumiere
échapées ; & cependant elle y
core assez vive, comme on peu
dans le Soleil & les Etoiles f
troisiéme étage enfin par com
au premier, est le séjour des t
où regnent l'oubli & le sile
regnent la mort plus cruelle e
me paroît que les Poëtes ont p
Wiudet. de vitâ funct statu, Sect. 2.
occasion de feindre leur enfe
Lucien, ce qui gêne le plus l
dans l'autre vie, c'est qu'il n'y
seule couleur, & que faute de
tous les objets se ressemblen
uniformes.

Voilà un abrégé de la Ph
Chaldaïque, telle du moins
Grecs nous l'ont transmise. J
porterai point les autres singul
ces mêmes Grecs ont risquées
sion des Génies, ni leurs diff

ıcore d'être lû qu'en Grec ou en
n.
me suffira de faire deux remarques
ıdérables, & qui applaniront un
nd nombre de difficultés. La pre-
re, c'est que les Anciens, peu ac-
tumés aux idées métaphysiques,
yoient que la pensée, l'intelligence,
sprit ne consistent que dans un mou-
nent très-vif, & encore dans un
uvement de rotation. Le feu & la lu-
ere, ajoûtoient-ils, étant les corps
plus subtils, les fluides les plus dé-
qui soient dans la nature; Dieu par
séquent doit être un feu tout pur,
lumiere toute brillante. A l'égard
ames, elles sont composées d'air.
seconde remarque, c'est qu'il faut
sager le systême des Démons & des
ies, comme la principale clé du
ınisme. Ce systême a sur tout af-
ı le culte Idolâtrique, en remplis-
l'Univers de ces sortes de Démons
génies; en supposant que les uns
ent des oracles; que les autres exi-
des prieres, des vœux, des sacri-
; qu'il y en a dans l'air, dans les
s, sur les montagnes; enfin qu'on
eut être heureux qu'avec leur se-
s. Je ne fais ici qu'effleurer cette
iere, traitée avec plus d'étendue dans
ıvrage qu'Antoine Van-Dale, Mé-
decin

& leurs emplois, qui répéte
que Dieu se repose sur eux de
duite des Nations. Cependant
ducéens osoient avancer, je ne
quelles preuves, que c'étoit là
nouveautés introduites parmi l
depuis la captivité de Babylon
pouvoit-on mettre sa confiance
gens, qui prévenus que l'ame &
subissent la même loi, meuren
ble, ne vouloient point reconn
substances immatérielles? Mo
pables que les Saducéens, &
aussi hardis, d'autres Juifs expl
métaphoriquement tout le mini
Anges. *Ces Etres*, disoient-ils
nistres des volontés de Dieu,
ils autre chose que les actions
Dieu personifiées? Plusieurs Cl
de ceux qu'on nommoit Allé
adopterent les mêmes sentimens
leur étude se tournoit, comme

Simon, Hist. Crit. du Vieux Testament

VI.

'Empire des Assyriens fut le pre- Des Philosophes Egyptiens.
qui s'établit après le Déluge, on
lire que celui des Egyptiens ne
point long-tems à le suivre. Il
me l'avantage d'être mieux poli-
son origine, mieux lié dans tou-
parties. Au lieu que les premiers
le Babylone étoient tous des Con-
ns, & par là même des ennemis
rés des hommes ; les anciens Rois Diod. Sic. l. 1. & 2.
ypte ne se piquoient en revanche
le procurer à ces mêmes hommes
félicité constante. Aussi ne les Bossuet, Hist. Univ. part. 3.
it-on que de ce qu'ils avoient fait
le ; leurs éloges en devenoient plus
s, mais plus vrais & plus intéres-
» Un tel Roi, disoit on, a été
& modéré, il se plaisoit dans
rieur de sa famille, il a eu même
amis : un autre a fait bâtir des
rages considérables, un College,
Ponts, des Quais pour la com-
té publique : sous celui-ci, l'usage
tel remede devint plus commun,
ouva la maniere de bâtir & de
er à moins de frais. Sous celui-
Impôts furent retranchés, &
ur se défendit elle-même les
ses superflues, » Heureux le
Royaume

Royaume, dont l'hiſtoire n
que de pareils traits !

De Iſide & Oſiride.

Plutarque raconte que par
ciens Rois d'Egypte, il y
nommé Minis, plus mou & p
né que ſes prédéceſſeurs, &
quent moins digne de régne
toute ſorte de voyes pour d
Sujets de la vie ſobre, réglée
noient auparavant; pour leu
mer les richeſſes & haïr les
du corps. Mais après ſon tré
arrive à tous les Princes q
contredire pendant leur vie,
re fut en horreur, & les Th
verent une colonne quarrée,
noit beaucoup d'injures &
tions contre lui. On ſçait que
tiens dégénérerent, non pa
mais tout à coup de cette anc
tu, dès qu'ils eurent comr
avec les Perſes, & enſuite
Grecs, devenus leurs tyran
corrupteurs.

Plut. in Alcibiade.

Ce ſont ces derniers qui o
plaiſirs & des agrémens une
part, qui ont cru qu'on pou
mêler la volupté au ſérieux d
qui ſe plaiſoient à raſſemble

de cela, c'eſt qu'on ne trouve
ns les Langues anciennes, tel-
la Syriaque, l'Egyptienne, la
, la Teutonique, aucun terme
apport à la ſcience des plaiſirs,
erve à marquer les rafinemens
our & de la table. La Langue
eſt la premiere où ces ſortes
s ſe ſoient introduits, & où on
e une quantité prodigieuſe. Il
me un Grec qui entreprit de Athen. l. 7.
courſes, pour connoître ce que
Province, ce que chaque Ville
e plus exquis, de plus agréable
& qui, à la maniere de ceux
ient la relation de leurs voya-
paroit une Géographie volup-

ypte, comme dans les autres
Prêtres étoient les ſeuls Phi-
Diſtingués par leur état du
Citoyens, ils vivoient dans la
dans une grande union de
ls fuyoient toutes ſortes d'ex-
mêmes qu'il eſt ſi ordinaire Porph. de
rmettre ſous des noms plus abſt. l. 4.
les appelloit Prophêtes, titre
nt à celui d'Orateurs, parce
ient chargés de haranguer le
& de mettre en ordre tout ce
ſſoit l'Etat & la Religion. Il
Des trois eſpeces d'Ecritures
G en

en usage chez les Egyptiens, eux seuls & les Princes du Sang avoient connoissance de l'Hiéroglyphique, ou de la plus sublime. Cette Ecriture étoit celle des anciens monumens du Pays, & des Colonnes sacrées & des Livres de Mercure Trismégiste. Mais, comme je l'ai déja remarqué, quoique nous ayïons encore aujourd'hui plusieurs de ces monumens, il nous est impossible d'y rien connoître, ni d'y rien déchiffrer. C'est une longue énigme qui échappe aux Antiquaires les plus clairvoyans.

Quelques-uns ont pris occasion de cette obscurité pour mépriser les Hiéroglyphes des Egyptiens; mais je doute qu'ils soient bien appuyés dans leur mépris. Certainement il devoit y avoir autrefois plusieurs connoissances décisives, tant sur l'origine du monde rapportée au systême des deux principes, que sur la grande révolution que souffrit le Globe terrestre par le Déluge. Ces connoissances se trouvoient trop au-dessus de la portée du Peuple, il auroit été dangereux de les lui confier : par conséquent on étoit obligé de se servir de caracteres mystérieux & emblématiques, pour n'en transmettre la mémoire qu'aux vrais Sages, aux Philosophes. De-là naquirent les Hiéroglyphes des Egyptiens, ausquels on doit joindre tout

Clem. Alex. Strom. l. 5.

ce

que j'ai dit sur l'Ecriture secrette & Ecriture publique, sur la Langue sçavante & la Langue commune des Orientaux. Si cette observation échappe, on ne comprendra presque rien à ce qui les regarde, non plus qu'à ce qui regarde les Israëlites. Saint Paul avoue que toute leur Religion ne s'exprimoit que d'une maniere figurative: *Hæc omnia in figuris contingebant illis.*

VII.

Remarques générales sur leur Théologie.

De If. & Osiride.

La Physique particuliere n'étoit pas moins obscure en Egypte, que la générale. Plutarque trouve même qu'on l'avoit traitée d'une maniere si haute & si relevée, qu'elle pouvoit passer pour une vraye Théologie. En effet, les Egyptiens aimoient à personnifier toute la Nature: ils peignoient sous les noms, sous les généalogies de leurs Heros ou demi-Dieux, & les mouvemens des astres, & les vicissitudes des saisons, & les propriétés infinies des corps. C'est à quoi il faut avoir égard, en lisant le Traité d'Isis & d'Osiris que Plutarque nous a laissé. Quel étrange labyrinthe que ce Traité, si l'on n'avoit un fil pour s'y conduire! En voici des preuves que j'ai choisies.

Les Egyptiens donnoient au Soleil &

à la Lune les noms d'Osiris & d'Isis. Ils les regardoient comme mariés ensemble, comme étant la source, l'origine de toute production. Et c'est sur la terre renduë par eux féconde & abondante, que se font sentir les fruits de ce mariage. Par conséquent tout ce qui respire, tout ce qui vit, hommes, plantes, animaux, forme une même famille, divisée en plusieurs branches.

Mais comme parmi les membres de cette famille, les uns sont doués de plus de force & d'intelligence que les autres, ils sont aussi plus obligés de pourvoir à la sûreté commune. De-là venoit le soin officieux & toûjours prêt, que les Egyptiens avoient des plantes, des animaux: soin qui dégénéra bien-tôt en un culte public & même extravagant, qu'on ne pouvoit leur trop reprocher. J'avoue que c'est là l'endroit ridicule de l'Egypte. Comment un Peuple qui a donné tant de marques de sa sagesse, de son attachement à la vérité, de son goût pour les beaux Arts, pouvoit-il adopter des folies si palpables? Quel tribut deshonorant ne payoit-il point à l'humanité!

Entre plusieurs coûtumes que les Egyptiens guidés par Sesostris laisserent en Asie, on y retrouve encore l'ancienne affection pour les animaux. Ils sont

nt soignés, prévenus dans leurs mala-
ies, traités avec plus d'égards que les
ommes; & quand on fait sur cette
référence de justes reproches aux Prê-
es Indiens, ils répondent que les hom-
es ont reçû de Dieu la raison pour se
réserver des maux qui les environnent,
lieu que les animaux n'ont qu'un ins-
ĉt qui les oblige souvent à chercher
vie aux dépens de leur vie même.
pinion des Cartésiens, que les bê-
ont de vrayes machines, quoiqu'elle
te l'imagination & souffre de
es difficultés, a pourtant chassé
des erreurs. Soupçonneroit-on
tel Paradoxe, malgré les rigueurs
nquisition contre toute nouveauté,
abord germé dans une tête Espa-

mariage du Soleil & de la Lune
nsemble pour fertiliser la Terre,
an point tout mystérieux dans le
aïsme. Il se voit encore plusieurs
x restes d'Antiquité qui y font al-
n, & des revers de Médailles, &
bas-reliefs, & des pierres gravées.
nd le voluptueux Héliogabale vou-
arier son Dieu, qui étoit le Soleil,
oisit d'abord la Guerriere, Pallas
la statue avoit été apportée de
gie. Mais ce projet ayant manqué,
venir de Carthage celle d'Uranie,

on lui donna pour dot toutes les richesses de son Temple. Uranie, que les Afriquains adoroient avec tant de respect & de vénération, étoit la Lune, & on ne pouvoit gueres trouver de nom mieux assorti. Un Philosophe moderne a publié un Ouvrage de Chymie assez curieux, qu'il a intitulé, *Le mariage du Soleil & de la Lune.* Il prétend que la Terre est le lieu où l'on voit éclore les fruits de cet heureux mariage, dont les deux plus considérables sans contredit sont les métaux parfaits & les pierres précieuses. Plusieurs Astronômes qui suivent en partie cette idée de mariage céleste, appellent les Eclipses de Lune, des adulteres du Soleil & de la Lune, parce qu'il semble dans ces sortes d'Eclipses que la Terre veut s'attirer les bonnes graces du Soleil & les dérober à la Lune, en empêchant qu'elle ne reçoive sa lumiere accoutumée. Mais tout cela n'est qu'un jeu d'esprit.

Outre la Lune à qui on donnoit le nom d'Isis, on le donnoit encore à la Terre, & elle étoit représentée, tantôt sous la figure d'une femme debout & ayant plusicurs mamelles, tantôt sous la figure d'une femme assise & portant sur sa tête un globe, deux serpens, des épis de blé, & une guirlande de fleurs.

Sa

robe de plus étoit bigarrée avec des
bans de diverses couleurs : tous sym-
les de l'extrême fécondité, des riches-
s immenses de la Terre. C'est ce qu'il
t à propos d'observer, pour bien en-
ndre quel étoit le but des Fêtes qu'on
lébroit à l'honneur d'Isis, Fêtes enco-
e plus de Politique que de Religion.
n effet, les Prêtres Egyptiens avoient
eux grandes Cérémonies chaque an-
ée: la premiere à l'approche de l'Hyver,
ù commençoit le deüil d'Isis pour la
mort de son cher Osiris : ce qui signifioit
implement, que la Terre devenoit lan-
uissante, inanimée, que toute force de
roduire lui étoit ravie. La seconde au
retour du Printems, où finissoit le deuil
d'Isis par la résurrection annuelle d'Osi-
is ; ce qui signifioit encore, que toute
a Nature se ranimoit, & que les ger-
mes cachés des plantes alloient reparoî-
tre au jour. Aussi appelloit-on Osiris l'œil
du monde, & le peignoit-on dans les
Temples sous l'emblême d'un sceptre
surmonté d'un œil.

Des raisons à peu près semblables avoient introduit à Babylone les Fêtes d'Adonis. Tout pleuroit avec Venus à sa mort : tout se noyoit avec elle dans la joye, quand il reprenoit une nouvelle vie. Adonis étoit le nom du Soleil parmi les Assyriens. Il y a apparence que *L. de Deâ Syrâ.*

 le

le principal motif de toutes les Fêtes du Printems avoit été de réveiller les Peuples encore retenus par l'Hyver, de les porter à la culture des terres & des jardins, de les rappeller en un mot au travail commun. D'abord elles furent très-ſimples : on n'y offroit aux Dieux, ni encens, ni parfum ; mais de l'herbe verte qu'on cueilloit ſoi-même & qu'on élevoit vers le Ciel, comme d'heureuſes prémices des productions de la Nature. Mais dans la ſuite ces Fêtes devinrent l'objet d'un libertinage public, & auquel on ne pût faire perdre ce qu'il offroit de honteux, qu'en le couvrant du prétexte de la Religion. C'eſt ainſi que les mœurs ſouffrent quelquefois des établiſſemens qui avoient été formés avec le plus d'ordre & le plus de ſageſſe.

Cet échantillon fera juger de quelle méthode ſe ſervoient les Egyptiens, pour développer les matieres de Phyſique.

Leur Géographie avoit encore de plus grands défauts, & en général cette Science ne devoit être autrefois qu'un corps informe fondé ſur des bruits populaires, ſur des obſervations rapides, ſur des choſes apperçûes au haſard, & de l'œil dont les Voyageurs peuvent les appercevoir. Les Egyptiens avoient trop

l'obligation au Nil, dont les accroissemens réglés & salutaires fertilisoient tout le Pays, pour ne point honorer ce euve de leurs fables. Ils le regardoient omme une Divinité bienfaisante; ils se attoient de trouver de grands préservafs dans son nom; ils se plaignoient de mer qui bornoit son cours, & par je e sçai quel droit de représailles, ils ne ouloient point user de sel dans leurs pas; ce qui mérite d'autant plus d'atention, dit Pline, qu'il n'y a point 'autre Pays au monde où l'on n'ait cru e sel nécessaire à la vie, & où l'on n'en it fait, pour ainsi dire, un cinquiéme lément. Je soupçonne que les avantages qu'empruntoit l'Egypte du Nil, y voient répandu le systême si naturel à eurs yeux, que toutes choses tiroient eur origine de l'eau : systême qui fut lans la suite adopté par Thalès de Milet, & dont on trouve quelques traces lans la seconde Epitre de Saint Pierre, *& terra de aqua & per aquam consistens verbo Dei.*

Pier. Valerian. Hierog l. l. 31.

Quoique j'aye déja dit ma pensée sur ce qui touche les Idolâtries Egyptiennes, comme le sujet est important & donne lieu à beaucoup de réfléxions, j'en ferai encore deux nouvelles.

Premierement, il y avoit à Mendès, Ville du Delta ou de la Basse Egypte,

un Bouc à qui on rendoit des honneurs divins. Le Chevalier Jean Marsham a parlé fort au long d'un culte si bizarre; mais sans en pouvoir découvrir l'origine. Pour moi, je trouve que malgré sa bizarrerie, il a été renouvellé dans tous les siécles. Témoin Pan, Sylvain, Silene, les Faunes, les Satyres des Grecs, tous Dieux ou demi-Dieux ayant des cornes & d'une lasciveté extraordinaire. Témoin encore le Bouc que Martin-del Rio, Jean Bodin, & tous les autres Démonographes supposent présider aux assemblées du Sabbat: assemblées qui passent pour aussi chimériques dans l'esprit des gens raisonnables, que pour réelles dans l'esprit des gens crédules. Les Juifs aussi pendant leur séjour en Egypte avoient donné dans quelque erreur semblable, puisque Moïse leur défend de sacrifier aux Boucs, ainsi qu'ils ont fait autrefois. En bien comme en mal, les hommes n'ont point assez d'étoffe pour imaginer toûjours de nouvelles choses: ce ne sont presque que les anciennes vérités ou les anciennes erreurs qu'on rajeunit.

In Can. Chron. ad Sæc. 4.

Mallebr. Rech. de la Vérité. l. 2.

Secondement, parmi les animaux qu'adoroient les Egyptiens, le plus célebre étoit le Bœuf Apis, nommé par les Grecs *Epaphus*. On le reconnoissoit

Pomp. Mela. l. 1.

les signes particuliers, & tels que
êtres ne manquoient point de les
iser avec leur art ordinaire. Mais
le Dieu ne pouvoit toûjours
, la difficulté étoit de lui choisir
ccesseur, & autant qu'on avoit
igné de tristesse à la mort du pre-
autant témoignoit-on de joye,
l on avoit recouvré le second.
yse passant par l'Egypte, & outré
uleur d'avoir manqué son expé-
contre l'Ethiopie, tua de sa pro-
ain le Bœuf Apis; & parce que
près il tomba dans une espece de
esie, les Egyptiens dirent que
it en punition de sa folle impiété.
ment assez ordinaire des hommes,
oyant deux choses s'entresuivre par
rdre que la nature a établi, ne
uent point de penser, quand c'est
ntérêt de le penser ainsi, que l'une
ffet de l'autre. Je n'ai garde pour-
d'approuver le procédé de Camby-
ar c'est toûjours une mauvaise ac-
que de faire violence à ce qui est
dé comme sacré par un Peuple,
que ce Peuple se trompe & s'abu-
'est aussi une mauvaise action que
moquer des objets de son culte,

sorte d'indulgence. Ce sont là des péchés contre la Religion en général. *

VIII.

S'ils ont eu quelque connoissance de la Chymie.

Olaüs Borrich. de ort. & progr. Chemiæ.

Je m'arrête encore un moment pour décider une question singuliere ; sçavoir, si les Egyptiens ont inventé la Chymie, & surtout s'ils ont eu le secret de la transmutation des métaux : secret ou inutilement recherché jusqu'ici, ou que ses adroits possesseurs du moins cachent avec un grand soin. Je n'entrerai point dans le fond de la matiere, où peut-être je ne contenterois ni ceux qui croyent trop légérement, ni ceux qui refusent de croire ; où il est presque aussi facile de tromper les autres par ignorance, que d'être soi-même trompé par une crédule & avide précipitation ; où enfin les Connoisseurs vous entendent à demi-mot, & les ignorans ne vous entendroient pas même, quand vous parleriez d'une voix distincte. Je m'attacherai seulement à la question de fait, & aux différentes preuves qui y ont rapport, dont la premiere sans doute paroîtra tirée de bien loin.

La

* Josephe dans le quatriéme Livre des Antiquités Judaïques, parle d'une Loi donnée aux Juifs en ces termes : *Que nul ne blasphême les Dieux que les autres Nations croyent tels.*

La Chymie, dit-on, naquit avant le Déluge ; & ce fut-là un des secrets que les Anges amoureux des belles femmes, prodiguerent à la Terre. D'un commerce si inégal & si dépareillé vinrent les Géans, ces hommes encore plus monstrueux par l'atrocité de leurs crimes que par la grandeur de leur taille. Presque tous les Auteurs des trois premiers siécles, Saint Justin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origene, Saint Cyprien, ont été dans cette opinion, à laquelle il semble que les quatre premiers versets du sixiéme Chapitre de la Genese ont donné naissance. « Car, dit Moïse, depuis que les enfans « de Dieu eurent épousé les filles des « hommes, il en sortit des enfans qui « furent des hommes puissans & fameux « dans le siécle.

V. quæ Scal. ad Eusebii Chron. ex Zozimo & Syncollo mutuatus est.

Josephe & Philon ont aussi parlé d'un commerce si peu homogene, & c'étoit là une des Traditions les plus autorisées parmi les Juifs, & dont les Chrétiens hériterent. « Nous remarquerons, avoue « Clement Alexandrin, que les Anges « nés pour jouir d'un bonheur durable, « se laisserent toucher à la beauté des « femmes, & leur découvrirent une « infinité de secrets. On connut par « leur moyen ce que les hommes n'au« roient jamais deviné d'eux mêmes. »

V. præsertim Philon. de Gigantidus.

Tertullien

Tertullien dit presque la même chose, & il ajoute qne ce furent ces Anges galans & amoureux, qui indiquerent les mines d'or & d'argent, qui apprirent à teindre en diverses couleurs les peaux des animaux. Pour leur indiscretion, Dieu les maudit, & il ne prodigua ses faveurs qu'à ceux qui avoient sçu garder le silence. Joseph Scaliger & le P. Kircher, tous deux très-adonnés à la lecture des plus anciens Livres, entrent assez avant & d'une maniere curieuse, dans tout ce détail. Ils citent l'un & l'autre celui d'Enoch, qui quoiqu'apocryphe est d'une antiquité considérable, & a même passé pour Canonique dans quelques Eglises d'Orient. Ce Livre rapporte les noms des vingt principaux Conducteurs qui présidoient à la troupe des Anges rebelles & condamnés. Le dixieme, nommé Azalzel ou Exaël, enseigna aux femmes (& par leur moyen les hommes pouvoient-ils manquer d'en être instruits?) tout ce qui regarde la nature des métaux & des minéraux, l'art de fondre l'or, l'argent, de les travailler, d'en faire différens ouvrages. Il leur enseigna encore à distinguer les pierres précieuses, à composer des médicamens utiles à la Médecine, &c. *Et les hommes attentifs*, ajoute le même Livre d'Enoch, *retinrent curieusement tout ce qui*

De cultu femin. c. 10.

Scal. in notis ad Euseb. & Kirch. in Arca Noë.

qui *leur étoit découvert*. Enfin, Cham saisit, lia ces connoissances dispersées, en fit un Recueil qu'il porta avec lui dans l'Arche. Par cette précaution, elles survécurent au Déluge, & la Chymie surtout emprunta de lui & son nom & ses principes. Or, dans le partage que Noé fit de la terre, l'Egypte échut en particulier au second de ses enfans : de-là vient qu'elle est si souvent nommée par l'Ecriture le reposoir de Cham, les tentes de Cham.

Clem. 1. Libro Recognit.

Les Auteurs Profanes n'ont point aussi ignoré cet ancien nom de l'Egypte. Plutarque, qui dans sa jeunesse y avoit long-tems séjourné, l'appelle *Chemia*, ou plutôt *Chamia* : Il y a encore des bourgs & des peuplades dans la Basse-Egypte, qui, suivant les Voyageurs, portent des noms à peu près semblables.

D. Is. Osiride.

Tout ce tissu fabuleux se dément assez de lui même. Et d'abord je remarquerai, que s'il y a eu un tems où l'on ait pris à la lettre les Passages de la Genese, qui traitent du commerce des Anges avec les filles des hommes, c'est qu'alors on n'avoit point d'idée bien nette de la spiritualité de ces mêmes Anges ; on les croyoit tout corporels, & cela même passa au second Concile de Nicée, où furent lûes sans aucun obstacle ces paroles de Jean de Thessalonique : *Pingendi*

Pingendi sunt Angeli, quia corporei. Il me semble que ce n'est que depuis les profondes Méditations de Descartes, qu'on a bien distingué l'ame d'avec le corps, les substances spirituelles d'avec les substances qui sont tirées de la matiere. A l'égard des Géans, comme c'étoient des hommes plus coupables, plus vicieux que les autres, ils passerent aussi pour avoir une taille plus qu'humaine. Ce qu'on devoit attribuer aux mauvaises qualités de l'ame, fut suivant l'ancien usage, attribué à la force énorme du corps. Je croi aujourd'hui tous les Philosophes détrompés de la pensée qu'il y ait eu des Géans, & que la raison pour laquelle il n'y en a plus, c'est que la Nature se trouve moins forte, moins active dans ses Ouvrages. Ils sçavent que les os démesurés qu'on a trouvés en quelques endroits, ne sont au rapport des meilleurs Anatomistes, que des os d'éléphans, de chameaux, de baleines, d'hippopotames, que divers accidens ont enfouis & dispersés. L'hyvoire fossile de Siberie est de la même nature.

La seconde preuve qu'on allegue en faveur des Egyptiens, dérive en partie de la premiere, & n'est pas mieux fondée. Cependant, par les circonstances dont les Docteurs Juifs l'assaisonnent, elle

lle mérite quelque attention.

Moïse, obſervent-ils, reçût en Egyp-
e la même éducation que ceux de la Fa-
mille Royale : il y apprit toutes les
ſciences qui leur étoient réſervées.
Telle fut la Chymie, dans laquelle il
montra bien-tôt combien il avoit fait de
progrès. Car prenant le Veau d'or que
les enfans d'Iſraël adoroient, il le mit
au feu & le réduiſit en poudre, il jetta
enſuite cette poudre dans de l'eau, &
leur en fit boire. « Or, diſent les
« mêmes Docteurs Juifs, toute cette
« opération eſt d'une difficulté inſur-
« montable, à moins qu'on n'ait une
« intime connoiſſance de la Chymie.
« Fondez de l'or à quelque feu que ce
« ſoit, jamais vous ne le réduirez en
« parties impalpables & propres à ſe
« diſſoudre dans l'eau commune, ſi ce
« même or auparavant n'a été pouſſé
« juſqu'à la teinture irréductible.

Un autre exemple de l'habileté de Moïſe, c'eſt qu'il eſt le ſeul de tous les Conquérans & de tous les Légiſlateurs, qui ait gouverné un grand Peuple ſans avoir beſoin ni d'or ni d'argent. En effet, ajoute Philon, on ne voit point dans tout le cours de ſa vie, qu'il ſe ſoit donné aucune torture, ſoit pour amaſſer des tréſors, ſoit pour entretenir un ſyſtême de finances, quoique ce ſoient

V. Phil. de præm. & pœnis.

Idem in vitâ Moſis.

soient là les nerfs d'un Etat, & l'objet de la politique des Souverains. Il falloit donc qu'il trouvât en lui-même des ressources inépuisables, & telles qu'il pût se passer des subsides, des taxes, des impositions onéreuses, dont les Peuples sont partout ailleurs accablés. Les mêmes ressources devinrent dans la suite nécessaires à David, à Salomon son fils, pour achever le superbe monument qu'ils destinoient l'un & l'autre à la Religion. Sans cela le premier auroit-il pû laisser des sommes aussi considérables que celles qu'il laissa après sa mort, lui qui n'étoit maître que d'un Royaume borné de toutes parts, & qui fut encore long-tems inquiété, ou de sa propre Famille, ou des Puissances Etrangeres? Ces sommes évaluées suivant notre monnoye, reviennent à six milliards neuf cens cinquante-trois millions cent vingt-quatre mille livres en or, & à quatre milliards huit cens soixante-sept millions cent quatre-vingt-sept mille cinq cens livres en argent; sans y comprendre encore ce que David tira de son épargne, & qui monte à plus de deux cens huit millions en or, & à plus de trois cens quarante millions en argent.

Calmet, Dissertat. sur les Voyages & les Richesses de Salomon.

J'avoue qu'une telle opulence est exorbitante, & qu'elle fait bien sentir

ut le grand, tout le sublime de l'ou-
age à quoi elle fut employée. Il y
roit assez d'or, assez d'argent, selon le
alcul de quelques Interprêtes de l'Ecri-
ure, pour faire du second de ces mé-
aux les murailles & le pavé du Temple,
: du premier le toît de l'Edifice, les
olonnes, en un mot, tous les vases &
ous les ustenciles destinés au service des
'rêtres. Mais quelque soit le détail de
ette opulence, on n'en peut rien con-
lure qui favorise les suppositions des
uifs Cabbalistes en faveur de la Chy-
nie. Il reste cependant une difficulté
ui n'est pas légere ; sçavoir, de quels
ieux David avoit tiré ces richesses
mmenses, de quel art on se servoit alors
pour fondre les matieres extraites de la
nine, pour les purifier, pour en former
près des masses & des lingots ?

La difficulté n'est pas moindre à l'égard de tout l'or qui circuloit dans la plupart des Royaumes d'Asie, chez les Ptolomées, à la Cour d'Antiochus Roi de Syrie, à celle de Persée Roi de Macédoine, &c. On demande d'abord d'où cet ancien or avoit été pris, & ensuite qu'elle fut sa destinée vers la décadence de l'Empire Romain ? Car alors il s'évanouit presque tout, & la disette en devint très-grande dans l'Europe : elle dura même jusqu'à ce qu'on eût découvert

Mont[...] Suppl. à l'Antiquité expliquée, tom 3.

vert l'Amérique, & fouillé les mines si abondantes du Pérou. Il n'y a presque aujourd'hui dans le commerce que de cet or nouveau.

Les autres preuves sont encore moins décisives, & moins propres à persuader que les deux précédentes. Ammien Marcellin assure, à la vérité, qu'on tiroit de l'or en Egypte de toutes les matieres que le Nil rouloit avec lui dans ses débordemens, & entr'autres de la bourbe, du limon qu'il laissoit sur la terre. Mais il y a apparence que le but de cet Historien n'étoit que de vanter les richesses que procuroient chaque année à l'Egypte les eaux salutaires & bienfaisantes du Nil. Peut-être aussi vouloit-il parler des paillettes d'or qu'on ramassoit après ses inondations, comme on fait encore en France & en Allemagne sur les bords de quelques rivieres; travail qui marque plus un domaine seigneurial, qu'il n'est lucratif.

Pour Suidas, il raconte que Dioclétien fit brûler à Alexandrie tous les Ouvrages où il étoit traité de la préparation de l'or & de l'argent, parce que ces Ouvrages entretenoient les Egyptiens dans je ne sçai quel esprit de révolte & d'indocilité. Ordinairement, plus une Nation souffre des rigueurs de la pauvreté, plus elle est prête à subir le

joug.

Mais Suidas qui a vécu sept ou
iecles après la mort de Dioclétien,
te aucun garant, & sa réputation
op suspecte, ses témoignages trop
dés, pour l'en croire sur sa parole.
lleurs, on sçait que l'Empereur
re avoit en quelque façon prévenu
letien; car dans un voyage qu'il fit
gypte vers la dixiéme année de
egne, il fouilla dans les Archives
ous les Temples, & en ôta les
es qui y étoient renfermés, & qui
noient quelque chose de remar-
le. Par ce moyen furent anéantis
rincipaux mysteres des Prêtres,
pparemment leurs fraudes, leurs
cheries.
out cela posé, on s'apperçoit sans
e, & que les Egyptiens n'ont eu
ne part à l'invention de la Chymie.
ue tous les Ouvrages qu'on leur
oue sur cette matiere, ne sont que
Ouvrages trompeurs. Telle est la
e d'Emeraude, où l'on suppose
Mercure Trismegiste fit graver en
rant la clef de toute sa Philosophie.
certain que cette Table n'a été
ue que depuis Albert le Grand, qui
être en étoit lui même l'Inventeur,
ui malgré ses qualités de Provincial
Dominicains & d'Evêque de Ratis-
e, ne donnoit pas moins dans toute
sorte

ſorte de vaines curioſités. Telles ſont encore la grande échelle d'Ibno-Cabar dont parle le Pere Kircher, & la Croix d'Iſis gardée aujourd'hui à Turin dans le Palais des Ducs de Savoye. Cette Croix préſente un nombre prodigieux de figures bizarres, ſemées confuſément, & qui ne paroiſſent avoir aucun rapport les unes avec les autres. Cependant au travers de cette confuſion, on croit appercevoir les Divinités qui préſident aux douze mois de l'année, avec leurs Emblêmes aſtrologiques : le tout rapporté à la production générale de l'Univers, à la naiſſance des hommes, des animaux, des plantes ; ſurquoi rouloit la Philoſophie la plus ancienne, du moins pour l'eſſentiel.

En ôtant ainſi aux Egyptiens la gloire d'avoir inventé la Chymie, je la donnerai aux Arabes qui fleurirent dans le neuviéme ſiécle, & ſurtout au Roi Geber. On fut d'abord ſi charmé de cette découverte, on en tira des ſecours ſi prompts & ſi avantageux à toute la Phyſique, que chacun ſe fit un devoir d'annoblir & de relever ſon origine. Jamais un concert de louanges ne fut plus général.

Les uns appliquerent à la Chymie tout ce que l'Hiſtoire Fabuleuſe offroit de

plus

piquant & de plus ingénieux, com-
e vol de Promethée, les amours de
s & de Venus, le siege de Troye,
oyage des Argonautes, les travaux
ercule. Les autres moins reservés
ppliquerent même divers traits de
iture Sainte, comme la Tour de
l, la Terre promise, les voyages
lomon à Ophir, le Cantique des
iques. On s'imaginoit trouver dans
irconstances & dans le détail de
s ces histoires, non-seulement les
ipales opérations de la Chymie,
encore le secret tant souhaité
Grand-œuvre. Qu'un Homme de
res est à plaindre quand il se préo-
de quelque dogme singulier! Il
voir partout le grand objet de sa
plaisance, & il se trompe d'autant
, qu'il a plus enfoncé dans l'étude
Antiquité, qui d'ordinaire fournit
de preuves pour soutenir toute
de paradoxes.

es Auteurs Chrétiens n'ont-ils pas
que toute l'Histoire Poetique n'é-
que l'Histoire même de Moïse,
un peu altérée, mais changée de
aniere que le tems change toutes
raditions qui passent d'une main à
re? N'ont-ils pas dit que Moïse est
ieu devant lequel se sont proster-
ous les Peuples, même les Amé-
riçains,

Dan Hue-
tius, in De-
monstr. E-
vangelicâ.

ricains, quoique ces derniers semblent n'avoir eu aucun commerce avec le Monde ancien ? N'ont-ils pas tenté d'ajuster les vérités saintes aux fictions les plus indécentes, comme à celles qui regardent Venus, Pan, Priape, Bacchus ? D'autres Auteurs ont encore été plus loin, & ils se sont efforcés de trouver le Messie dans toute l'Histoire Poëtique, même dans l'Histoire de Ganymede qui prit la place d'Hébé pour verser à boire aux Dieux. Ganymede est Jesus-Christ qui répare la faute d'Eve, déchue imprudemment de l'état où elle avoit été créée.

CHAPITRE V.

I. *Vrai caractere de l'Ecriture-Sainte.* II. *Que les Juifs n'ont jamais passé pour un Peuple sçavant.* III. *De la Création du Monde.* IV. *Du Déluge.* V. *Réfléxions sur la Théocratie.* VI. *De Salomon.* VII. *D'un Passage qui se trouve dans le premier Chapitre de l'Ecclésiaste.* VIII. *Des Pharisiens, Saducéens & Esseniens.* IX. *De la Cabale.*

I.

'Ecriture Sainte ne nous a point été donnée pour nous rendre sçavans ; core moins pour flatter & nourrir tre imagination, si amoureuse de tout qui est nouveau & brillant. Ce l'on y doit chercher, c'est la Science ute ensemble sublime & consolante de nique nécessaire : c'est la source invaible de la Doctrine & des mœurs. lieu qui a frayé à l'homme une route re pour devenir heureux, soit dans la e présente où rien n'est digne de ses gards, soit dans la vie future qui doit re l'objet de ses espérances, n'a point ulu l'instruire dans des systêmes purent curieux, & qui d'ordinaire ne font e le distraire, & qu'accroître son oreil. Ainsi je croi qu'on ne doit pas utoriser de l'Ecriture Sainte, ni l'apller à son secours dans des Traités Physique ou d'Astronomie, dans des scussions d'Histoire Naturelle. C'est profaner que de vouloir l'ajuster à s hypotheses qui n'ont que de la vrainblance, & qui souffrent tant de difultés, même lorsqu'on les expose à ur avantage. On ne doit point faire rler Moïse, David ou Salomon, mme auroient parlé Galilée, Coper-

Vrai caractere de l'Ecriture Sainte.

nic, Gassendi, Descartes ou Malbranche.

Sur cela, je ne puis trop me récrier contre certains Ouvrages, où dès le titre on veut imposer par l'autorité & le nom de l'Ecriture; où l'on se couvre du prétexte apparent, que Dieu ayant révelé ce qu'il y avoit de plus sublime dans les Mysteres de la Grace, ne pouvoit manquer de révéler ce qu'il y avoit de plus aisé dans les Mysteres de la Nature. Tels sont les Principes de la Philosophie Mosaïque de Robert Fludd; le *Cartesius Mosaïsans* de Jean Amerpoël; le Monde naissant ou la création du Monde démontrée par des principes très-simples & très-conformes à l'Histoire de Moïse; les Essais de Physique prouvés par l'expérience & confirmés par l'Ecriture Sainte; les nouveaux Essais d'Explications Physiques du premier Chapitre de la Genese; la Lettre de Mr. de Cordemoi, pour montrer que tout ce que Descartes a écrit du Systême du monde & de l'ame des bêtes semble être tiré de ce même Chapitre; la Physiologie Sacrée de Jean de Mey Docteur en Médecine; l'Ecriture rendue sensible par la Philosophie, Ouvrage attribué à un Médecin d'Amsterdam, &c.

Il y a dans toutes ces compositions beaucoup d'équivoques, qui changent

& altérent la face des choses : quelques-unes mêmes se sentent de cette impiété, qui dérobant sa marche tortueuse pour surprendre, ose enfin attaquer. Toujours sont-elles opposées à la Philosophie corpusculaire ou méchanique, la seule vraye, ou la seule du moins qui par sa clarté puisse contenter un esprit raisonnable.

En effet, on ne doit point demander à l'Ecriture, ni des raisonnemens suivis sur les choses naturelles, ni des principes démontrés qui fassent connoître le fond de la Physique. A combien peu de personnes tout cela auroit-il servi ? L'Esprit Saint se gouverne d'une maniere plus générale, il a tout le monde également en vûe ; & comme le nombre des ignorans surpasse de beaucoup celui des gens éclairés, il n'employe aussi que des expressions communes, mais frappantes, & par là même proportionnées à tous ceux qui aiment la vérité, & qui pour y parvenir font taire leurs passions, & s'étudient eux-mêmes dans cette espece de silence, plus difficile que tout autre.

D'ailleurs, le but des Ecrivains Sacrés est de conduire à Dieu par la crainte & l'amour, deux motifs qui ont tant de pouvoir sur le cœur de l'homme, & qui le remuent d'une maniere si décisi-

Aug. de ve, quoique si différente. Le sç a
Gen. ad Evêque d'Hippone ajoûte, que ces s mê
litter. lib. mes Ecrivains affectent de suppr ime
tout ce qui est inutile à la conduit e d
mœurs, tout ce qui ne sert point à fai
connoître, celui qui attendu ou d onn
a été dans tous les tems l'esp éran
ou la consolation des enfans de Di
Par conséquent on ne peut bâtir au
Système de Philosophie sur l'E crit
Sainte. Tout y répugne à l'expér ien
tout y combat ce que nous apper cev
de la Nature, ou plutôt de la sup erfi
extérieure qu'elle nous présente. Il n'
guéres permis d'aller au-delà, ni
percer dans le fond des choses Aus
trouve-t-on en plusieurs endr oits d
l'Ecclésiaste & de l'Ecclésiastiq e, qu
Dieu a livré l'Univers aux rech erche
& aux disputes des hommes; qu 'il es
jaloux de la grandeur, de la beau té d
ses Ouvrages, & qu'il s'en est rése rvé
lui seul une pleine connoissance ; que
cependant il en montre assez pour nou
faire admirer en gros sa sagesse &
puissance infinie; mais non pour re rem
plir en détail notre curiosité; que qu que
ques efforts que les hommes fasse sent
ils s'abuseront toujours, s'ils se flatt ten
d'avoir arraché son véritable secret à la
Nature.

J'ajoûterai ici une réflexion, c'est
qu'enc ore

encore que ce soit un mal & un grand
l que de se tromper, l'erreur néan-
ins paroît si essentielle au gouverne-
nt visible du monde, que sans elle ce
iverneemeent se démentiroit bien-tôt,
éfigureroit en quelque maniere. C'est
quoi on ne voit point que Jesus-
st qui étoit plein de toute vérité,
ne dit Saint Jean, ait cherché à
r les hommes d'autres erreurs que
lles qui regardent la Divinité &
oyens du Salut. Il pénétroit sans
tous les faux jugemens qui se fai-
en matiere de Philosophie: il sça-
nieux que personne en quoi con-
t & le sublime & le pathétique de
quence; la certitude de tous les
mens passés, de toutes les Histoi-
complies, lui étoit parfaitement
e. Cependant il ne chargea point
isciples, ni de montrer aux hom-
es régles de la Philosophie, ni de
pprendre l'art de bien parler, ni
s détromper d'une infinité d'évé-
ns fabuleux & de remarques dé-
es dont les Chroniques de toutes
Nations étoient pleines. L'Institu-
de la plus noble, de la plus Sainte
outes les Religions, sçavoit bien que
erreurs étoient nécessaires aux hom-
s; & il ne vouloit les éclairer & les
rmir que sur un point seul, sur la
 dé-

défiance de leurs propres lumieres.

II.

Que les Juifs n'ont jamais passé pour un Peuple sçavant.

Un Auteur distingué nous a donné une Dissertation sur le Systême des Hébreux, où il fait voir qu'ils n'avoient aucune teinture des Sciences exactes; & qu'ils se trompoient grossiérement sur tous les Articles qui en dépendent. Je me range en cela de son avis, & je suis persuadé que les Juifs bornés à un petit nombre d'idées, croyoient que Dieu avoit fait tout l'Univers pour la Terre, & la Terre avec tout ce qui la pare & l'enrichit, pour eux seuls. Ils se regardoient comme le Peuple Privilégié, comme le Peuple gouverné immédiatement par l'Esprit du très-Haut; ils étoient même si convaincus de cette protection intime & spéciale, qu'après la ruine du Temple de Jérusalem, ils s'imaginerent toujours que dans les lieux où ils s'assembloient, une voix Céleste venoit les avertir de leur devoir, & par-là ils se consoloient de la perte de leurs Prophetes, qui étoient chargés de ce soin. Tout cela suivoit des justes impressions que Moïse avoit données au Peuple Juif, & comme l'avoue Josephe, rien n'est plus capable d'empêcher une Nation de tomber dans des égaremens

Le Pere Calmet. V. son Comment. sur l'Ecclesiastique.

Reland. Antiq. Heb. p. 2.

L. 2. cont. Appian.

ns honteux, que de la persuader for-
ment que quelque Divinité a les yeux
cessamment ouverts sur toute sa con-
ite.

Mais pour la Physique & le détail
immense qui lui appartient pour les di-
rses parties de l'Histoire Naturelle, il
certain que les Hébreux n'en avoient
cune connoissance. Ils croyoient que Calm. ubi
ut arrive dans la Nature par des vo- suprà.
ntés particulieres de Dieu; que c'est
Archange Michel qui préside à la for-
ation de l'homme, qui développe le
ms, qui lui donne l'accroissement
i envoye l'ame lorsqu'il en est tems;
ue la matiere est stérile par elle-même,
capable de rien produire, ayant même
ne sçai quelle répugnance à être mue;
ue l'or, l'argent, le fer, le cuivre, les
erres précieuses, les perles, ne se for-
ent que lorsque Dieu le leur ordon-
& subitement; que tous les météo-
s sont des effets miraculeux, des si-
nes infaillibles de la bonté ou de la co-
re Céleste, &c. au lieu que tous ces
énomenes ne sont qu'une suite des
oix générales du mouvement, une
pendance du Systême où Dieu a vou-
faire connoître ses attributs de la ma-
ere la plus digne de sa puissance infi-
e. » Celui qui a créé toutes choses, L. 7. de
dit Saint Augustin, les régit avec tant Civit. Dei.

V. etiam Plat. in Phæd.

» de ſageſſe & d'œconomie, qu'elles ſe » ſuccédent les unes aux autres, dans » l'ordre & de la maniere qui leur con- » viennent. Dieu, toujours égal à lui- » même, n'interrompt & ne change ja- » mais ce qu'il s'eſt propoſé de faire, » parce qu'il ne ſe propoſe jamais que » le meilleur ». La quantité déterminée de matiere qui eſt préſentement dans le monde, eſt la plus convenable à l'état des choſes & au deſſein que Dieu a eu : une plus grande ou une plus petite quantité y auroit été moins propre, & par conſéquent elle auroit été un objet moins digne de la bonté de Dieu. De même la quantité de mouvement imprimée d'abord à la matiere, c'eſt-à-dire, le produit des maſſes par le quarré des viteſſes, ſuffit pour tous les changemens & pour toutes les métamorphoſes par où elle doit paſſer.

Lact. l. 4.

Les idées ſingulieres des Juifs les rendoient très peu ſociables & très-peu accommodans, les fermoient à tous les autres Peuples. De là naiſſoit la jalouſie de tous ces Peuples irrités & réunis contr'eux ; jalouſie d'autant plus vive dans ſes effets, qu'elle étoit plus fondée dans ſon principe. Effectivement, les Juifs étoient les ſeuls qui puſſent rendre raiſon de leur origine ; ils avoient entre les mains le plus ancien de tous les

Euſeb. initio Chron.

Livres

s, le Pentateuque, Livre où les historiques ont le plus grand degré titude qu'il soit possible de leur er. Dans ce Livre, la vérité se fond même des choses. Moïse ue très-distinctement la création nivers, celle de l'homme en par-, le bonheur de son premier vraye cause de ses miseres & de blesses, la corruption du monde Déluge; enfin les foibles commens des Nations avec les commens encore plus foibles des Arts. s autres Peuples, ils hésitoient sur rigines, ils ne donnoient que des ; & l'on doit être surpris, tant bles avoient de difformité, tant oient mal tissues, qu'ils osassent ner.

Bossuet. Hist. Univ. p. 3. Thom. Méthode d'ét. & d'enseig. la Phil. l. 1.

Philo. de mund. opificio.

III.

stoire de la Création du monde ase de la Loi de Moyse, & en ems le sceau de sa Mission. On it comme des Hérétiques, comgens indignes de vivre dans le sraël, tous ceux qui se portoient ue la matiere est de niveau avec souverain, & qu'elle ne tient e lui son existence. Cependant, malgré les censures, & même

De la Création du monde.

les punitions corporelles encore plus puiſſantes que les cenſures, il y a toujours des eſprits fiers & incapables de plier, trois ſortes de Novateurs s'étoient gliſſés parmi les Juifs; mais ils n'oſerent bien ſe déclarer qu'après la Captivité de Babylone, où apparemment ils apprirent à déguiſer moins leurs ſentimens. Le commerce des gens hardis & qui penſent librement, inſpire je ne ſçai quelle hardieſſe qu'on n'auroit point de ſoi-même. Les uns ſoutenoient, & qu'un Monde plus parfait avoit précédé celui-ci, & que celui-ci ſera relevé ſucceſſivement par une infinité d'autres; mais toujours en diminuant de perfection. La durée de chaque monde doit être de 7000 ans. Et la preuve qu'ils en apportoient, preuve très-vaine, très frivole, c'eſt que Moïſe a commencé la Geneſe par la lettre *Beth* qui eſt la ſeconde de l'Alphabet Hébreu, comme pour annoncer qu'il donnoit l'hiſtoire, à lui ſeul connue, du ſecond monde.

Les autres inſinuoient le même ſyſtême, auquel Benoît de Spinoſa a depuis donné le ton géométrique. Ce Philoſophe dangereuſement célébre, & dont les Diſciples ſe prêtent à l'extérieur de toutes les Religions ſans en embraſſer aucune, a puiſé la plus grande partie de ſes

les impiétés chez les Juifs Cabbalistes; c'est-à-dire, chez les hommes du monde les plus entêtés & les plus visionnaires. Il soutient 1°. qu'une substance ne peut produire une autre substance : 2°. que rien ne peut être créé de rien, parce que ce seroit une contradiction manifeste que Dieu travaillât sur le néant, qu'il tirât l'être du non être, la lumiere des ténébres, la vie de la mort : 3°. qu'il n'y a qu'une seule substance, parce qu'on ne peut appeller substance que ce qui est éternel & indépendant de toute cause supérieure, que ce qui existe par soi-même & nécessairement. Or toutes ces qualités ne conviennent qu'à Dieu : donc il n'y a d'autre substance dans l'Univers que Dieu seul.

Spinoza ajoute que cette substance, unique, ni divisée ni divisible, est non-seulement douée d'une infinité de perfections; mais qu'elle se modifie d'une infinité de manieres : entant qu'étendue, les corps & tout ce qui occupe une espace, entant que pensée, les ames & toutes les autres intelligences, sont ses modifications. Le tout cependant reste immobile, & ne perd rien de son essence pour quelques changemens légers, rapides, momentanés. C'est ainsi qu'un homme ne cesse point d'être ce qu'il est en effet, soit qu'il veille, soit qu'il

 dorme,

dorme, soit qu'il se repose nonch
ment, soit qu'il agisse avec vi
Mais les Juifs ne devoient ils poi
tir toutes les conséquences d'un sy
si absurde? Et comment un homme
prit tel que Spinoza, (car il faut
dre justice aux talens, même à c
dont on abuse) a-t-il pu le renou
ler?

Les derniers Novateurs enfin, plu
licats que les autres, convenoient
vérité, que les Anges, les homme
le monde sublunaire, avoient été
Mais en même tems ils disoient
a plusieurs mondes tous sortis d
par voye *d'émanation*, tous co
de la lumiere céleste fort épai
qu'il y avoit de plus considéral
ce systême, c'est qu'on y avai
deux propositions suivantes. L'
Dieu n'a pu se dispenser de c
sieurs mondes, parce que sa
n'auroit point rempli toute l'
ni du nom de *Jehovah*, qui s
lui qui existe, ou plutôt qu'o
existe; ni du nom d'*Adonai*,
celui qui commande à des Su
tre, que l'origine de tous c
n'a pu être ni avancée ni rec
qu'ils devoient tous paroître
même où ils ont paru. I
marqué par la sagesse de I

Basn. Hist. des Juifs. l. 3.

au moment où il soit digne de lui d'a-
r. Comme tout ce systême s'expliquoit
ar des Métaphores empruntées de la lu-
miere, il y a apparence qu'il avoit été
conçu & formé à Babylone, où l'on
sait que la lumiere servoit à caractériser
toutes les opérations de la Divinité, &
la Divinité elle-même.

Je n'ai effleuré ces divers sentimens, que pour faire voir combien ils sont au-dessous de la noble simplicité que Moïse a sçu mettre dans son Histoire. Une telle simplicité a quelque chose de plus analogue au vrai, que tout le faste des opinions humaines.

Cependant quelques Peres de l'Eglise ont jugé à propos d'y appliquer un correctif; les uns dans la crainte de commettre la toute-puissance divine, les autres prévenus de je ne sçai quelles propriétés des nombres. » Quand Moïse as- » sure, dit Saint Augustin, que le monde » fut créé en six jours, on auroit tort » de s'imaginer, & que ce tems ait été » nécessaire à Dieu, & qu'il n'eût pû » le créer tout à la fois. Mais on a seu- » lement voulu par-là marquer la solem- » nité de ses ouvrages. En effet, six a » une distinction particuliere : c'est le » premier des nombres qui se compose » de ses parties aliquotes, 1. 2. 3.

L. 11. de Civit. Dei. Phil. ubi supra.

V. Isid. Hispal de orig. reru l. 2.

Sur ce principe on pourroit se persuader

ſuader que tout ce que Dieu créa fut créé en un inſtant, enſemble, dans l'état le plus accompli où il devoit être créé. *O Seigneur!* dit un Auteur inſpiré, *vous avez parlé, & toutes choſes ont été produites; vous avez envoyé votre eſprit, & toutes choſes ont été animées: nul ne réſiſte à votre voix.* Pour la narration de Moïſe, elle eſt liée avec tant d'ordre & de ſymmétrie, qu'elle pourroit auſſi s'interpréter de cette maniere: Tout reçut en même tems & la vie & l'exiſtence: mais ſi Dieu avoit voulu que les choſes ſe ſuccédaſſent les unes aux autres, après leur avoir imprimé la quantité de mouvement qui devoit ſubſiſter tant que le monde ſubſiſteroit, voici comme elles ſe feroient débrouillées, diſtribuées, arrangées. Ainſi, les ſix jours ne ſont que les ſix mutations par où paſſa la matiere pour former l'Univers tel que nous le voyons aujourd'hui. D'ailleurs, le mot de *jour* dans preſque toute la Geneſe ne doit point ſe prendre pour ce que nous appellons jour artificiel; mais ſeulement pour un certain eſpace de tems: ce qui eſt encore à obſerver en d'autres endroits de l'Ecriture, où les noms d'année, de ſemaine, de jour, ne doivent point être reçus au pied de la lettre.

V. Sanctum Thomam & quoſdam ejus Diſcipulos.

Ici je ferai, d'après Iſaac Voſſius, une réflexion

In Can. Chronol.

flexion importante : c'eſt que les Juifs peu ſoigneux de leur Chronologie, allongeoient les années qui leur avoient été favorables, rétréciſſoient au contraire celles où ils avoient reſſenti des déſaſtres & des calamités. De-là vient qu'ils regardoient comme des eſpaces vuides, des non-valeurs, tous les tems de captivité & d'anarchie ; à peine daignoient-ils les paſſer en compte.

Une autre réflexion, c'eſt que la plûpart des premiers Chrétiens avoient un reſpect infini pour le 25e d'Avril, le nommoient le Jour Roi, le Prince des ... ines. Ce jour-là, diſoient-ils, le monde eſt ſorti des ténébres, Jeſus-Chriſt a été conçu dans le ſein d'une Vierge, il a conſommé ſon Sacrifice : ce jour-là encore le monde finira. C'eſt pourquoi ils ne craignoient point d'aſſurer que l'équinoxe du Printems étoit fixé sans aucune variation, & pour ainſi dire, cloué au 25e d'Avril. Scal. in Prolegom. ad Euſeb. Chron.

IV.

Après la Création, le plus grand évenement de l'hiſtoire de la Terre, c'eſt le Déluge. On en trouve des traces, des monumens inconteſtables, & dans tous les pays, comme des coquillages pétrifiés ſur les plus hautes montagnes, d'autres Du Déluge. Grot. de verit. Rel. Chriſt. l. 1.

d'autres coquillages qui renferment des matieres moulées, des pierres où se trouvent des empreintes de poissons & de plantes marines; & dans toutes les histoires anciennes, soit celles des Nations policées, soit encore celles des Nations barbares. Josephe & Eusebe citent des Auteurs à demi oubliés, qui font mention d'un événement si mémorable; & Abidene entr'autres nous apprend, que Sysithe ou Sysidre ayant sçu de Saturne que le Déluge approchoit, se réfugia en Arménie pour l'éviter. Alexandre Polyhistor parle aussi fort au long du Déluge.

Jos. Antiq. l. 1. & Cont. App. l. 1. Euseb. Præp. Evang. l. 9 Apud. Cyrill. l. 1. cont. Julian.

Plutarque & Lucien semblent de plus avoir eu quelque connoissance de la personne de Noé, & ils s'expliquent moins obscurément que les autres. On trouve dans le Timée de Platon, que les Egyptiens pensoient qu'avant les Déluges particuliers, dont ils comptoient un grand nombre, il y en avoit eu un général très nuisible à la terre, & qui l'avoit entierement défigurée. Les Grecs sur tout conservoient le triste ressouvenir de ces Déluges particuliers: de ceux d'Hercule & de Prométhée dans l'Egypte, de celui d'Ogyges dans l'Attique, de celui de Deucalion dans la Thessalie. Ce dernier est le plus connu & le plus accrédité; mais il me paroît

V. etiam l. 3. de Legibus.

Luc. de Deâ Syrâ.

n n'en peut bien saisir toutes
nstances, qu'on n'ait du moins
l'Histoire de Noé. Sans lui,
on expliquer les revers de la
Médaille frappée à Apamée de
l'honneur de l'Empereur Phi-
on soupçonnoit d'être Chrétien?
s représente une espece d'Arche
ır les eaux, de laquelle sortent à
& les bras levés au Ciel, Deu-
: Pyrrha sa femme. Au-dessus
he sont deux oiseaux, dont l'un
ıs son bec une branche d'arbre.
t encore dans la Syrie un Tem-
:ux dont on croyoit Deucalion
e fondateur, & où tous les ans
:nt de grandes Cérémonies en
du Déluge.

V. Oct. Falconierii de nummo Apameési, Deucalionæi Diluvii typum exhibente, Differtat.

l on trouve dans le quatorzie-
: de l'Iliade, que l'Océan est le
Dieux, & que Thétis en est la
: passage amene naturellement
servations critiques. La premie-
: qu'Homere y suit l'ancienne
de philosopher, qui consiste à
ıdre sous les noms des Dieux.
ıde, c'est qu'il y rapporte l'ori-
la Terre au débordement des
nt elle fut noyée, époque la
ienne qu'il connoissoit, & sans
ı'il pouvoit connoître.
'é tant de témoignages produits
par

les fondemens; il en a, pour ain *secoué & rejetté les impies.* Noé sauva avec sa famille, & quand lut en sortant de l'Arche consi Terre encore toute humide, reconnut point. Ses yeux vi spectacle nouveau, mais infinin rible : sa reconnoissance s'accr perte entiere du Genre Humai

Mais comment arriva ce Quelles en furent les causes pri L'Ecriture en rapporte deux. taractes, ou comme s'énonce sion Chaldaïque, les fenêtres s'ouvrirent, & les fontaines d furent rompues; c'est-à-dire,
In Arca Noë. Pere Kircher, les voûtes de la fracasserent. *Alors la mer s'enfl* *tit en bouillonnant comme du* *mere : les eaux couvrirent toute* *ce de la Terre, comme un man* *vre l'homme.* Les terres ébran

les pour inonder toute la Terre. Aussi,
quand Dieu l'eût nettoyée, & que tous
les hommes coupables furent détruits,
il ferma les sources de l'abîme, & fit ren-
trer les eaux dans leurs bassins naturels;
la mer reprit en ce moment sa place accou-
tumée. Les eaux souterraines se perdi-
rent une seconde fois dans des réservoirs
... qui sont au-dedans de notre Glo-
be à peu près à la hauteur de la mer,
elles servent à divers usages. Pour les
... supérieures, elles ne furent plus
destinées qu'à humecter la terre par des
... douces & par des pluyes abondan-
tes. Aussi Jacob mourant souhaite-t-il
à son fils Joseph, & les bénédictions du
ciel d'en haut, & les bénédictions de
l'abîme qui est couché par-dessous.
Une derniere raison qui prouve, à
mon avis, le Déluge général, & qui rap-
pelle sans cesse les désordres qu'il a cau-
sés, c'est la communication de toutes
les mers ensemble. Y a-t-il une marque
plus certaine que les eaux roulent con-
tinuellement, qu'elles circulent autour
de la terre, où d'abord elles avoient
été enfermées &, pour ainsi dire, em-
prisonnées? Toutes ces eaux ont diffé-
rens mouvemens, différentes inflexions:
tantôt elles hâtent leur cours, tantôt
elles le retardent.
Premierement, on sait que l'Océan &
la

la Méditerranée s'abouchent ensemble au détroit de Gibraltar ; & l'Histoire fabuleuse, en assurant qu'Hercule victorieux sépara les deux montagnes de Calpé & d'Abyla, n'a fait que rapporter un trait des plus considérables de l'Histoire du Déluge. Car Hercule & Noé sont la même chose, & les travaux si pénibles qu'essuya le premier, ne me paroissent être que les différens voyages que fit le second, ou plutôt qu'il ordonna pour peupler & pour renouveller la terre ; & sa famille eut en cela d'autant moins de peine à lui obéir, que les hommes ne devenoient plus nombreux que pour devenir plus insociables : un même climat ne pouvoit ni les retenir, ni satisfaire à leurs besoins.

Secondement, la mer Caspienne communique à la mer Noire par des gouffres souterrains, qui engloutissent quelquefois les vaisseaux tout entiers. Et l'on observe que lorsque les vents d'Est soufflent avec plus de violence qu'à l'ordinaire, & qu'ils agitent la mer Caspienne, l'eau sort à gros bouillons du côté de la mer Noire : ce qui marque entr'elles une étroite correspondance.

Troisiémement, le sein Persique étant un peu plus élevé que la mer Caspienne, il ne cesse d'y couler par un gouffre qui est à deux lieues de Bassora. Mais

on

rve que lorsque les vents sont
à l'Ouest, & qu'ils redoublent
r, ils poussent l'eau de la mer
: la font ressortir par la mer Cas-
d'où elle prend son cours &
d'entrer dans le Sein Persique.
iémement, la Méditerranée se
e certainement dans la mer Rou-
u'on prouve par plusieurs faits,
utres par un que rapporte Mur-
de Gaphique, dans son Livre
veilles d'Egypte. Le Bacha de
ant pris dans ses filets un Dau-
nstrueux, le fit jetter à la mer,
i avoir attaché une lame de cui-
: ces mots gravés en Arabe : *Ac-*
dallah Bacha de Suez t'a donné
avec ce présent, l'an 720 de l'Hé-
: même Dauphin, quelque tems
fut pêché dans la Méditerranée
e de Damiette,

V.

oilà assez sur le Déluge. Par une
nce particuliere, le Monde se ré-
n-tôt après, & se repeupla de pro-
proche. Les familles en se multi-
devinrent des Nations entieres, &
efs de ces familles des Princes &
is, non qu'on les choisit par le pri-
chimérique de la naissance ; mais
parceque

Réflexions sur la Théocratie

parceque leur âge les rendoit plus modérés & plus propres à gouverner les autres. Tel devroit être le droit de la Souveraineté. Pendant que les hommes se poussoient ainsi de toutes parts, Dieu se donna un peuple où il vouloit être connu & adoré plus particulierement; où il vouloit être toujours craint, toujours environné de sa gloire. D'abord ce peuple fut gouverné par Dieu lui-même. Les Prêtres & les Magistrats supérieurs n'agissoient qu'en son nom, n'exerçoient que son autorité : ils étoient assis en présence de l'Arche, & dans le *lieu* même qu'il avoit choisi pour sa demeure : tous leurs jugemens étoient inspirés. Mais cette Théocratie, ou ce Gouvernement divin, s'arrêta tout à coup parmi les Juifs lorsque Saül fut élu Roi & que Samuel cessa de juger Israël. *Ce n'est point vous*, lui dit alors le Seigneur, *mais c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne régne plus sur eux.* On peut remarquer en passant, que le Prophete Isaïe prédit hautement le rétablissement de cette Théocratie : *Et restituam Judices tuos ut fuerunt prius, & Consiliarios tuos sicut antiquitùs : post hæc vocaberis Civitas Justitiæ, Metropolis fidelis Sion.* C'est là le grand, le véritable Sanhédrin; c'est-à-dire, l'Eglise gouvernée par Dieu lui-même, dont les Juges sont
exécuter

exécuter les Loix toujours saintes, toujours équitables. Mais ces Juges ont besoin d'appuis & de Conseillers, pour ne point méconnoître les ordres du Législateur, pour marcher dans leur devoir avec plus de fermeté. Ils ne sont, pour ainsi dire, que la voix des Peuples: ils prononcent seuls, mais ce n'est qu'après avoir recueilli les principaux suffrages, qu'après s'être assurés des plus dignes approbations.

VI.

Je ne parlerai ici ni de Saül, ni de David; l'un coupable, & incontinent rejetté; l'autre aussi coupable, mais assez heureux pour ne recevoir qu'un châtiment passager. Je m'arrêterai seulement à ce qui regarde Salomon, qu'on connoît beaucoup plus sous le titre de Roi sage que sous celui de Roi riche & puissant: tant il est vrai que de toutes les réputations, celle de sagesse est la seule qui annoblisse un Souverain aux yeux de la postérité. Salomon composa 3000 Paraboles ou Proverbes en Enigmes, & plus de 1000 Piéces de Vers, dont je soupçonne que le principal mérite consistoit dans les peintures naïves, les idées métaphoriques, les riches comparaisons. Il y a apparence que c'étoient des Vers libres

De Salomon.

bres & irréguliers, où sans s'assujettir ni à la quantité des syllabes ni à la mesure des pieds, le Prince Auteur exprimoit noblement sa pensée. Salomon traita encore & de tous les arbres, depuis le Cedre qui croît sur le Liban jusqu'à l'hyssope qui sort de la muraille, & de tous les animaux de la terre, de ceux qui volent, qui rampent, qui nagent & fendent les eaux.

Plut. Sympos. l. 8.

Hyde, de relig. vet. Pers.

Une singularité que je ne dois pa omettre, c'est que les plus anciens Ouvrages de Botanique n'étoient que d Hymnes sacrées, où l'on rapportoit vertus & les propriétés médicinales plantes. Ces Hymnes se chant d'une maniere solemelle, soit à t soit dans les sacrifices. Ils étoient tout fort communs parmi les Pe parmi les Chaldéens; & l'on peut avec assez de vraisemblance; qu'à exemple l'heureux Salomon chanta les arbres & toutes les plantes dep Cedre jusqu'à l'Hysope. Les Juifs, qu'ils fussent isolés, prenoient bie ment la teinture d'esprit & les ma de leurs voisins. C'est la Nature même qui porte les hommes à l'i tion, & qui par un moyen si co si décisif, cherche à les rapproch uns des autres.

VII.

1 lit les Ouvrages de Salomon, D'un pas-
trouve empreint ce caractere sage qui se
:, qui non-seulement le rendoit trouve
ble sur le Trône & dans les dans le I.
sa gloire; mais qui le faisoit en- Chap. de
s respecter dans le particulier. l'Ecclé-
eur de la Méthode d'étudier & siaste.
ier chrétiennement la Philoso- Thom. I. 1
oins Philosophe cependant que
e, a cru que le germe de l'opi-
nieux reçuë aujourd'hui sur l'o-
s rivieres & des fontaines, se
nfermé dans le passage suivant
emier Chapitre de l'Ecclésiaste:
fleuves vont se rendre à la mer,
r ne passe point ses bords; les
etournent au même lieu d'où ils
artis, pour recommencer leur.
lais ce passage, s'il contient l'o-
oderne dont le détail est infini-
ndu, ce n'est, à mon avis, que
une semence très-petite con-
très-grand arbre, il lui faut
ue suite d'années pour se déve-
aucoup de molécules ou de par-
sibles de matiere, pour se join-
ntrelasser les unes avec les au-
a été le progrès de l'opinion sur
des rivieres & des fontaines;

opinion qui de jour en jour devient plus vraiſemblable. Son principal fondement eſt qu'il s'éléve ſans ceſſe de la mer, des rivieres, des campagnes graſſes & humides, une quantité prodigieuſe de vapeurs, qui arrivées à la moyenne région de l'air, s'y refroidiſſent, s'y condenſent, & tombent ſur la Terre en gouttes d'eau. Ces pluyes la pénétrent inſenſiblement, & forment une infinité de petits canaux, qui rencontrant à la fin des fonds de glaiſe aſſez ſolides pour les ſoutenir & pour les arrêter, laiſſent écouler l'eau du côté qu'eſt la plus grande pente, & juſqu'à ce qu'elle trouve une ouverture vers la ſurface de la Terre, où elle puiſſe faire ſource. Ainſi ſe forment les rivieres, qui, d'abord très-gênées & très-foibles, s'agrandiſſent dans leur courſe, & profitent de mille petits réſervoirs inutiles d'ailleurs, & qui vont regagner les mêmes rivieres en ſuivant des routes différentes. On voit par-là que toutes les eaux aboutiſſent à la mer; mais elles ne doivent point la groſſir ni l'enfler, parce que la mer les rend en vapeurs, ou à peu près. Et c'eſt ſans doute de cette maniere que l'Eccléſiaſte a encore dit : *Tous les fleuves s'étant précipités dans la mer, retournent à leurs ſources, afin de recommencer une ſeconde fois leur cours.* Par des expériences auſſi

exactes,

es, qu'elles peuvent l'être, on sçait
ıantité d'eau de pluye qui tombe
ue année sur la Terre, & comme
calculé la quantité qu'en reçoit,
exemple, une lieuë quarrée, on a
vé que la moitié & même le tiers
tte eau de pluye suffit pour former
s les fontaines & toutes les rivieres
l'état où elles sont aujourd'hui.
este sert à d'autres usages : à tenir
ines terres toujours humides, à
rir les plantes & délayer les sels
elles s'impregnent, à former di-
s sortes de crystallisations, & se
ıdre une seconde fois en vapeurs.
ajoûterai à cela, que les Anglois se Transact.
servis d'une expérience fort ingé- Philosoph.
se pour estimer la quantité d'eau de 1710.
qui monte en vapeurs un jour d'E-
Pour cela, ils supposent que l'eau
cette saison n'est pas plus chaude
l'air, ce qui se vérifie encore au
rmomètre ; & ils avancent après
eurs appréciations & plusieurs cal-
assez fins, que 10. pouces en quar-
la surface de l'eau de la mer four-
nt un pouce cubique d'eau trans-
ıée en vapeurs. Suivant ce princi-
ils recherchent la quantité de ces
urs qui dans un même jour d'Eté
s'élever de la Méditerranée, en
rminant sa longueur moyenne à 40

degrés, & sa largeur à 4; & ils trouvent 528000000 tonneaux. Ils examinent ensuite la quantité d'eau que les neuf principales rivieres qui se jettent dans la Méditerranée, sçavoir l'Ebre, le Rhône, le Tibre, le Pô, le Danube, le Niester, le Boristhene, le Tanaïs, le Nil, y portent par jour, & ils trouvent presque un égal nombre de tonneaux: tout cela pourtant, comme on le peut penser, n'étant point réduit à la derniere précision. Supposé maintenant que ces vapeurs jointes à celles des terres qui entourent & bordent la même mer, se résolvent en pluyes, en rosées, en broüillards, & se partagent entre ces neuf rivieres; il s'ensuivra que chaque jour d'Eté elles reçoivent presque autant d'eau conduite par des canaux souterrains, & filtrée au travers des terres argilleuses, qu'elles en portent dans la mer. Le surplus de ces vapeurs est déposé dans des réservoirs, pour fournir toujours à l'écoulement de ces rivieres,& suppléer aux pluyes qui viennent à manquer. L'usage de ces réservoirs est absolument nécessaire; & on pourroit croire que dès le tems du Déluge, ils furent dispersés en plusieurs endroits de notre Globe, comme des secours qui devoient servir à l'entretien

des

des rivieres, & par conſéquent aux diverſes néceſſités de la vie.

VIII.

Des Phariſiens, Saducéens, & Efféniens.

Vers le tems des Machabées, & lorſque les Juifs ſe trouverent plus mêlés avec les autres Peuples & en quelque maniere faufilés, il s'éleva parmi eux trois Sectes de Philoſophes, ou de gens du moins qui avoient beaucoup de cet air qu'on attribue aux Philoſophes, & qui les fait aiſément reconnoître. C'étoient les Phariſiens, les Saducéens, & les Efféniens ou Efféens. Comme leur Hiſtoire eſt aſſez répandue, même juſqu'aux plus légeres circonſtances, il ſuffira que je donne ici quelques coups de pinceau. Il y a toujours de nouvelles manieres d'enviſager les choſes, rien n'eſt épuiſé.

Les Phariſiens, déja célébres ſous le regne d'Alexandre Jannæus, affectoient une grande auſtérité de mœurs, & cherchoient plus le ſingulier, tant en leurs diſcours qu'en leurs actions, que le vrai, le naturel. Prévenus contre les autres hommes, à peine daignoient-ils les ſaluer; & tous ceux qui ne ſe prêtoient point lâchement à leurs déciſions, ils les regardoient comme des criminels, ils ne vouloient ni manger ni demeurer

avec eux : insulte d'autant mo ins p
donnable, qu'elle va à juger de l'ntérieur
des hommes, dont personne n'a le droit
de juger. Les Pharisiens de plus se con-
tentoient des observances de la Loi Cé-
rémonielle, des sacrifices, des purifica-
tions réitérées : ils se distinguoient par
la largeur & le grand nombre de leurs
phylacteres : ils attachoient des épines
au bas de leurs robes, pour ne paroître
dans le Pubic qu'avec des jambes en-
sanglantées ; conduite assez ordinaire
de l'homme, qui satisfait d'une Religion
extérieure & machinale, souvent même
dure & gênante, laisse subsister les pen-
chans secrets & les inclinations favori-
tes ! Parmi les Dogmes des Pharisiens,
quelques uns sembloient se contredire,
& se combattre mutuellement. Ils ad-
mettoient, par exemple, outre l'immor-
talité des ames, une sorte de Métemp-
sycose pour celles des gens vertueux
seulement. Ils reconnoissoient encore
je ne sçai quelle Destinée qui assujettit
toutes choses, & qui pourtant en de
certains cas ne nuit point à la volonté :
ce qu'ils exprimoient ainsi : *Tout est dans
la main du Ciel, excepté la crainte de
Dieu.*

Les Saducéens plus libres dans leurs
opinions, & aussi libres que hardis dans
leur langage, soutenoient que l'ame est
mor-

mortelle & périssable, qu'il n'y a après cette vie ni récompenses à espérer ni châtimens à craindre. Le trépas, selon eux, amene & réduit tout au même dégré. Une pareille doctrine porte naturellement à la volupté : & qui ne consulte que son goût, son amour-propre, ses penchans, trouve assez de raisons & pour la suivre & pour l'approuver. L'esprit, sans même s'en appercevoir, devient la dupe du cœur. Cependant les Saducéens pratiquoient toutes les observances de la Loi, du moins les plus considérables, laissant un certain détail aux esprits foibles & superficiels. Ils ajoûtoient qu'il faut servir Dieu non par intérêt & comme des Esclaves qui craignent ; mais par amour, & comme des enfans qui estiment. A l'égard de leurs mœurs, elles ne se ressentoient point du désordre de leur esprit. Ceux même d'entre les Saducéens qui parvinrent aux grandes Magistratures, se firent surnommer les Justes par excellence : tant ils avoient soin d'employer les rigueurs de la vie présente, afin de retenir & de corriger ceux qu'ils mettoient à l'aise pour l'avenir.

Les Esséens ou Esséniens n'étoient gueres répandus que dans la Syrie & dans l'Egypte, où pour jouir plus surement de la protection des Loix, ils commen-

çoient par suivre ces mêmes Loix à la rigueur. Le goût de la retraite qui, bien entendu, n'est que l'art de se rendre heureux, les réunissoit dans des maisons particulieres & isolées, où chacun s'oublioit soi-même, & se dépouilloit de ses propres biens pour en revêtir la Société. Ainsi les Esséniens vivoient ensemble sans faste, sans ostentation, sans jalousie : ils gagnoient à ne point fréquenter les autres hommes, ce que les autres hommes perdent d'ordinaire à se fréquenter réciproquement. Si par hazard on en voyoit quelques-uns se porter au-dehors, c'étoit pour herboriser, pour recueillir des plantes, des racines salutaires, dont ils soulageoient ensuite les malades qui venoient implorer leur secours. Quelle Science approche de cette attention bienfaisante ? Qu'elle est digne de ceux qui, loin de se roidir dans la solitude, deviennent plus tendres, plus compatissans aux miseres d'autrui! Du reste, les Esséniens n'immoloient point de victimes, n'entroient même dans aucun Temple : tout leur culte étoit intérieur, spirituel. Et comme c'est celui qui coute davantage aux esprits naturellement vifs & inappliqués, ils éprouvoient pendant trois ans les jeunes éléves qui vouloient entrer dans leur corps, & ils les manioient de tant de façons dif-

différentes, que jamais ils ne furent ni trahis ni abandonnés par aucun de ces Eleves. Qu'il y a peu de Sociétés, même de celles où brille une raison pure & éclairée, qui puissent se féliciter d'un pareil avantage.

Enfin, les Esseniens avoient une idée si haute & si décisive de la Providence, qu'ils croyoient que tout arrive par une fatalité inévitable, & suivant l'ordre que cette Providence a établi, & qui ne change jamais. Point de choix dans leur systême, point de liberté. Tous les événemens forment une chaîne étroite & inaltérable, par le moyen de laquelle ils naissent, non seulement les uns après les autres, mais encore les uns des autres. Otez un seul de ces événemens, la chaine est rompue, toute l'œconomie de l'Univers est troublée.

En rapprochant maintenant les trois caracteres des Saducéens, des Esséniens & des Pharisiens, on connoîtra sans peine que les premiers qui étoient les moins rigides dans leurs mœurs, donnoient trop à la liberté; que les seconds qui se piquoient de sentimens exacts & même durs, l'anéantissoient entierement; que les derniers enfin qui n'avoient qu'une probité apparente, que des vertus extérieures, penchoient vers le mê-

me parti, mais avec beaucoup d'adoucissement. Cette conclusion en attire une autre plus générale, & qui n'est pas moins vraye. Ceux qui ont jusqu'ici outré les principes de la Morale, accréditant leurs discours par leurs actions, ont tous dégradé la liberté, & l'ont réduite à une espece de servitude. Ceux au contraire dont les opinions se sont trouvées plus douces, plus accommodées aux différens besoins de la Société, ont tous favorisé l'homme, & relevé le pouvoir qu'il a de se déterminer. Ils ont même étendu ce pouvoir jusqu'à dire que les efforts naturels ne sont jamais sans quelque fruit, & dès-là sans quelque récompense. J'ai toujours trouvé dans ce contraste quelque chose qui m'a frappé.

IX.

De la Cabbale.

Outre la Loi Ecrite qui étoit pour tous les Juifs, & qui leur tenoit lieu de Religion, d'Histoire, de Philosophie; il y avoit encore une Loi Orale dont se piquoient certains Juifs privilégiés, & qu'ils regardoient comme le précis de toutes les connoissances humaines, l'extrait de toutes les recherches naturelles. Soigneux de ne la point répandre dans le Public, ils la tenoient en réserve & pour eux & pour un petit nombre

bre

le personnes choisies, qui sçavoient
ter & se taire. Quel commerce
délicieux que celui qu'établit le
: de la vérité entre des amis d'élite!
'égard de la source de cette Loi
le, on la croyoit trouver sur le
it Sinaï où elle fut donnée à Moïse,
ême tems que la Loi Ecrite. Après
ort elle passa aux Prophetes, aux
chéris de Dieu, & sur tout aux
s qui la reçurent par une espece de
itution les uns des autres. Un Rab-
moderne a même donné comme
précieuse découverte la généalogie
es Sages, depuis Moïse jusqu'en
r. où il assure que finit la Loi
le.

n juge bien que je n'adopte point
es les visions de ce Rabbin, non-
que les égaremens des autres Juifs
cette matiere. Je me restreins aux
les de Moïse Maimonide, qui ne
pas moins judicieuses qu'impartia-
» Qu'on sçache, dit-il, qu'il y a
autrefois parmi les Hébreux de
andes lumieres sur toutes les par-
s qu'embrasse le systême de la Na-
re. Sans cela, une Nation telle que
nôtre, & si ancienne, & si favo-
ée de Dieu, auroit-elle pu subsis-
? Mais toutes ces lumieres se sont
anouies peu à peu, pendant les
I 6 »diverses

» diverses captivités où le Peuple s'est
» trouvé réduit, & où s'effaçoient au
» retour ses premieres idées. D'ailleurs
» il lui étoit défendu de rien mettre par
» écrit, ni d'avoir d'autres Livres que
» l'Ecriture Sainte. Voilà tout ce que
Moïse Maimonide a pu avancer de plus net sur la Loi Orale, dont il y a long-tems qu'il ne reste plus aucun vestige ni aucune mémoire.

Cependant les Juifs pour se faire illusion ont mis à sa place, je ne sçai quelle Théologie subtile, alembiquée, pleine d'équivoques, à laquelle ils ont donné le nom de *Cabbale*. Cette Théologie n'a rien de ferme ni de solide. Tout son objet, c'est de transposer, d'abréger, de découper les passages de l'Ecriture Sainte: c'est de vouloir l'éclaircir par des supputations Arithmétiques, & par des figures Géométriques, tirées de l'arrangement des lettres, de leur rapport, de leur valeur; car les lettres tiennent lieu de chiffres aux Hébreux: c'est enfin de se remplir l'esprit de mille détails chimériques, & de se flatter par leur moyen de pouvoir arriver à une connoissance profonde de la Nature qui est le grand Monde, & où tout ce qui végéte, tout ce qui respire, tout ce qui vit, emprunte sa force, sa beauté, son efficace propre du

Ciel;

le Ciel, des Intelligences; & les
gences, du souverain Maître, le
éternel, *l'alpha* & *l'omega*.
ıx qui daigneront jetter les yeux
e grande Carte attribuée à Ticho-
, & qui a pour titre, *Calendrier*
l, magique, continu, où les prin-
secrets de la Philosophie sont dé-
, *&c.* Ceux-là, dis-je, verront
ıe d'un coup d'œil toutes les par-
e la *Cabbale* rapprochées, & ils
nt si elles éclairent l'esprit autant
es chargent la mémoire, autant
es fatiguent les yeux. En effet,
n se féliciter de sçavoir quelque
, quand on sçait que les dix Séphi-
sont les canaux ou les conduits
squels Dieu se laisse aller jusqu'aux
ures; quand on sçait l'art de ren-
r ces Séphiroths en dix cercles dif-
, de les arranger sous la figure d'un
e ou d'un grand arbre; quand on
ue trente-deux chemins condui-
la Sagesse, & cinquante portes à
ligence; quand on sçait enfin tous
ysteres de la Ligne verte qui se
se replie autour de la terre, & qui la
en six points également éloignés
e l'autre? Quoi de plus vain & de
frivole que toutes ces prétendues
vertes! Quoi de plus avantageux
e lever le voile qui les couvre,
pour

I.

De ceux que les Nations Barbares ont regardés comme leurs Maîtres & leurs Instituteurs.

De tous les Peuples dont j'ai parlé jusqu'ici, les Juifs sont les seuls qui ayent possédé des connoissances fixes, invariables, & qui de surcroît ayent sçu que ces connoissances leur venoient immédiatement de Dieu. Les autres n'offroient que des opinions douteuses & incertaines, qu'ils avoient acquises par leur propre travail, ou qu'ils tenoient de main en main, sans en trop reconnoître la source. Tous leurs Législateurs & leurs Théologiens & leurs Prophetes étoient des hommes, & si dans la suite ils furent mis au rang des Dieux, c'est qu'au rapport même de Saint Augustin, c'étoient de grands hommes. Mais, quelques talens, quelque mérite qu'on leur suppose, ils ne pouvoient rien décider sur toutes les matieres qui étoient hors de leur portée; comme sur la formation de la terre, & les diverses catastrophes par où elle doit passer; sur la naissance du genre humain & sa funeste dégradation; sur ce mêlange de bien & de mal, tant moral que physique, dont le monde n'est que trop rempli, trop défiguré. Il n'y avoit sur tous ces points, & encore des points si essentiels, qu'une autorité divine

De Civit. Dei, l. 8. V. etiam Cicer. de Legibus.

pût réunir les ſentimens. *Cùm doceat me Deus ipſe qui condidit, ... homo qui ſe ipſum ignoravit.* Sanctus Ambroſ. ad Imper. Valentin. Auguſt.
n'étoit donnée cette autorité, moins pleine & entiere, qu'aux Hébreux qui ſentoient tout le prix ... préſent. Les autres hommes, parle l'Ecriture, marchoient ... rs penſées, & ne faiſoient que ... té de leurs penſées. C'eſt ce ... odoret a ſi bien exprimé, en ... e caractere des Philoſophes ... Ils me paroiſſent excuſables, ... ne-t-il, d'avoir avancé tant de ... tions obſcures; plus excuſables ... de n'avoir point compris le ... is des choſes ſpirituelles & di... Comme ils n'étoient ni éclai... les Prophetes, ni conduits ... Apôtres, quel autre guide pou... ils ſuivre que la Nature, en ... reur & l'impiété avoient dé... ſenſiblement les heureux traits ... eu y avoit d'abord imprimés? ... ndant ils en ont apperçu quel... s, ce ne pouvoit être que par ... à l'ordre général & à la ſym... de l'Univers, dont ſont frap... s les yeux attentifs, & qui ne ... ent point exprès à la lumiere. ... ut encore aller plus loin que ... et, & dire avec quelques au-

tres

tres Peres de l'Eglise, surtout mat Saint Hilaire, qu'il y auroit de l'imprudence à soutenir la plupart des dogmes révélés, si l'on n'étoit sûr que ces dogmes sont révélés en effet. Comme Dieu renferme infiniment plus & que nous pouvons concevoir, & qu'il ne nous a donné d'idées, nous ne devons point hésiter sur tout ce qu'il veut bien nous apprendre par des voyes extraordinaires, pourvu que nous sçachions que c'est lui qui nous l'a appris. La Révélation même a cela de particulier, qu'elle subsiste toute entiere malgré l'impossibilité de l'accorder avec les lumieres purement naturelles; & c'est même l'envie imprudente de concilier deux choses si opposées, & qui a fait naître la plûpart des Héréfies, & qui a si souvent renouvellé les disputes au sujet de ce qui est contre la raison, & au-dessus de la raison.

J'avoue que Noé étant la tige &, pour ainsi dire, la racine de tous les peuples qui sont venus après le Déluge, il ne pouvoit manquer de leur avoir laissé quelques principes généraux, tant sur les devoirs de la Religion Naturelle, que sur la Toute-puissance Divine: principes, à la vérité, qui s'altererent en peu de tems par des combinaisons infinies de goûts de passions, de mœurs,

de

; mais qui pourtant ne du-
s'éteindre tout-à-fait. Et ce
emieres ſemences de vérité
ouve des traces, au rapport
Auteurs, & principalement
dans preſque toutes les Hiſ- L. 1. de
ennes & originales qui nous Verit. Re-
lig. Chriſt.

les Auteurs conjecturent, &
nt ſans quelque vraiſemblan-
oé a ſervi à caractériſer la
Légiſlateurs, Héros ou de- Bochart
qu'on révéroit autrefois. Tel initio
turne des Egyptiens qu'on Geogr. ſa-
ec quatre yeux pardevant & cræ.
derriere, comme pour déſi-
voyoit également & la nou-
ation qui ſuivoit le Déluge,
ne qui l'avoit précédé. Tel
emier Roi des Athéniens,
u'on repréſentoit avec deux
me pour honorer les prémi-
age, & pour rappeller le ſou-
oé qui ſortit de l'Arche avec
& ſes trois enfans, qui
cun auſſi la ſienne. Tel étoit
in des Syriens & des Ara-
puis le *Janus* des Latins,
ble viſage marquoit les deux
onde que Noé avoit connus,
l'autre après le Déluge. Il
la main gauche une clé,
comme

comme pour indiquer que c'étoit lui qui renouvelloit toute la Terre, & qui en ouvroit la porte fermée au Genre Humain. Cependant, quelque heureuses que puissent paroître ces applications, comme elles n'ont rien de fort utile ni de fort intéressant, je me contenterai du peu que j'en ai dit : d'autant plus que ce qui est attribué par les uns à Noé, d'autres l'attribuent sans repugnance à Abraham, à Jacob, au Prophete Ezechiel, à Moïse. Feu Mr. Huet, Evêque d'Avranches, a surtout poussé ce dernier article aussi loin qu'il pouvoit aller.

La Chronologie ordinaire met environ un siécle entre le Déluge & la dispersion des hommes. Il y a apparence que sensible aux bienfaits que le Ciel avoit versés sur lui, Noé resta pendant tout ce tems-là en Arménie, aux environs du lieu où l'Arche s'étoit arrêtée, & qu'il fit part à ses enfans de toutes les connoissances qu'il avoit reçues de leurs communs Ancêtres. Mais le Genre Humain venant à se multiplier insensiblement, & peut-être [illegible] à se diviser par des haines, des jalousies, des dissentions domestiques, plus amères que toutes les autres, il fallut enfin le quitter. Une même Famille ne pouvoit plus subsister ensemble ; & du sein de [illegible]

premier

premiere Société, il s'en éleva une infinité d'autres, indépendantes de cette premiere. Alors les hommes forcés de se séparer, & prévoyant sans peine qu'ils ne pourroient plus ni se rejoindre ni se reconnoître, voulurent bâtir une Tour superbe, en témoignage de leur mutuelle origine, & comme pour marquer qu'ils sortoient tous de la même tige. Cet ouvrage avoit trop d'éclat, imposoit trop à des esprits ambitieux, pour manquer d'être suivi avec toute l'ardeur possible. Les travaux non interrompus atteignoient déja à la perfection, lorsque celui qui balance l'Univers dans sa main, les arrêta tout à coup, & cela d'une maniere bien surprenante. *Allons, dit-il, descendons, brouillons-là leurs lévres.* Aussi-tôt les hommes ne s'entendirent plus & parlerent différentes Langues, ou, comme je croi qu'on doit l'expliquer, prononcerent différemment la même Langue : ce qui jetta parmi eux une confusion extraordinaire, un désordre qui les fit tous se désister de leur entreprise ; car les paroles ou les sons articulés n'étant que des signes arbitraires des idées que nous avons dans l'esprit, ces sons peuvent varier de tant de manieres, qu'ils ne réveilleront plus les mêmes pensées. De-là naîtra un inconvénient qui ne sera ni moins fâcheux, ni

ni moins décisif, que si l'on parloit diverses Langues.

Je conçois sans peine combien les hommes dûrent être surpris, lorsqu'au moyen de ces prononciations diversifiées à l'infini, ils cesserent de s'entendre, & presque de se connoître. Un tel prodige hâta leur séparation, qui étoit même devenue absolument nécessaire par l'impossibilité où ils se trouvoient de se communiquer leurs pensées les uns aux autres. Ainsi, d'une Langue mere il s'en forma plusieurs, qui d'abord ne différoient entr'elles que par la maniere de prononcer les mêmes mots ; mais qui dans la suite n'eurent presque plus aucun rapport, de nouveaux objets & de nouveaux besoins ayant forcé les hommes à chercher de nouveaux termes pour les exprimer.

Il suit de-là que cette premiere Langue ne subsiste plus en son entier dans aucun lieu du monde, & qu'elle a souffert une infinité d'altérations, tant du côté des Pays habités les uns après les autres, que du côté des différentes formes de gouvernement qui s'établirent. Par conséquent, on n'a point plus de droit d'assurer que l'Hébreu est la Langue mere & originale, que le Chaldéen, l'Arménien, le Copte, l'Arabe, le Celtique. Ce qu'il est permis seule-

ment

:viner, c'eſt que toutes ces
it retenu beaucoup de mots
noient à la premiere, plus
rientales que celles de l'Oc-
s que les racines en ſont en-
iconnues. Quelques Sçavans
à-peu-près de mon avis ; ils
pendant que de toutes les
Hébraïque qu'ils nomment
ſainte, paroît le plus appro-
rimitive, à cauſe de ſa brié-
ſon air ſimple.
:s hommes errans & diſper-
réunis en corps de Nations,
formes de gouvernement
nt jugé les plus propres à les
eux, (tel a dû être en effet
it gouvernement) ils eurent
ouveaux Législateurs qui fa-
leurs projets. Et ce ſont ces
s que l'Antiquité a mis au
lieux ou demi-Dieux, que
appellés *clariſſimi ſacrarum* De brevitate vitæ, c. 14.
onditores. Les uns établirent
yſtêmes où la Philoſophie,
, la Politique étoient con-
ſemble & repréſentées ſous
Fables, quelques-unes aſſez
aſſez bizarres, quelques au-
nbloient faire alluſion à des
s anciennes. L'Hiſtoire de
, par exemple, ne paroît-elle
pas



jaillit sur leur postérité, plu
reuse encore que coupable.
s'attacherent à découvrir le
principes des Sciences & de
les, comme de l'Agricultur
tronomie, de la Médecine,
sique, &c. & je ne vois au
Inventeurs que la Fable n'a
sir à consacrer. Elle feigni
portoit le Ciel sur ses épau
qu'il avoit commencé à éclair
nomie, & à démêler ce nom
gieux de globes qui roulent
tes; que Tiréśie étoit deven
parcequ'il avoit percé dans l
times secrets des Dieux; qu'
s'étoit attiré les bonnes grac
ne, parcequ'il avoit curieu
servé tout ce qui regarde l
cette Planete; que Dédale, p
d'une étroite prison, s'étoit a
ailes au dos, parcequ'il avo

Cic. Tusc. Quæst. l. 1. Varro apud Aug. de Civit. Dei l. 4. & 6.

ıée à l'Hiſtoire. Que ſi cette
conduit pas toujours au vrai,
lu moins l'eſprit, qui aime &
volontiers de pareils rap-

ard de l'Agriculture, ce fut
premieres découvertes que les
virent naître après le Déluge.
yptiens en attribuoient l'origine
ju'ils repréſentoient toute nue,
n doigt ſur la bouche & une in-
le mamelles. Son fils Harpocra-
e les Antiquaires ont pris mal à
s pour le Dieu du Silence, étoit
epréſenté, portant d'une main
orne d'abondance, & tenant un
le l'autre main ſur la bouche. Ce
rque, à mon avis, & le beſoin in-
ſable qu'on a de manger, & que
our ſatisfaire à ce beſoin qu'on
la terre. *Omnis labor hominis*,
ccléſiaſte, *in ore ejus*, ou ſuivant
te Hébreu, *ad os ejus*. D'ailleurs,
n d'Harpocrate ne pourroit-il
venir par adouciſſement de celui
ar pocrate, qui ſignifie riche en
ou puiſſant ſur les fruits?
portes de quelques anciennes
de la Grece, on expoſoit des fi-
monſtrueuſes de Géans & de Cy-
, dont les mains ſembloient ſortir
tre, comme pour animer tout le
K monde

Polyd. Virg. de Invent. rerum.

monde au travail par la vue d'un besoin qui renaît sans cesse.

II.

Qu'il n'y a point eu de Zoroastre, ni de Mercure Trismégiste.

Les éclaircissemens que je viens de donner sur les anciens Législateurs qui ont paru depuis Noé, devroient, ce me semble, être suivis de leur histoire même. Mais deux raisons m'arrêtent. La premiere, c'est que pour les annoblir davantage, on a chargé ces Législateurs de je ne sçai quel merveilleux, qui ne paroît convenir qu'à la Divinité. Les Platoniciens, toujours subtils, ont pris de-là occasion de dire que c'étoient des Génies revêtus de la forme humaine, qui avoient présidé à l'origine des Nations: & le fameux Symmaque, qui fut Préfet de Rome sous l'Empereur Théodose, afin d'excuser cette diversité de Religions qui régne dans le monde, avouoit que chaque Peuple en se formant avoit eu un Génie pour se conduire, & que ce Génie lui avoit inspiré la forme de Gouvernement, la sorte de Religion qui étoit la plus convenable à ses mœurs, à ses penchans, à l'air qu'il respiroit. Ainsi, continuoit Symmaque, vouloir changer ce qui est reçu de tems immémorial dans un Pays, c'est vouloir résister à son Génie, c'est désapprouver

Epist. l. 10.

prouver malignement la conduite
a tenue.
i déja dit ma pensée sur le systême
Anciens, qui peuploit tout l'Uni-
le substances moyennes entre Dieu
s hommes. J'ajoûterai ici que ce
ne ne pouvoit manquer de réussir,
qu'au fond nous sommes si per-
:s de notre foiblesse, de la disette
os talens, que nous rapportons tou-
à quelque cause extérieure tout ce
peut nous arriver d'heureux, nos
desseins, nos bons mouvemens,
ccès de nos affaires. De-là sont
tant de Divinités dont le Paganis-
abondoit, inventées proprement
leur faire honneur de nos vertus,
ur nous en ôter la gloire : comme
algré tous nos efforts, nous ne pou-
s rien mériter. De-là sont venus les
es & les Génies distribués suivant
stême de Platon, qui veillent à
le Gouvernement sublunaire, &
vertissent chaque homme de la rou-
ns laquelle il doit marcher.
seconde raison, & sans contredit
us importante, la voici. Les princi-
des Arts & des Sciences n'ont pu
découverts que par une longue
ie de pensées, de vuës, de tentati-
joûtées les unes aux autres; & il a
qu'un nombre infini de personnes
 éclairées

éclairées y travaillât successivement. Mais comme il étoit difficile que les noms de tant de personnes différentes pussent se conserver en leur entier, on se servit d'un nom général & appellatif pour les comprendre tous; on attribua à un seul ce qui étoit en effet le mérite de plusieurs. Par-là on soulageoit la mémoire, & on abrégeoit des discussions qui auroient été infinies. Mais il arriva dans la suite, ce qu'on n'avoit point songé à prévoir; c'est que de plusieurs Grands Hommes l'Antiquité n'en fit plus qu'un. Ainsi les Chaldéens rapportoient toutes leurs connoissances à Zoroastre ou Zardhust, les Egyptiens à Mercure surnommé Toyth ou Theuth, les Thraces à Orphée, les Lydiens à Marsyas & à Olympus, les Celtoscythes à Arimanius ou Irmin, les Germains à Tuiscon & à son fils Manus, &c. Non, qu'aucun de ces Héros, ou comme on les regardoit, aucun de ces Bienfaiteurs ait jamais existé; mais parcequ'on rappelloit sous certains noms tout ce qui pouvoit enorgueillir un même Peuple. Il seroit aisé de démontrer ce que j'avance ici, si l'on avoit les racines de toutes les Langues sçavantes. La Chaldaïque, suivant le Pere Kircher, fait voir que le nom de Zoroastre veut dire la représentation des choses secrettes & cachées.

De

même maniere, ceux qui ont
à l'origine des Sibylles, ont
[ue leur nom étoit un nom ap-
composé de deux mots Grecs
fient *Decret ou volonté de Dieu;*
e nom servoit à désigner toutes
nes, qui se mettant au-dessus des
s du sexe, moins occupées à in-
e nouvelles parures qu'à éclai-
esprit, avoient traité des matie-
lus hautes & les plus sublimes.
ut ce qu'on peut rassembler des
e ces femmes Philosophes, fut
, le Recüeil de la Sibylle. Ce
s qu'on doive comprendre dans
bre, ni les prétendus Ouvrages
nt apportés à Rome sous le regne
er Tarquin, ou qu'il feignit par
de politique y avoir été appor-
s Vers qui coururent vers l'éta-
it du Christianisme, & qu'une
ins adroite que pieuse avoit
. Car on doit croire, dit Saint
, que toutes les Prophéties qui
ent sous le nom des Etrangers
: la grace de Dieu par J. C.
: des Chrétiens eux-mêmes.
t-ce que Jupiter, demande Gé- De Idol.
n Vossius, sinon un titre hono- l. 1.
ur marquer des Rois extrême-
:hes & puissans, qui ne son-
à la maniere des Dieux, qu'à

ramener leurs Sujets au goût du vrai & du bon? Et combien n'y a-t-il point eu de Jupiters depuis le Déluge, jusqu'au tems de la Guerre de Troye. Mais l'ignorance qui confond tout, les a réduits à un seul, qu'elle s'est fait un mérite de placer dans l'Isle de Créte, & à qui elle a attribué toutes les actions, toutes les avantures des autres. Qu'est-ce que le grand Hercule, sinon un titre qu'on donnoit dans l'Antiquité la plus reculée à tous les Héros qui protégeoient le commerce, & qui par amour du bien public, assuroient les voyageurs contre les irruptions d'une infinité de petits Tyrans avides de pillages? Et comme le nombre de ces Hercules étoit prodigieux, qu'il n'y avoit même aucun pays qui n'eût le sien, accommodé à son goût & habillé de sa livrée, je ne m'étonne point qu'on tombe aujourd'hui dans une si grande confusion sur ce qui les regarde. Quelle différence de l'Hercule Gaulois, ou de l'Hercule Germanique, à celui que les Grecs reconnoissoient! Mais toutes ces difficultés s'évanouissent, quand on songe que c'est un surnom qui a été appliqué à des Héros & de différent âge, & de différent Pays, & de différent caractere.

Tertull. Apol. c. 14.

Pausan. in Corinth.

La clé que je propose ici est d'une utilité extrême. Sans elle on ne pourroit

soit rien comprendre ni dans l'histoire de Zoroastre, ni dans l'histoire de Mercure Trismégiste. Ce premier a été non-seulement en réputation chez les Chaldéens; mais encore chez beaucoup d'autres Peuples, fiers de l'avoir eu pour Roi, ou pour Législateur. Mais tous ces Peuples ne s'accordoient point sur le tems où Zoroastre avoit pris naissance, ni sur les divers événemens de sa vie. Les uns le croyoient contemporain & même ami d'Abraham, les autres le faisoient fleurir quelques siécles après; & cela, suivant que leurs histoires remontoient ou plus ou moins haut. Les Bactriens, qui lui attribuoient la fondation de leur Monarchie, le regardoient comme étant de même âge que Ninus & Sémiramis, avec qui ils furent long-tems en guerre. Parmi les Perses qui n'ont point eu jusqu'ici la complaisance d'embrasser le Mahométisme, & qui adorent le Feu à l'exemple de leurs Ancêtres, Zoroastre ou Zardhust est encore un objet de vénération: mais ils soutiennent qu'il est né à la Chine, & qu'un mouvement céleste le tira de sa Patrie il y a plus de 2000 ans, pour le conduire en Perse. Une seule chose dont tant de Peuples différens tomboient d'accord, c'étoit la maniere dont Zoroastre devenu

Stanl. Philos. Chald. s. c. 2. & 3

Just. Hist. l. 1.

V. la Bibl ioth. Orient. de M. d'Herbelot.

vieux, & ennuyé du commerce des hommes faux & trompeurs, avoit péri au milieu d'un tourbillon de flâmes. Mais cette tradition commune n'avoit rien d'extraordinaire, les Anciens étant dans l'usage de se servir de la comparaison du feu, pour donner du crédit à toutes les choses qu'ils vouloient exagerer. Ainsi, l'Ange qui remit au nom du Seigneur la Loi à Moïse sur le Mont Sinaï, se fit voir parmi les flâmes, les éclairs, les tonnerres. Ainsi la conversation d'Elie & d'Elisée fut suspendue par un char attelé de chevaux de feu qui les sépara tout à coup, & Elie monta au Ciel envelopé d'un tourbillon de lumiere.

Pour ce qui regarde Mercure, surnommé Trismégiste, parcequ'il étoit en même tems Prêtre, Roi, Philosophe; son histoire n'est pas moins obscure ni moins embarrassée que celle de Zoroastre. Au rapport de Diodore de Sicile, il fut le Sécretaire & le Conseiller d'Osiris, le Précepteur d'Isis. Eusebe assure que quand Saturne alla parcourir les régions méridionales du monde, il laissa le Gouvernement de l'Egypte à Mercure, & l'en nomma même Roi, à condition qu'il tiendroit de lui ses nouveaux Etats. Lactance observe que Mercure sixiéme du nom, ayant tué l'infatigable Argus,

L. 2.

Præp. Evang. l. 1.

L. 1.

, se réfugia en Egypte, où il ap-
'usage des Lettres, & donna une
précise à l'Année civile, en la ré-
ır le cours du Soleil. Suivant Ci- L. 3. de nat. Deorum.
il y a eu cinq Mercures, dont les
remiers étoient Grecs : le qua-
comptoit le Nil pour son pere,
Egyptiens n'osoient par respect
ıcer son nom : le dernier enfin
à tous les autres en éloquence,
tus, & il orna l'Egypte de plu-
Loix & de plusieurs inventions
entes.
ıt cela n'est encore rien. Le Pere In Arca Noë.
er cite un fragment d'un Manus-
ébreu, où l'on trouve qu'avant
ıge Hénoch est le premier qui ait
es titres d'Hermès, de Mercure,
s ou d'Edris, & que dans la suite
mes titres furent donnés à tous
ui cherchoient à découvrir les se-
e la Nature. Mor-Isaac avance In suâ Phil. Syriacâ, apud Kirch. ubi suprà.
des enfans de Noé s'appelloit Ju-
, ou Hermès. Tant de variétés
scurcissent la suite de la Chrono-
font assez voir que les noms de
tre & de Mercure sont des noms
tifs, dont on distinguoit autrefois
ds talens, les inventions heureu-
bienfaits répandus sur la Société.
avois encore ici quelque remar-
faire, ce seroit à l'occasion de
 ceux

ceux qui renouvellent d'ardeur pour trouver Moïse dans Hermès, ou Mercure Trismégiste. Mais les preuves qu'ils en apportent, plus spécieuses que solides, sont bien-tôt renversées. Premierement, Philon convient que si la Loi des Hébreux avoit transpiré parmi les Etrangers, du moins l'Instituteur de cette Loi leur étoit inconnu. Et c'est pour cela qu'il se mit à écrire son Histoire, & à l'orner de traits plus brillans que mesurés: comme il arrive aux Auteurs qui se persuadent que la vérité a besoin d'être embellie, & que seule, elle ne frappe point assez. En second lieu, doit-on croire que les Egyptiens ayent eu si fort à cœur les intérêts de Moïse, lui qui avoit été le fléau de leur Nation, qui avoit attiré sur leurs campagnes des insectes dévorans, qui avoit fait périr par un retour de marée leur Roi avec toute sa suite? A ces traits reconnoît on un Héros bienfaisant, tel que Mercure? Il y a plus d'apparence que si les Egyptiens avoient voulu caractériser Moïse, ils lui auroient donné le nom de Typhon, pour se venger des maux qu'ils en avoient reçus: nom qu'ils donnoient également à tous ceux qu'un naturel féroce portoit à leur nuire.

V. Nat. Comit. Mythol. l. 6.

Dans son origine, Typhon avoit été un serpent monstrueux qui désoloit l'Afrique,

que, & que les Dieux unis ensemble
rent d'un coup de tonnerre. De son
ng nâquit une quantité prodigieuse
insectes & de reptiles, qui inonderent
ussi-tôt toutes les autres parties du mon-
. Il est aisé de deviner que sous l'é-
rce de cette Fable, on a voulu repré-
nter tant d'hommes dégradés & qui
rtent l'amertume en tous lieux, soit
bouleversant la tranquillité publique
r des opinions nouvelles & venimeu-
s, soit en déchirant par des traits ai-
isés ceux qui ont le malheur de leur
plaire. Et peut-être que c'est ainsi
'on doit expliquer toutes ces Histoires
Dragons vaincus par des Prêtres ou
s Moines, & dont la mémoire s'est
nservée en plusieurs Cathédrales de
ance & d'Allemagne.

III.

Sentimen des Anciens sur l formation de la Terre

Après avoir exposé le plus fidelement
e j'ai pu, quelle étoit la situation
s Philosophes Barbares, ou qui ont
écédé les Grecs, & quels secours ils
oient eus de leurs Maîtres & de leurs
stituteurs; je vais travailler mainte-
nt à réduire en Systême leurs princi-
les pensées, tant sur la formation de
terre, que sur l'origine des hommes.
pour le faire avec plus de succès, j'é-

tablirai d'abord trois principes d[illegible]

Le premier, c'est que tous les [illegible]losophes Barbares, & depuis les Ph[illegible]phes Grecs n'ont eu aucune idée [illegible] création ni de l'anéantissement : il[illegible] voient même aucun terme dans [illegible] Langues, ni aucune façon de parler, [illegible] exprimassent ces deux choses. *Y a-t-il [illegible] seul Physicien*, demande Ciceron, *q[illegible] sache, qui conçoive ce que c'est q[illegible] créer, & qu'anéantir ?* Aristote, poussant ses spéculations plus loin, ap[illegible]te que les premiers Habitans du mo[illegible] ont toujours jugé que la Matiere exist[illegible] par elle-même, & sans dépendre d'[illegible]cune cause extérieure. Si elle en dép[illegible]doit, disoient-ils, on ne pourroit la c[illegible]noître que par quelque idée qui lui se[illegible] étrangere, qui n'auroit point de rap[illegible] avec elle. Et cette idée dégraderoit [illegible]tainement la matiere du titre de su[illegible]tance, qui lui appartient.

L. 2. de Divin.

Phys. L.

En second lieu, les Philosophes B[illegible]bares ne cherchoient qu'à pénétrer l[illegible] infini, qui a dirigé la formation d[illegible] Terre : tout le reste, ils le croyoi[illegible] immuable & incorruptible, sujet se[illegible]ment à des altérations apparentes & [illegible] réelles. Dieu, observe Plutarque, [illegible] travaille point sur le néant, sur [illegible] qui n'est point : son action se term[illegible] uniquement à la Terre, où il [illegible]

ce qui eſt mal arrangé & mal
ınſi les Egyptiens, pour mar- In proœm.
ms & en général l'éternité, Can.Chro.
oient de peindre le Soleil & Ægypt.
adés que ces deux Aſtres
de tous les ſiécles, & qu'il
eu du changement, du neuf,
ı Terre. Il me ſemble qu'on
; veſtiges de cette penſée des
;, dans quelques revers de Mé-
ɔmaines. Le Symbole de la
t gravé avec ces mots, *à l'E-*
la Perpetuité.
mement, les Philoſophes Bar-
ıboient bien d'accord qu'un
Ioteur, que Dieu avoit pré-
ormation de la Terre; mais
ent auſſi, que les choſes ayant
reçu le mouvement qui leur
, elles s'étoient dépliées, pour
, & ſe ſuccédoient les unes
; à point nommé. C'eſt une
Sénéque, de croire que cha- Quæſt.Na-
arrive en détail parceque Ju- tur. l. 2.
nſi ordonné: tout au contraire,
ve eſt une dépendance certai-
de ce qui eſt arrivé aupara-
a un ordre inviolable duquel
ivénemens ne peuvent man-
'enſuivre, & qui ne ſert pas
beauté, qu'à l'affermiſſement
ers.

Deux

Deux Auteurs Anglois qui ne se sont pas contentés des notions communes, l'un est Thomas Burnet, & l'autre Guillaume Whiston, ont aussi avancé que le premier Chapitre de la Genese ne contenoit que l'Histoire de la formation de la Terre, & non du reste de l'Univers qui subsistoit déjà. » En » effet, remarque Mr. Whiston, lorsque Moïse raconte que pour manifester sa puissance, Dieu créa le Ciel » & la Terre, il n'entendoit que la » Terre que nous habitons, & le Ciel » aërien, l'atmosphere qui l'enveloppe » jusqu'à une certaine distance. Moïse » raconte ensuite que la Terre étoit » informe & toute nue, que les ténébres couvroient la face de l'Abîme : » quelle description plus énergique veut » on avoir du Cahos ? Cette Planete » ainsi dépouillée passa par six révolutions, avant que de recevoir la forme qui lui séoit le mieux. Une preuve déterminante que l'Ecriture n'avoit en vûe que la formation de la » Terre, c'est que dans tous les endroits où elle parle de la fin du monde, ces passages ne doivent absolument s'interpréter que de la dissolution de cette même Terre & de la » couche d'air qui l'environne. Ainsi, » l'ensemble de l'Univers ne souffrit au-

» cun

» eut changement, à notre Globe près
» où les élémens étoient confondus,
» où les principes des choses se trou-
» voient décomposés. Il y a plus, con-
» tinue Mr. Whiston; quand l'Histo-
» rien des Juifs prononce que le Ciel
» & la Terre furent créés ensemble,
» on doit sousentendre qu'ils le furent
» dans un tems antérieur; mais que la
» Terre étant peu à peu devenue Ca-
» hos, Dieu lui rendit son premier lus-
» tre, son premier arrangement: ce qui
» approchoit assez d'une nouvelle créa-
» tion. » Il est certain que la hardiesse de l'Auteur Anglois a quelque chose de frappant; mais par malheur elle est dénuée de preuves. N'auroit on pas dû renouveller à son occasion la défense dont parle Saint Jérôme, & qui subsistoit parmi les Hébreux? C'étoit de ne point raisonner sur la formation de cet Univers; mais de s'en rapporter simplement à ce qu'en avoit dit l'Histoire ancienne, quelque éloigné qu'il fût de la vraisemblance.

Ces trois principes ainsi établis, on n'aura point de peine à se prêter aux différens Systêmes des Egyptiens & des Phéniciens; on distinguera du premier coup d'œil ce qu'il y a de fabuleux dans ces systêmes, d'avec ce qu'il y a de probable. Selon les premiers, tout

avoit

avoit été d'abord eau, & ensuite une pâte molle, une espece de bouë, que le Soleil pénétra si intimement, que les germes & les semences de toutes choses, qui y étoient ensevelis comme dans un tombeau, se réveillerent. Aussi Hermès disoit-il que la Terre détrempée d'eau est la nourrice de tous les Etres sublunaires, & que le Soleil par ses rayons bienfaisans en est le pere. N'y auroit-il point là une sorte d'imitation de ce qu'avance l'Auteur de la Genese, que Dieu prit de la bouë pour former l'homme, & qu'il lui souffla l'esprit de vie? Si les Egyptiens ont quelquefois soutenu que durant la confusion des élémens la Terre n'étoit rien, ce langage approche assez de celui de l'Ecriture, qui donne au Cahos le même nom qu'aux Idoles, qu'aux Statues des faux Dieux, qu'elle appelle un rien, un néant.

Sanch. apud Eus. Præp. Evang. l. 1.

Selon les Phéniciens, toute la surface de la Terre avoit commencé par être bourbeuse & semblable à de la fange; puis l'air s'agita, & parut imprégné d'une lumiere Divine, d'un éclat inesperé: ce qui produisit de grandes pluyes, des éclairs, des tonnerres affreux. Au premier bruit, les animaux de toute espece, les hommes, reçurent & vie & mouvement; la Terre se nettoya & de-

vint

habitable ; les agrémens
beautés, propres à cha-
arties, ne lui manquerent

perient sumpsere humorque Ovid. Mé-
, tam. l. 1.
& ab his oriuntur cuncta

ite, le systême des Phéni- Phurn. de
eu à deux pratiques égale- Nat. Deor.
itieuses. L'une, que les l. 6.
rincipales Divinités qu'a-
nt, telles qu'Isis, Rhéa,
ergatis, se firent un devoir
ni oiseaux ni poissons. Ils
r cette abstinence rendre
plus distingué à l'air & à
si l'abstinence n'étoit point
e santé plutôt que de Re-
re, que ces mêmes Divi-
présentées avec une queue
pliée par derriere, & tan-
corne d'abondance, tantôt
ernail de navire entre les
ainsi que les erreurs paf-
t du Physique au Moral,
que matiere que ce soit,
mpe presque point impu-

IV.

IV.

Sur l'origine des hommes, Pezron, de l'Ant. de la Nation Celte.

Les premiers hommes ne pouvo se croire issus de la terre, sans en ti une sorte de vanité. C'est pourquoi t les grands peuples qui vouloient illu trer leurs origines, comme les Egy tiens, les Phrygiens, les Pélasgues, l Celtes, les Iberes, les Scythes, &c. vantoient d'être Indigènes, Autochtho nes, nés dans le pays même où ils s trouvoient établis. Ils méprisoient tou tes les autres Nations dont les commencemens n'avoient pas la même obscurité, & qui par inquiétude, ou par un désir ambitieux, s'étoient choisi de nouvelles demeures. De même, les Héros, les Pacificateurs, ceux qui se portoient à des actions d'éclat, mais utiles & avantageuses, soit à leurs compatriotes, soit aux étrangers, étoient nommés Titans, Géans, en un mot fils du Ciel & de la Terre. On ne croyoit pas leur pouvoir donner un titre plus flateur, ni plus digne d'eux: & même Apollodore voulant accréditer l'objet de sa Bibliotheque, la commence à peu près sur ce ton, & rapporte que *Cœlus* ou le Ciel épousa *Titia* ou la Terre, & que de ce mariage naquirent les premiers Héros, dont il déduit la curieuse

Isocrat. in Panegyr. Plat. in Menex.

généalogie

ogie. On juge ſans peine ce que
ient être alors les titres de no-
, des vertus. Pour les Juifs, ils
ioient ſimplement tous leurs Lé-
eurs & tous leurs Prophetes d'En-
ou de Meſſagers de Dieu; & c'eſt
que l'Ancien Teſtament expri-
par les termes qui ſuivent, *l'Eter-
mis ſon nom ſur eux, l'Eternel leur
été ſa gloire.*

trouve ſurprenant qu'on ait jamais
vancer que la terre ſeule, frappée
rayons du Soleil, & en quelque ma-
e vivifiée, fût capable de produire
maſſes organiques; & que Diodore L. I.
Sicile ait ſoutenu que la même cho-
ſe renouvelloit chaque année, à la
e de toute l'Egypte. » Il eſt certain,
répéte cet Auteur, que lorſqu'on la-
boure les endroits que le Nil a ferti-
liſés, on eſt tout ſurpris en remuant
la Terre, d'y trouver de véritables
animaux, les uns ébauchés, les autres
ſur le point d'éclorre; les autres enfin
qui rompent leurs enveloppes & com-
mencent à reſpirer. » Néanmoins,
oute ridicule que doive paroître cette
magination, elle a ſubſiſté juſqu'au tems
le la nouvelle Philoſophie, trop heu-
reuſe ſans doute d'avoir détruit le ſyſtê-
me des générations rapides & ſponta-
nées, pour ſubſtituer à ſa place un ſyſ-
tême

tême plus raiſonnable, & plus réfléch
Ce dernier ſuppoſe que les germes
tous les corps organiques ont été p
duits au commencement du Monde,
qu'il n'y a eu dans la ſuite que des d
veloppemens ſucceſſifs, ménagés ſu
vant l'ordre, & proportionnés aux b
ſoins de la Nature.

V.

Sur les diverſes révolutions par où le monde doit paſſer.

Comme les Anciens réduiſoient
création à un nouvel arrangement d
parties, ils étoient en conſéquence pe
ſuadés que la terre ne pouvoit long
tems retenir la forme qu'elle avoit re
çue, & qu'après un certain nombre d
révolutions, telles que des Déluges
des Embraſemens, elle ſe déboiteroit
pour ainſi dire, & redeviendroit Cahos.
Le ſçavant Béroſe, qui avoit commenté
les Ouvrages de Bélus, rapporte que
ces révolutions doivent arriver, lorſque
les Aſtres ſe trouvent en certains points
du Ciel. Alors tout conſpire à un Embraſement
ou à un Déluge, alors la
terre doit ſouffrir quelque changement
conſidérable. Vers le ſolſtice d'Eté, les
Egyptiens avoient coutume de marquer
de rouge leurs maiſons, leurs troupeaux,
leurs arbres, leurs fruits; & c'étoit pour
ſe reſſouvenir qu'à pareil tems le mon-
de

V. Senec. Quæſt. Nat. l. 3.

›it été embrâſé par la chute de
›n. Béroſe convient auſſi que
tes d'incendies ne ſont à craindre
rſque le Soleil eſt dans le ſigne de
viſſe ; de même que les Déluges
ent que lorſqu'il eſt dans le ſigne
pricorne : de ſorte que ces deux
tions devoient ſuccéder l'une à
, à peu près comme l'Hyver à

ſiquement, on ne peut douter de
ales cataſtrophes par où la terre
:, & qui ont rendu toute ſa ſur-
ıégale & raboteuſe : ce qui n'a pu
re, dit très-judicieuſement Era- Apud
ne, que par une infinité de Délu- Strab.Geo-
'Embraſemens, & d'autres déſaſ- gr. L. 1.
:mblables. A la vérité, la terre
›int perdu par toutes ſes ſecouſſes
ıre ronde, ou plutôt allongée en
: : car ces inégalités ne ſont rien
pport à ſa grandeur ; elles appor-
:ulement une grande variété, &
des avantages réels, à toute ſa
extérieure. Cette obſervation,
Eratoſthene, conduit néceſſaire-
ne point s'étonner pourquoi dans
ıx éloignés de la mer de 2 ou 3000
, il ſe trouve & des champs cou-
e coquillages, d'inſectes marins
és, & des puits très-profonds qui
ent d'eau ſalée. Cela ſe remar-
que



De Falso n. 2. JEUX. Il est sûr, dit Ter
monde a autrefois chan
tout couvert d'eau. *Adh*
chæ & buccinæ peregrina
bus, cupientes Platoni pr
dua fluitasse.

Jul. Firm. Math. l. 3. Au reste, plusieurs ré
tes ensemble formoient
ciens Astronomes appell
année, l'accomplissement
ses : après quoi elles se
de concert, & ainsi que
dans un de ses Hymnes
doient à la vie. Pour la
que révolution, rien n'ét
ni plus incertain : mais
jours quelque signe éclat
terre, ou dans le Ciel,
térisoit le commencem
C'est ce qu'on peut recue

u son d'une trompette aigue : ce
effraya tout le monde. On alla
-tôt consulter les Sçavans de l'Hé-
ie, lesquels répondirent unanime-
it, que ce bruit marquoit le re-
ment général qui se faisoit dans la
ure. Ils ajouterent par forme d'ex-
ation, que l'Univers étoit sujet
it révolutions consécutives ; que
une de ces révolutions causoit
hangement total dans les mœurs
ans la conduite des hommes ;
Dieu en avoit lui-même ména-
usqu'aux plus légeres circons-
es ; qu'enfin le nombre de ces
trophes étant rempli, la grande
e se trouvoit consommée. Ils
nt ensuite, que dans l'instant où
areil changement arrive, on voit
que phénomene extraordinaire
frappe les esprits éclairés : & les
ins connoissent aussi-tôt qu'il est
es hommes d'une trempe diffé-
e de ceux qui vont passer, &
s auront plus ou moins de vertu,
ou moins de mérite, que leurs
écesseurs". Mais le difficile est de
ître cet instant avec précision, &
qu'on croyoit autrefois y réussir
:ux, c'étoient les Hétrusques. On
ien, que portés par leur état à
ir la crédulité des peuples, ils se
faisoient

faisoient payer chérement leurs prédic-
tions. Il n'y a point de métiers plus lu-
cratifs que ceux qui travaillent à trom-
per les autres, soit en abusant du voile
sacré de la Religion, soit en supposant
des secrets de Médecine, soit en s'attri-
buant la connoissance de l'Astrologie.

Qu'il s'offre de réflexions sur tout ce
que je viens de dire! Mais je me con-
tenterai d'une seule. Les hommes
promts à se gêner & à prendre l'all
me, ont toujours appréhendé la fin
la dissolution du monde, principa
ment lorsque les saisons paroissoi
tomber dans un certain désordre,
l'air appauvri du nitre qui lui est
culier, sortoit de son équilibre, q
Nature en un mot ne gardoit plus
accoutumé de ses opérations.

Une telle crainte a encore re
depuis la naissance du Christia
sans doute sur ce passage de l'
Saint Pierre, que » ce sera dans
» d'une horrible tempête qu'écl
» dernier embrâsement du M
Aussi, pendant les quatre ou c
miers siécles de l'Eglise, il r
rien d'extraordinaire, soit dar
sique, soit dans le moral, que
tre-coup on ne se regardât
la veille de périr. Saint Paul
gé sérieusement à dissiper un

l fondée, surtout pendant le sé-
ju'il fit à Thessalonique. Mais tout
-homme qu'il étoit, il ne pût con-
re ni le Peuple, ordinairement trop
tre dans ses sentimens, ni les Prin-
Sacerdoce, pour le moins aussi
tres. Personne ne doutoit alors,
i dura encore long-tems après,
Antechrist ne fût sur le point de
ntrer, & Saint Cyprien entr'au-
crivant au Peuple de Thibaris,
urage à soutenir la nouvelle persé-
qui s'élevoit, comme l'avant-
re de la grande persécution de
echrist qu'on alloit voir paroître,
nce, qui se piquoit des mêmes pré-
, assure que tous ceux qui avoient
té les tems, ou par la Sainte Ecri-
ou par les Auteurs Payens, atten-
de jour en jour la fin de l'Uni-
es moindres orages, le moindre
emennt de terre, leur sembloient
décider du sort de tout le Genre-
in. La conduite brutale que tenoit
, le plus vif & le plus déterminé
rsécuteurs, les maux qu'il causoit
rétiens, le firent prendre pour
e, pour l'Homme coupable, dont
voit parlé dans la seconde Epitre à
e Thessalonique. Cette frayeur
dissipée par la mort du Tyran, on
la fin du monde à l'Empire de
e I. L Marc-

Marc-Aurele, & on se fonda, comme on se fonde quand les preuves manquent, sur je ne sçai quels Vers attribués aux Sybilles. Tertullien & le reste de ses dévots Montanistes différerent encore cette fin aux dernieres années du troisiéme siécle, où la persécution s'accrut & devint plus meurtriere qu'auparavant. Enfin on arrêta, sur la parole de Jules-Africain, que la destruction de l'Univers n'arriveroit que 500 ans après la naissance du Messie, époque qui n'avoit rien de plus assûré que les autres. Depuis même que tout a reconnu la Loi de Jesus-Christ, que les fausses Traditions se sont détruites par une connnoissance plus méditée de cette même Loi, on ne sçauroit croire combien les hommes se sont mis à la torture pour deviner quand arriveroit le dernier jour du monde. Il n'y a gueres de siecles où l'on ne trouve sur cela quelque opinion extravagante, née le plus souvent dans le sein de la Religion, & au milieu des austérités du Cloitre. Combien de fois de pieux Imposteurs ont fait courir le bruit que la terre alloit se dissoudre, pour intimider les Peuples & s'enrichir de leur frayeur! Un pareil bruit s'étoit répandu du tems de Grégoire de Tours; & lui, pour rassurer les Peuples ébranlés de la crainte de périr, il s'efforça de

leur

rouver que le monde dureroit au-
lepuis la Naissance de Jesus-Christ,
avoit duré depuis son origine jus-
l'Incarnation de l'Homme-Dieu.
ur revenir à ce que les Anciens
loient la Grande Année, & qui
suivant les uns, beaucoup plus lon-
ue suivant les autres, je trouve à
s d'observer qu'il y avoit sur cela
opinions tout-à-fait contraires. Les
ensoient que chaque grande Année
différente, & de celle qui l'avoit
dée, & de celle qui devoit la sui-
le maniere que rien ne se rappor-
& que les mêmes combinaisons
nemens, les mêmes circonstances
ires ne pouvoient jamais se re-
. C'est ce qu'on représentoit,
t sous l'emblême d'une roue qui se
sans cesse, tantôt sous l'emblême
machine qui sert à vanner le bled
le séparer de la paille, d'où les
s ont fait leur *Mystica vannus Jac-*
es autres, plus autorisés & plus
reux, s'imaginoient que toutes les
les Années se ressembloient de
en point, & que ce qui arrivoit dans
, devoit par une répétition nécess-
arriver dans les autres. Les Pla-
ens surtout firent valoir cet ar-
ment, comme quelque chose de
illeux; & Origene, pour lui don-
L 2 ner

Censor de Die Nat. c. 17.

Orig. cont. Cels. 7.

ner plus de poids, l'appuya de ces paroles de l'Ecclésiaste. « Qu'est-ce qui a « été autrefois ? C'est ce qui doit être « à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait ! « C'est-ce qui doit se faire encore. Rien « n'est nouveau sous le Soleil, & nul « ne peut dire, voilà une chose nouvel- « le; car elle a déja été faite dans les « siécles qui se sont écoulés avant nous. Comme les Stoïciens admettoient aussi cette renaissance de toute la Nature, cette Palingénésie universelle, les Stoïciens osoient compter sur une sorte d'immortalité, toûjours flateuse à l'amour-propre. On souffriroit la mort,
Epist. 71. avoue Sénéque, avec plus de courage & de fermeté, si l'on pensoit que tout est dans le monde balancé de maniere, que tout doit se détruire & se renouveller. Il n'y a point d'anéantissement, la vie conduit à la mort, & la mort ramene à la vie.

Quoique ces deux opinions fussent entierement opposées, elles conviennent cependant en un point qui mérite d'être expliqué. Chaque parti croyoit qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus sage que le commencement d'une Grande Année. « La Terre, dit Platon dans « le Politique, est alors gouvernée de « Dieu immédiatement; l'ordre y ré- « gne ; tous les hommes qui l'abi-

tent,

sent, comme autant de Héros, sont vertueux, ne songent qu'à se prêter la main: toutes les productions de la Nature sont telles en effet quelles doivent l'être. Mais à chaque révolution les choses changent, les races des hommes se corrompent, leurs facultés s'affoiblissent, leur vie s'accourcit. Enfin quand la terre a souffert tous les changemens, toutes les dégradations dont elle est susceptible, elle retombe dans le cahos, & pendant cette espece d'interregne, Jupiter reste oisif & ne s'occupe de rien, la Divinité s'endort, pour ainsi dire, jusqu'à ce que la grande année recommence, qui ne manque jamais de recommencer.

Plut. advers. Stoïcos. Sen. Epist. 9.

VI.

De ce que les Peres de l'Eglise en ont jugé.

Tout ce systême de révolutions mal pris, a sans doute fait naître l'hérésie du *Millénarisme*, trop répandue parmi les premiers Peres de l'Eglise, & laquelle assignoit de durée au monde 6000 ans; sçavoir, 2000 sous l'état de Nature, 2000 sous la Loi, 2000 sous le Messie. Un embrasement général appellé par quelques-uns de ces Peres le *Baptême du feu*, devoit succéder à cette longue Année, & purifier la terre de ses taches & de ses souillures. Après quoi, deve-

Le Clerc, Biblioth. Choif. t. 1.

nue plus féconde, plus riante, elle offrira toute sorte de délices. « L'ancien « Serpent sera enchaîné pour mille ans, « & ne pourra plus séduire les Nations « attentives & en garde contre ses embuches. Alors paroîtront un Ciel « nouveau & une nouvelle Terre : la « mort ne sera plus, ni les cris, ni les « afflictions ; en un mot, le premier « état sera passé, & toutes choses seront nouvelles.

In Apocal. c. 20. & 21.

Cette description du Regne de mille ans n'avoit rien que d'allégorique. Mais comme le plaisir gagne toûjours, quelque soin qu'on prenne de le spiritualiser, on fit dans la suite un Regne de mille ans tout voluptueux, où le corps devoit entrer en partage des satisfactions dûes à l'ame, où les agrémens devoient redoubler à proportion des peines volontaires qu'on s'étoit imposées pendant la vie. C'est-là un précipice où tombent souvent ceux qui en matiere de Réligion cherchent à se singulariser, & qui feignant de ne point connoître le goût qui les porte au sensible, retrouvent ce même goût dans tout ce qui les approche, dans tout ce qui les environne.

Si les Partisans du *Millénarisme* n'avoient appuyé que sur le dernier embrasement qui doit consumer toutes choses,

i'auroit aucun reproche à leur faire;
cet embrasement paroît un point
idé ; « Et ainsi que l'ancien monde
péri par les eaux du Déluge, le nou-
eau que nous habitons périra par
e feu au jour de la colere du Sei-
neur ; & de la ruine des Impies.
reste seulement une difficulté ; sça-
r, si par le mot de *périr* il faut enten-
quelqu'autre désastre qu'un change-
nt extraordinaire, qui doit arriver à
ite la terre, & si le feu lui sera plus
isible & plus fatal que les eaux du
luge.

Presque tous les anciens Auteurs, soit
uifs, soit Chrétiens, ont soutenu que
monde ne finiroit que pour reparoî-
e en un état plus agréable & plus bril-
int ; qu'après être retombé dans le ca-
os, il reprendroit peu à peu une nou-
elle forme ; qu'ainsi on verroit succes-
vement plusieurs mondes s'élever & se
étruire, mais toûjours en augmentant
e perfections & de beautés. *Le Sei-
neur n'a point dit*, s'écrie Saint Jerô- In Isaï.
ie, *que nous verrions d'autres Cieux &
ne autre Terre ; mais seulement de nou-
eaux Cieux & une nouvelle Terre : ce
ui marque leur renaissance, & pour tout
ire, leur rétablissement entier. La Ter-
e ne change-t-elle pas de parure, de vê-
mens, de couleurs, dans les différentes*

 saisons

saisons de l'année? Ne semble-t-elle point rajeunir? Mais elle est toûjours la même, eu égard à sa substance propre. Aussi le Livre Divin insinue seulement que la figure du monde s'écoule, mais non le monde lui-même. Ajoutons que le sentiment si naturel, que la terre ne sera point anéantie, mais que le feu la purifiera, paroît le plus autorisé par les Peres, par les Théologiens, par les Philosophes. Ils ont pû dire sur cette matiere tout ce qu'ils ont jugé de conforme à la raison, l'Eglise ne l'ayant point décidé. De plus, celui qui nous a fait connoître la création de l'Univers, ne nous fait connoître en aucun endroit qu'il doit anéantir son ouvrage: non, qu'il ne puisse l'une de ces choses comme l'autre; mais parce qu'en ces sortes de sujets on ne doit se soumettre qu'à ce qui est expressément révélé. Salomon nous assure même qu'il a appris que tout ce que Dieu a fait doit subsister à jamais: & c'est-là ce que Grégoire le Grand & d'autres Interprêtes expliquent d'une maniere sensée, en conciliant l'Ecriture avec elle-même, lorsqu'elle dit d'un côté que la Terre demeurera éternellement, & de l'autre que la Terre & les Cieux passeront. Ils passeront à la vérité pour la figure; mais non pour l'essence, pour le fond des choses.

Outre

Outre les anciens *Millénaristes*, il s'en est trouvé dans le dernier siécle, qui tantôt incrédules jusqu'à l'imbécillité, tantôt incrédules jusqu'à l'audace, ont annoncé un nouveau Regne de Jesus-Christ sous le nom de cinquiéme Monarchie. Comme ils agissoient par deux motifs qui trompent la plûpart des hommes, le dégoût du présent & l'espoir d'un avenir plus favorable, ils n'eurent point de peine à faire approuver leur fanatisme. La multitude fut de leur parti, elle qui sans pouvoir jamais fixer son inconstance, & se plaint toûjours du sort dont elle jouit, & se répait de l'espérance que celui dont elle jouira dans la suite, sera meilleur. Mais ces *Millénaristes* vinrent échouer au même écueil où échouent tous les faux Prophêtes; le tems, le tems dévoila combien ils s'étoient abusés.

Je trouve un seul point où ils ont fait voir quelque adresse : c'est à prouver que le Monde décroît & vieillit tous les jours : que la Terre n'a plus la même fécondité ni la même disposition à produire, qu'elle avoit à sa naissance; que les hommes diminuent non-seulement de taille, mais encore de force, de vertu, de courage; enfin que tout ce qui existe tend à une dissolution générale.

On ne peut nier qu'à regarder les

choses d'une vûe rapide & superficielle, ce systême ne paroisse du moins vraisemblable D'un côté les Auteurs qui s'appuyent sur la Morale & sur l'Histoire, de l'autre quelques Astronômes célebres ont tâché de le confirmer par une suite d'observations. Tels sont Gemma Frisius, Philippe Lansberge, Nicolas Copernic, Pierre Gassendi, Jean Kepler, Jean-Baptiste Morin dans son Astrologie, François-Vincent Wing dans son Astronomie Angloise, &c. Cependant, tout bien examiné, il est certain que quoique la terre ait souffert en détail de grands changemens, elle n'offre jusqu'ici dans l'essentiel aucune marque de vieillesse. Il est encore certain que tous les siecles se ressemblent, se contrepesent, pour le gros des vertus & des vices; & que les hommes, malgré les passions & les préjugés dont ils sont susceptibles, présentent à peu près le même spectacle moral.

CHAPITRE VII.

I. *Quelle idée les Barbares avoient de la Matiere.* II. *Qu'ils n'ont point reconnu de Substances spirituelles,* III. *De l'antiquité du Dogme des deux*

Prin-

Principes. IV. De son étendue. V. Qu'au défaut de la Rèvélation, on ne pouvoit mieux expliquer que par ce Dogme l'origine du bien & du mal.

I.

ON a vû dans un assez grand détail ce que les Barbares pensoient de la formation de la terre, & de l'origine du Genre-Humain. Comme ils n'avoient aucune lumiere surnaturelle qui les éclairât, aucun guide infaillible qui les conduisît, ils étoient réduits à deviner. Et peut-être l'ont-ils fait avec assez d'adresse & de succès. On ne doit juger du mérite, de la capacité des hommes, que par rapport à la situation où ils se trouvent, & aux efforts d'esprit qu'ils peuvent faire, & aux difficultés qu'ils peuvent vaincre. Tout le reste ne doit point leur être imputé. La Révélation est un secours gratuit, qu'on n'est pas le maître de se procurer. Où aboutit la Philosophie, là elle commence: elle sert de supplément, &, pour ainsi dire, de ratification à toutes les connoissances humaines.

Quelle idée les Barbares avoient de la Matiere.

Il paroît que dans l'Antiquité la plus reculée on n'admettoit qu'une seule substance, éternelle, infinie, & ce qui surprendra le plus, indivisible, quoique pourtant divisée en trois parties. Et ce

Winder; de vitâ funct. statu. s. 3. Le Clerc, Biblioth. Choisi. t. 2.

V. Chalcid. in Tim. initio.

sont elles, qui réunies & jointes ensemble, forment ce que Pythagore appelle le tout, hors duquel il n'y a rien. La premiere partie de cette substance, inaccessible aux regards de tous les hommes, est proprement ce qui détermine l'essence de Dieu, des Anges & des Génies. Elle se répand de-là sur tout le reste de la Nature, d'où quelques saints Peres lui ont donné le nom de *semen supernæ essentiæ*, ou *quod excellentiori abundat semine*. La seconde partie compose les Globes célestes, le Soleil, les Etoiles fixes, les Planetes, ce qui brille d'une lumiere primitive & originale. La troisiéme enfin compose les corps & généralement tout l'Empire sublunaire, que Platon dans le Timée nomme le séjour du changement, la mere & la nourrice du sensible.

Clem. Alex. Strom. l. 2. Iren. l. 3. Tertull. Scorp. c. 2.

Apul. de Dogm. Plat.

Voilà en gros quelle idée on avoit de la substance unique dont on croyoit que tous les Etres tiroient le fond même de leur nature, chacun suivant le degré de perfection qui lui convient. Et comme cette substance passoit pour indivisible, quoiqu'elle fut divisée en trois parties, de même elle passoit pour immuable, quoiqu'elle se modifiât de différentes manieres. Mais ces modifications étant de peu de durée, on les comptoit pour rien, même on les re-

gardoit comme non-existentes, & cela par rapport au tout qui seul existe véritablement. Ce qu'on doit observer avec soin: la substance jouit de l'être, & ses modifications aspirent à en jouir, sans jamais pouvoir y arriver.

Le trop fameux Spinoza dont j'ai déja parlé, en écrivant à Henri Oldenburg Sécrétaire de la Société Royale de Londres, convient que c'est parmi les plus anciens Philosophes qu'il a puisé son systême, qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers. Mais il ajoute qu'il a pris les choses d'un biais plus favorable, soit en proposant de nouvelles preuves, soit en leur donnant la forme observée par les Géometres. Quoiqu'il en soit, son sentiment n'en est point devenu plus probable, les contradictions n'y sont pas mieux sauvées. Epist. 5. & 6. inter Op. posthuma.

J'ai dit, que suivant les Anciens, la substance unique étoit comme divisée en trois parties, sans rien perdre de sa nature propre, qui est de former un tout parfait. De ces trois parties, les deux premieres n'ont jamais souffert aucun trouble, aucun désordre, ni n'en peuvent souffrir: la troisiéme seule y est exposée par des ébranlemens continuels, & par des modifications subites, à la vérité, mais qui naissent les unes des autres. Tel est l'empire sublunaire, le Pyth. apud Laërt. Ocel. Luc. c. 2. Plot. Ennea. 1. l. 8. Socrat. apud Plat. in Phæd.

lieu

Arist. de Gener. & Corrupt.

lieu des corps, où se succédent sans cesse de nouvelles formes, & où tout est disposition à changement. Dans cet Empire, à force d'être mues & agitées, les choses ne pouvoient manquer de se déranger, de devenir cahos. Une main adroite & puissante les remit dans l'ordre, & les y remet autant de fois qu'elles en veulent sortir. *Ex inordinato in ordinem adduxit*, avance l'Orateur Philosophe; & c'est en cela qu'il fait consister tout le jeu de la création, & de la conservation des Etres sublunaires.

Cic. in Fragm.

La même pensée avoit gagné les premiers Auteurs Ecclésiastiques, comme Justin Martyr, Tertullien, Théophile d'Antioche, qui tous ont soutenu que dans la formation du monde, Dieu n'avoit fait que rappeller les choses à un meilleur arrangement. Comme il est la bonté même, dit Justin, il a travaillé sur un sujet rebelle, informe, & il en a fait un ouvrage utile aux hommes.

Apolog. 2.

V. Theop. l. 2. intet Op. Just.

Pour ce qui regarde la matiere, il est à propos de fixer ici l'idée qu'en avoient les Anciens. Quelquefois ils la confondoient avec la substance unique, & ils disoient conséquemment que rien ne lui est essentiel que d'exister, & que si l'étendue convient à quelques-unes de ses parties, ce n'est que lorsqu'on les considere par abstraction. Mais le plus souvent

bornoient l'idée de la matiere à
s appelloient eux-mêmes l'Em-
blunaire, la Nature corporelle.
s, selon eux, est ce qu'on conçoit
port à lui seul, & en le détachant
t dont il fait partie. Le tout
perçoit que par l'entendement,
rps que par l'imagination aidée
s. Ainsi les corps ne sont que des
ations qui peuvent exister ou
ister, sans faire aucun tort à la
ce. Ainsi la matiere n'est point
ccession d'heures & de jours :
s corps caractérisent & détermi-
matiere, à peu près comme les
caractérisent & déterminent un
indifférent à être mû ou à rester
lle. Ces sortes d'attributs n'ap-
nent point au sujet de droit;
ui deviennent propres par une
d'adhérence, à la maniere des
s.

I I.

Qu'ils n'ont point reconnu de Substances spirituelles.

t de-là, suivant l'expression d'A-
, que la matiere n'est ni corporel-
corporelle; sans doute parce qu'il
n'une seule substance dans l'Uni-
orporelle en ce qui est corps, in-
lle en ce qui ne l'est point.
s de Lycie pour appuyer davan-
tage

* De Dogm. Plat. Instit. Theol. c. 72.

tage ce qu'avoit dit Apulée, ajoute; 1°. que la matiere est animée; mais que les corps ne le sont pas, quoiqu'ils ayent un principe d'organisation, un je ne sçai quoi de décisif qui les distingue l'un de l'autre; 2°. que la matiere existe par elle-même, mais non les corps qui changent continuellement d'attitudes & de situation. Donc on peut avancer beaucoup de choses des corps, qui ne conviennent point à la matiere; par exemple qu'ils sont terminés par des figures, qu'ils se meuvent plus ou moins vîte, qu'ils se corrompent & se renouvellent, &c. au lieu que la matiere est une substance de tous points inaltérable. Aussi Pythagore & Platon conviennent-ils l'un & l'autre, que Dieu existoit avant qu'il y eut des corps; mais non avant qu'il y eût de la matiere, l'idée de la matiere ne demandant point l'existence actuelle des corps.

Jusqu'ici les Anciens semblent n'avoir eu aucune teinture de la spiritualité. Ils croyoient de concert que tous les Etres participoient à la même substance; mais que les uns étoient matériels seulement, & les autres matériels & corporels: ce qu'on ne peut trop répeter. Dieu, les Anges & les Génies, disent Porphyre & Jamblique, sont faits de la matiere; mais ils n'ont aucun rapport avec

Uterque in vitâ Pythag. Jambl. de Mysteriis.

ce qui eſt corporel. Encore au-
hui à la Chine, où les Principaux
nes de l'ancienne Philoſophie ſe
onſervés, on ne connoît point de
nce ſpirituelle, & on regarde la
comme la ſéparation de la partie
ne de l'homme, de ſa partie ter-
. La premiere s'éleve en haut, &
nde retourne en bas.

III.

la poſé, on devine ſans peine pour- De l'antiquité du Dogme des deux Principes.
tout le reſte de l'Univers paroît ſi
reglé, ſi bien contrepéſé, hors
oire ſublunaire : c'eſt qu'il n'y a des
que dans cet Empire, & par con-
nt du changement, de l'altération,
oſes déſunies & irréconciliables.
voulant y mettre l'ordre, trouva
et rebelle, & qui ſe plioit malai- Plut. de Iſid. & Oſir.
it à ſa volonté. Il fit cependant,
le réduire & pour triompher de
out ce qui pouvoit dépendre de ſa
e. Mais elle ſe trouva trop con-
e, & le Monde ſublunaire reſta
ne auparavant, ſujet à une infinité
ſordres, de variations & de diſpa-
Tout cela fut une ſuite de la
re des corps, qui recevant ſans ceſſe
uvelles formes, ne pouvoient être
ts à un état de conſiſtence & d'u-
niformité.

Epiphan. de Haref. Theod. Hæret. Fab. l. 1.

niformité. Les premiers Hérétiques, encore pleins de cette Philosophie, disoient que Jesus-Christ n'avoit pas pris une véritable chair, parcequ'il se seroit uni au mal; & que dans l'ouvrage de la Rédemption il s'étoit contenté d'imposer aux yeux par un corps fantastique. Quel amas d'absurdités!

Le but de tout ce systême des Anciens étoit de sauver la bonté de Dieu aux dépens de sa puissance, & d'expliquer d'une maniere moins dure & moins révoltante, l'origine du mal moral & du mal physique. Cette origine est aussi la plus grande difficulté qui s'offre à l'esprit humain. « Peut-on croire, dit

In Timæo. V. etiam Polit.

« soit Platon, que ce qui est mauvais « & déréglé soit l'ouvrage de Dieu? « N'est-il pas le principe & la source « de toute vertu, tant en lui-même, « que hors de lui? Sil avoit trouvé « plus de docilité dans la Terre, plus « de disposition à l'ordre, sans doute « qu'il l'auroit remplie de toute sorte « de bien. Tel est en effet son caractere « à moins qu'il ne trouve des obstacles « cles invincibles. » Les Scythes avec

Quint. Curt. l. 7.

leur générosité ordinaire, & incapables de ménager un Tyran quoique les armes à la main, prouvoient à Alexandre qu'il n'étoit point Dieu, parce qu'il faisoit du mal aux hommes.

IV.

IV.

De ce premier ſyſtême, mais après beaucoup d'appréciations inutiles à rapporter, s'enſuivit un autre plus étendu & plus frappant, le ſyſtême des deux Principes, lequel ſe communiqua bientôt à toutes les nations du monde, & s'imprima dans leurs cœurs ſi profondément, que rien ne pût l'en détacher. Prieres, ſacrifices, cérémonies, détails publics & ſecrets de Réligion, tout fut marqué à ce coin. « S'il n'y a qu'un « Principe, crioient les peuples entiers, « & que ce Principe ſoit eſſentiellement « bon, d'où vient que les hommes ſont « aſſujettis à tant de miſeres, à tant de « diſgraces? D'où vient qu'ils ſont mé- « chans? Quel a été le but de ce Prin- « cipe dans la conſtruction du Monde? « L'a-t-il fait pour ſa gloire? Eh quelle « gloire peut-il retirer de tant d'embar- « ras & de déſordres? L'a-t-il fait pour « l'amour des hommes? Eh pourquoi « les conduit-il ſi impérieuſement, les « rend-il ſi malheureux & ſi eſclaves « dans toute la ſuite de leur âge »? Delà concluoient ces peuples, qu'il faut néceſſairement deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais; l'un ſenſible au repos des Etres créés, l'autre ne cherchant qu'à

De ſo[n] étendue.

Plut. ul[t.] ſupra. Voſſ. de Idol. l. 1.

V. Cice[r.] l. 1. de Nat. Deo[r.]

qu'à leur nuire ; & que ce sont ces deux Principes qui régissent ou plûtôt qui déchirent tout le Monde sublunaire. Ils ajoutoient, que l'homme n'existe point de lui-même, ne peut agir de lui-même ; & que comme il est poussé tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, tantôt vers la vertu qui l'annoblit, tantôt vers le vice qui le dégrade, cela ne peut arriver que par deux efforts contraires & toûjours en équilibre.

Hyde, de Relig. vet. Pers. c. 9.

Zoroastre, que les Perses & les Chaldéens reconnoissoient pour leur Instituteur, n'avoit pas manqué de leur enseigner toute cette doctrine. Le Principe bienfaisant, il le nommoit Oromazès ou Oromasdès ; & le malfaisant, Arimanius. Selon lui, le premier ressembloit à la lumiere, & le second aux ténebres : le premier exigeoit des sacrifices fondés sur la reconnoissance, & le second en exigeoit de fondés sur la crainte. On croit même que ce fut pour appaiser Arimanius, qu'à la honte de la raison, s'établit la coutume meurtriere d'immoler des hommes vivans : du moins ces sortes de sacrifices n'ont-ils été d'usage que dans les lieux où le Dogme des deux Principes étoit répandu. Si Zoroastre comparoit Oromazès à la lumiere, c'est qu'il n'imaginoit rien de plus excellent ; de même, s'il comparoit Arimanius

V. Pytyag. apud Varr. de Linguâ Lat. l. 4.

nius aux ténebres, c'est qu'il ne connaissoit rien de plus affreux. Un sçavant Anglois, qui a ramassé toutes les conjectures échappées aux Anciens sur l'autre vie, tire le nom d'Oromazès ou Oromasdès de deux mots Chaldaïques, qui signifient la Citadelle ou le magasin du feu. Windet; c. 3.

Tous les Partisans du systême des deux Principes les croyoient incréés, contemporains, indépendans l'un de l'autre, avec une égale force & une égale puissance. Cependant quelques Perses, au rapport de M. Hyde, soutenoient que le mauvais Principe avoit été produit par le bon. Mais une telle pensée répugne. Car à quel dessein le dernier se seroit-il donné un Adversaire, un Antagoniste, toûjours prêt à rabaisser ses ouvrages & à les corrompre? Il y a plus d'apparence que le mauvais Principe ne dépendoit point du bon, & qu'ils avoient tous les deux une autorité, une haine réciproque. Les premiers ennemis du Christianisme, comme Celse, Crescent, Porphyre, se vantoient d'avoir découvert quelques rraces de ce systême dans l'Ecriture Sainte, lorsqu'elle parle du Démon, & des embuches qu'il dressa au Fils de Dieu, & du soin qu'il prend de troubler son Empire. Ubi supra c. 11.

« Si l'Etre suprême, ajoutoient-ils, a

« créé

« créé l'homme pour le servir en justice
« & charité, pourquoi permet-il au
« Démon de l'en détourner par ses ar-
« tifices & ses manieres insinuantes ?
« N'est-ce point là vouloir de propos
« délibéré avilir ses propres ouvrages ?
« D'ailleurs, à remonter jusqu'à l'Hé-
« breu, on trouve que le mot *Satan* veut
« dire l'Ennemi, l'Adversaire : qualité
« qui le met presque au niveau de Dieu
« même. » Mais on répondit aisément
à de tels reproches ; on fit taire des
hommes vains, qui pour décréditer ce
qu'ils n'entendirent jamais, prenoient
au pied de la lettre beaucoup de choses
allégoriques. Ainsi les premiers Chré-
tiens sont tout-à-fait purs de ce côté-
là. Je leur reprocherai seulement d'a-
voir quelquefois abusé des comparai-
sons empruntées de la lumiere & des
tenebres, tant pour marquer le culte
qu'ils rendoient à Dieu, que pour faire
sentir l'horreur qu'ils avoient du malin
Esprit.

August. de Hæresibus. Idem. l. 4 contra Faustum.

Quelque terrein pourtant qu'ait oc-
cupé le systême des deux Principes,
devenu presque le fond de la Théolo-
logie Payenne, il ne paroît pas que ni
les Grecs ni les Romains ayent jamais
songé à se l'approprier. Ils n'avoient
même aucun terme qui répondit préci-
sément à ce que les Juifs & les Chré-
tiens

Hyd. c. 9.

ns entendoient par celui de Satan; ce ſeroit une erreur très-grande de mettre en parallele avec les Dieux ıfernaux, & ſurtout avec Pluton, ai n'a d'autre emploi que de préſider l'aſſemblée des morts, ſans autorité ır ceux qui vivent. Dans ce point de ûe, on le dépeignoit aſſis, tantôt ſur n Trône noir, tantôt ſur un Char raîné par des chevaux de la même couleur, avec une couronne d'ébéne qui ui ſerre la tête. D'une main, il tient ane verge pour raſſembler les morts épars dans ſon Empire; & de l'autre, in paquet de clés pour leur montrer qu'il n'y a plus de retour à la vie. J'aimerois mieux comparer avec le mauvais Principe les *Véjoves*, un *Robigus*, la cruelle Até, la ſuperbe Néméſis; enfin toutes les Divinités malfaiſantes, triſtes, jalouſes de notre repos. Et peut-être, ſuivant le Poëte Simonide, n'y en a-t-il aucune qui ne tienne de ce caractere, & qui ne mette une partie de ſa félicité à nuire aux hommes.

Cependant, comme toutes ces fictions ne dénouoient point la difficulté: les Philoſophes Grecs eurent recours à des hypotheſes particulieres, pour expliquer l'origine du mal moral & du mal phyſique. Les uns ſuppoſerent la préexiſtence des ames, & ſoutinrent qu'elles

qu'elles ne venoient dans le corps que par punition, que pour expier des fautes commises pendant le cours d'une autre vie. Sur cela, ils défendoient furieusement qu'on eût pitié du sort des misérables, parce qu'ils ne souffrent en effet que ce qu'ils ont mérité. Platon attribue l'origine de cette hypothèse à Orphée, & il regarde lui-même le corps comme un véritable tombeau où l'ame dégradée est ensevelie. C'est ce qui porta la plûpart des Pythagoriciens, & depuis la venue de Jesus-Christ les Encratites ou les Continens, à fuir le mariage, pour éviter l'occasion de rendre des ames malheureuses.

In Craty-lo.

V. etiam Clem. Alexan. Strom. l. 3. & Athen. l. 4.

More Ne-voch. p. 3.

Le célébre Moïse Maimonide semble approuver deux Dogmes qui étoient assez répandus parmi les Juifs : le premier, que la vie n'est point un bienfait accordé aux hommes, mais un châtiment dont Dieu punit des crimes antérieurs : le second, qu'on ne seroit ni accablé d'infirmités, ni sujet aux revers de la fortune, si l'on n'avoit point failli auparavant. C'est pourquoi Jesus-Christ disoit aux malades qui venoient implorer son secours : *Vos péchés vous sont remis, allez, ne vous rendez plus coupable* : effacer un péché, ou rétablir la santé, étant des termes synonymes parmi les Juifs,

Les

Les autres ravissoient à Dieu, ou Aristot. de
mme ils s'exprimoient, aux Dieux, gener. &
ute connoissance des affaires sublu- corrupt.
iires, persuadés qu'elles sont trop mal
sorties pour avoir été réglées par une
iain si puissante. De-là ils tiroient
ette conclusion, qu'il faut ou renoncer
l'idée d'un Etre juste, pur, saint; ou
convenir qu'il ne prend aucune part à
out ce qui se passe dans le monde. S'il
n'y intéressoit, seulement comme té-
moin, laisseroit-il les choses marcher du
train dont elles vont? Accorderoit-il
toutes les récompenses à la tyrannie,
iu vice adroit & ingénieux à se ména-
ger des protecteurs? La vertu affligée
k souffrante seroit-elle le spectacle le
plus ordinaire de la vie?

Les autres établissoient une succes- Plut. de ré-
ion d'événemens, une chaîne de biens pug. Stoïc.
t de maux, que rien ne peut ni altérer
ii rompre. Que sert de se plaindre, di- Idem de
oient-ils, que sert de murmurer? Le Fato.
Destin entraîne tout, le Destin manie
out en aveugle & sans retour. Les
ommes ont beau se flatter: esclaves
u'ils sont, ils ne peuvent ni décider,
i choisir, ni préférer une chose à l'au-
re. Des circonstances nécessaires dé-
erminent toutes leurs actions, & les
vénemens dépendent d'une double cau-
e, & de ce qui les a précédés, & de ce



continuellement & les bien
qu'il verse sur le Genre Hu
son principal emploi. Enc
soit également, & qu'il ne
mais, nous nous plaindrio
notre sort.

V.

Qu'au défaut de la Révélation, on ne pouvoit mieux expliquer que par ce Dogme l'origine du bien & du mal.

Tout ce que je viens de
assez la peine qu'ont eu l
éclaircir l'origine du mal p
mal moral. C'est aussi la pl
plus épineuse question qu
à l'esprit humain, celle d
se tirer que par le moyen
lui apprend la chute volon
mier homme, d'où s'ensu
perte & celle de toute
Mais les Payens manquoi

uent dans un paſſage très-étroit & très-ênant. Il falloit accorder la bonté & a ſainteté de Dieu, avec le péché & es différentes miſeres de l'homme : il alloit juſtifier celui qui peut tout, de e que pouvant empêcher le mal, il l'a préféré au bien même ; & de ce qu'étant infiniment équitable, il punit des créatures qui ſemblent ne l'avoir point mérité, & qui voyent le jour pluſieurs ſiécles après que leur condamnation a été prononcée. Je dis que tous ces phénomenes, & ſi oppoſés & ſi contradictoires, ne ſe pouvoient mieux expliquer chez les Payens, que par l'hypotheſe des deux Principes. De-là ſon crédit & ſon étendue, qui l'ont fait regarder comme le dogme favori de tous les peuples, même de ceux de l'Amérique, où il ſe trouve établi & enſeigné de tous les tems. Le nouveau monde n'a point eu ſur cela d'autre créance que l'ancien.

Aug. de Zarate, Hiſt. de la découv. du Perou. t. 2

En effet, que devoient penſer des hommes abandonnés à leurs propres idées, quand ils ſe replioient ſur leur ſort déplorable ? Quand ils voyoient dans un même ſujet tant d'actions ſi baſſes, ſi humiliantes & ſi indignes, avec tant de réflexions ſi ſublimes, ſi ſpirituelles & ſi approfondies ; un déſir ſi immodéré de ſçavoir les choſes les plus inutiles, avec une ignorance ſi grande

M 2 de



devoient-ils pas ſoupçonner q
cruel & tyrannique les avoit
qu'il les gouvernoit impéri
qu'il les avoit mis dans un lieu
ble, expoſés à mille maux ſu
ingrate à qui il falloit arrach
ſors, & qui échapoient encoi
manieres, tout arrachés qu'i
Qu'on conſidere la Terre :
demeure propre à des ſubſtan
nables & penſantes? Eſt-ce u
tion préparée par une mere
par une marâtre inhumaine
grande partie n'offre que des a
& ne peut convenir qu'à cei
les animaux où l'organiſati
moins recherchée. De cette
extrémités & le milieu parois
bitables, à cauſe de deux
qu'on ne peut ſurmonter, le g
& le grand chaud. De ce

calamités funeftes. Les faifons re-
es & dérangées leur font continuel-
ment la guerre. Ici, l'Hyver dure les
ux tiers de l'année, attrifte toute la
ature, & fait douter fi elle a quelque
pparence de fécondité. Là, un Soleil
rulant ruine les efpérances qu'on avoit
onçues, & devient le plus grand en-
emi des hommes, lui qui en eft d'or-
naire le Bienfaiteur. Plus loin, des
uyes femeftres, des ouragans, des
emblemens de terre, des déborde-
ens de rivieres, des torrens de feu
doublent la terreur & l'épouvante.
, les efpérances flatteufes qu'on avoit
noncées dans le Printems, fe trou-
nt perdues au commencement de l'E.
: les blés prefque mûrs font renver-
, la vigne encore tendre eft brûlée.
, des guerres auffi fanglantes qu'en-
prifes légérement, difperfent & les
iffonneurs & les vendangeurs, qu'ap-
loient des récoltes toutes prêtes. Plus
n, des nuées de fauterelles tombent
les champs abandonnés, & n'y laif-
it aucune trace de verdure. En un
ot, qui voudroit décrire la terre, n'y
uveroit que monumens de la colere
de la vengeance célefte. Paufanias
narque qu'il y avoit à Athenes un
itel dédié à la Déeffe *Mifericordia*,
'on pourroit traduire par Indulgence,
M 3 Pitié,



mes, qu'on les examin
qu'eſt-ce qu'on en doit pe
que n'étale que des monſt
tures hideuſes & réduites
plus groſſier que celui
L'Amérique eſt preſque
ble, ce vaſte & malheureu
metiere de tant d'homm
des trahiſons & des cruaut
pour aſſouvir notre avari
encore un trafic ſi honteu
Auſtrales renferment des
qui la figure humaine eſ
connoiſſable, & ce qui e
haïr. L'Aſie paroît en q
plus cultivée. Mais enco
ture! quelle différence de
à ce qu'elle a été! Com
barbarie a-t-elle ſuccédé à

mes, de goûts, de paſſions, de loix & de coutumes, s'y trouve épars ? On penſe tout différemment dans un Pays que dans un autre, & au lieu de ſe tolérer mutuellement parmi cette variété infinie d'opinions, & de ſe ſouffrir avec douceur, on ſe tourmente, on ſe tue de ſang froid, Non ſeulement il y a des préjugés généraux & qui dépendent de la foibleſſe humaine, il y en a de Royaumes, de Provinces, de Villes, de familles, de ſociétés particulieres. L'aimable vérité n'y a aucun avantage ſur ſa rivale la plus dangéreuſe, l'erreur. L'une & l'autre excite les mêmes troubles & les mêmes tempêtes, ſe ſoutient avec la même opiniâtreté, a des martyrs & des Partiſans. Enfin l'Europe, à la regarder de près, n'eſt devenue plus polie & plus magnifique que pour être plus vicieuſe, n'a multiplié les loix que pour ſe donner le plaiſir de les violer avec plus de hardieſſe, n'a cultivé les Beaux Arts que pour s'abandonner davantage au luxe & aux déréglemens qui l'accompagnent. Et ces Arts encore, que l'Europe croit poſſéder, quels ſont-ils ? De combien de veilles, de contradictions, & de peines les faut-il payer ? Il ſemble, dit Pline, que la Nature n'ait accordé de bonne grace à l'homme aucun autre talent que celui de

ſe plaindre, celui de haïr ſon ſort, & de le déplorer.

Qu'on regarde enſuite les hommes rangés en différentes eſpeces d'états. Ici ils ſont oprimés par des Tyrans qui ſe font un malin plaiſir de dominer ſur leur vie & leur liberté, qui leur arrachent leurs biens, qui les trompent ſur de ſpécieux prétextes, & qui ſouvent ne ſe donnent pas même la peine de les tromper. Là, ils ſont rangés en Républiques, & ces Républiques offrent chacune leur ſyſtême particulier. Mais ce qu'elles ont de commun, c'eſt qu'elles n'ont jamais pu empêcher que les puiſſans n'opprimaſſent les foibles, que les perſonnes en place ne ſe prévaluſſent de tous les avantages que leur donne la force, que les riches ne le devinſſent encore par l'appauvriſſement de leurs vaſſaux, & qu'enfin la fortune des uns ne fit le malheur des autres. *Nature*, diſoit Montagne, *a, ce crains-je, attaché à l'homme quelque inſtinct à l'inhumanité*. Plus loin, les Peuples ne reconnoiſſent d'autres droits que ceux que donnent l'envie de tromper, l'audace, la fureur & l'injuſtice. Mais partout la raiſon eſt mépriſée, foulée aux pieds, regardée comme une vile chimere : les Loix s'accumulent, & ne ſont point obſervées ; elles prennent la

place

mœurs & corrompent enco-
eurs, qui ſans cela ſeroient
ſages & réglées. La vertu ſe
ıt ſes oppreſſeurs : quelquefois
aint & réclame contre leurs
; mais le plus ſouvent on lui
ıu'à la ſatisfaction de ſe plain-
ui refuſeroit encore celle de
enir, ſi l'on pouvoit, ce qui
ble, arracher aux malheureux
e de ce qu'ils ont ſouffert, &
de la plus affreuſe de toutes
ations. Hélas ! comme diſoit
:, il faut que quelque mauvais
raſſemblé les hommes, &
ıit inſpiré une haine mutuel-
vie de s'entredétruire. En ef-
déluges, ni les peſtes, ni les
ıi les incendies, ni les morſu-
es vénimeuſes, n'ont jamais
de maux, que les hommes
nt les uns aux autres.

ne idée générale des habitans
ent cet Univers. Qu'on ne
int de les ſuivre dans leurs
dans leurs repas, dans leurs
dans leurs plaiſirs : quelle va-
oûts & de ſentimens ! Qui
ommes que je dois approuver ?
xemple, on ne ſe vêtit que
des animaux ſans aucun art,
en les dépouillant; on dévo-

re leur chair encore toute ſanglante; on broute avec eux & on s'enterre ſous le même toit. Là, on marche tout nud, & les yeux y ſont apprivoiſés; on ne mange que des légumes, on craint de toucher à ce qui a eu vie, on ſoigne les animaux malades, & c'eſt peu dire qu'on les préfére aux hommes mêmes. Plus loin, on ne s'habille point ſeulement par néceſſité & pour ſe couvrir; mais encore par orgueil & pour ſe faire eſtimer; on ne ſe loge pas ſeulement pour ſe défendre des injures de l'air; mais encore pour avoir des appartemens inutiles & de réſerve; on ne mange pas ſeulement pour éloigner la faim; mais encore pour ſe la procurer. Et ceux qui s'abandonnent à ces excès avec le plus de profuſion & de rafinement, ſont les plus regardés.

Je finis : car auſſi-bien toute critique, quand elle eſt pouſſée trop loin, a je ne ſçai quoi de ſombre & d'importun. On s'en laſſe par amour-propre, comme on avoit commencé par amour-propre à l'approuver. Mais je demande encore pour dernier trait, que chacun veuille un peu ſe tâter, & ſe rendre témoignage de ſon être. Qu'eſt-ce que l'homme, à ne conſidérer que lui? Une ame ſoumiſe à un corps, qui pendant pluſieurs années n'a aucune raiſon, ni

force de distinguer le vrai du
s'abandonnant à ceux qui l'inf-
:roit tout ce qui lui est ensei-
e rebute ni de l'obscur, ni de
, ni de l'inintelligible. Qu'est-
que l'homme? Une Créature
e par tout un corps, cause
: que son ame est sans cesse
par mille sensations confuses,
soins embarassans, par mille
isspensables, qui vivant au jour
e, se contente de la moindre
té pour se déterminer, & qui
ter sa liberté dans cette facili-
voir toute sorte d'impressions;
ppée de toute sorte d'images;
par les habitudes de l'enfance
éjugés de l'éducation, se trou-
portée à l'erreur, avant même
çavoir s'il y a une vérité & où
rouve. Ajoutez à cela que les
s connoissances sont si compli-
qu'elles ont tant de rapports,
aces & tant de biais, que hors
propositions de Méthaphysi-
Morale & de Géométrie, tou-
utres choses de la vie ne doi-
roître qu'opinions, préjugés,
blances, & hazards. Comment
e pourra-t-il donc parvenir à la
& en suivant un chemin si peu
au bonheur auquel il aspire?

J'ai fait tout ce détail d'autant plus volontiers, que j'ai eu lieu d'excuser les Philosophes barbares, dont les pensées, comme dit Saint Hilaire, étoient incapables de comprendre les œuvres de Dieu, & qui ne pouvoient rien inventer de plus plausible que le systême des deux Principes, ni rien qui s'accordât mieux avec les divers Phénomènes de la Nature corrompue. Sans insulter à leur égarement, sans nous enorgueillir mal à propos contre leurs erreurs, rendons seulement graces à la bonté divine qui nous a si bien convaincus que l'homme étoit né pour vivre heureux; mais que son orgueil, source de tous ses maux, l'a fait déchoir de ce premier état; que s'il est exposé à mille peines devenues inséparables de sa condition pendant cette vie, elles ne font que le préparer à une autre où il sera récompensé plus libéralement. Beni soyez vous, ô mon Dieu, qui nous avez révelé cette importante vérité, & qui avez fixé par-là nos vaines inquiétudes, qui nous montrant le tort que nous a fait le premier homme, nous montrez en même tems le remede qu'y a apporté le second homme, égal à vous-même, votre Fils & notre Rédempteur! *Mystere*, dit Saint Paul, *qui étant demeuré caché dans*

tous les siécles passés, a été découvert maintenant..... & est venu à la connoissance de tous les Peuples, afin qu'ils obéissent à la foi.



HISTOIRE



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE SECOND.

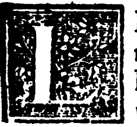
DE LA PHILOSOPHIE FABULEUSE; ET DES SEPT SAGES DE LA GRECE.

CHAPITRE VIII.

I. *Que les Grecs ont tout emprunté des Barbares.* II. *Preuves tirées des Peres de l'Eglise.* III. *De la Philosophie Fabuleuse.* IV. *Des Auteurs de cette Philosophie.*

Philosophie. V. *Du Cahos.* VI. *Débrouillement du Cahos.* VII. *De l'Oeuf d'Orphée.* VIII. *Remarques sur Homere.*

I.



LEs Barbares avoient commencé toutes les Sciences. Les Grecs qui vinrent ensuite, pleins d'un génie vif & ambitieux, profiterent de leurs travaux & réunirent leurs talens partagés. La République des Lettres est un Pays où, loin de souffrir aucune diminution, les richesses augmentent chaque jour, & où ceux qui pensent ont droit à la succession de tous ceux qui ont pensé avant eux. La Phénicie communiqua aux Grecs l'Art de naviger, le Commerce:& l'Ecriture sans quoi toute Science est morte. Ils s'approprierent les Dieux qu'on adoroit en Syrie, & avec ces Dieux, le culte pompeux dont la Religion y étoit revêtue. l'Egypte & la Chaldée les mirent en possession de la Philosophie, de la Morale, de la Jurisprudence qui est une Morale toute de détail & conforme au génie de chaque Peuple. Enfin la Grece nettoyée, pour ainsi dire, & accrue par tant de secours étrangers, s'appliqua aux Arts qui ont l'agrément pour objet & y réussit. Tout parut alors se dé-

Que les Grecs ont tout emprunté des Barbares. Jos. l. 1. contra App.

Seld. de Diis Syris

V. etiam Spenc. de Leg. Hebr. ritualibus.

pouiller

pouiller de la dureté des premiers siécles, & un certain bon goût se répandant de proche en proche, & passant des personnes de distinction à tous ceux qui leur étoient subordonnés, rendit le commerce de la vie aussi flateur & aussi brillant qu'il pouvoit l'être.

C'est là sans doute ce qui enfla le courage des Grecs naturellement portés à se féliciter des moindres succès, & ce qui leur fit dire qu'ils avoient tout inventé, tout perfectionné. Raffinement d'orgueil d'autant moins pardonnable, que rien ne sied mieux à des ames bien nées, que de marquer une juste reconnoissance pour les hommes qui ont fait les premiers pas dans la carriere laborieuse des études! D'ailleurs, il étoit aisé de réduire les Grecs au silence, en leur représentant que tous leurs Prophetes & tous leurs Législateurs avoient voyagé pour s'instruire, & pour répandre ensuite dans leur propre Pays ce qu'ils avoient emprunté des Etrangers. On conservoit même en Egypte & à Babylone les portraits de la plûpart de ces Prophetes & de ces Législateurs : on montroit les maisons où ils avoient demeuré, & où les Prêtres étoient venus souvent pour les entretenir : on se rappelloit enfin différentes particularités, qui les rendoient comme présens,

Diod. Sic. l. 1. Eus. passim, & præcipue l. 10. Præp. Evang.

présens, & dont chacun étoit infiniment curieux.

Un célébre Médecin a jugé que les Anciens ne voyageoient d'abord que par principe de santé : c'étoit là le motif de leurs courses. Bien-tôt ils en reconnurent l'utilité par les connoissances qu'ils se procurerent en différens lieux, & ils établirent les voyages comme la seule maniere d'étudier qu'il y eût alors.

Frid. Homan. in Differt. Physico-Medicis.

II.

Mais ceux qui ont le mieux convaincu les Grecs qu'ils devoient toutes leurs connoissances aux Barbares, ce sont les Peres de l'Eglise. En leur proposant des vérités hardies & d'un ton encore plus hardi, ils vouloient les exciter à embrasser le Christianisme, & à lui soumettre tout leur orgueil. Heureux les Grecs, s'ils avoient reconnu les traits de lumiere qu'on s'efforçoit de leur offrir ! Mais toujours pleins de leurs pensées fabuleuses, ils résistoient par amour-propre, & se roidissoient par cette ignorance qui est la plus incurable de toutes les maladies, quand elle se tourne en point-d'honneur. „ Le chemin qui „ conduit à la vérité, disoit Théodo- „ ret, est un chemin d'airain & par „ conséquent très-difficile. Les Barbares „ ont heureusement trouvé plusieurs

Preuves tirées des Peres de l'Eglise.

„ sen-

„ ſentiers pour y entrer ; mais les Grecs „ trop fiers de leur maniere de penser, „ en ont toujours paru fort éloignés. Ils étoient propres, ces Grecs, à ajouter, non à inventer : ce qui demande un tour d'eſprit vif, & d'une trempe particuliere. En effet, il y a des Nations célébres par le grand nombre de leurs découvertes ; mais elles ne perfectionnent rien : d'autres ont peu le génie d'invention ; mais elles renchériſſent & cauſent ſouvent de la jalouſie aux Inventeurs.

Tatien de Syrie, & Diſciple de Saint Juſtin, a fait voir aux Grecs, dans un diſcours malignement étendu, qu'ils n'avoient rien commencé. Quelle eſt, leur reprochoit-il, la Science parmi vous qui ne tire ſon origine de quelque Etranger ? Vous n'ignorez pas que l'art d'expliquer les ſonges vient d'Italie ; que les Cariens ſe ſont les premiers aviſés de prédire l'avenir par la diverſe ſituation des Aſtres ; que les Phrygiens & les Iſauriens ſe ſont ſervis pour cela du vol des oiſeaux, & les Cypriotes des entrailles encore fumantes des animaux égorgés. Vous n'ignorez pas que les Chaldéens ont inventé l'Aſtronomie, que les Perſes ont inventé la Magie, que les Egyptiens ont inventé la Géométrie, qu'en un mot les Phéniciens par un ra-

re

r ont inventé les Lettres. Cef-
ô Grecs, de donner pour
vertes particulieres, ce que
z fait que suivre & qu'imiter.
:z les premiers élémens de la
rphée : vous lui devez encore
Cérémonies, dont le détail
e immense. Vous avez em-
Egyptiens la maniere d'écri-
re; de Marsyas & d'Olympus
ıccords de la Musique; des
les Chœurs de flûtes; des
ns la trompette guerriere. Les
'ous ont appris l'art de forger
une illustre Reine de Perse
é les régles du stile Episto-
ù vient donc votre vanité?
ınégyristes ne cherchent plus
Inventeurs, surtout par des
es qui découlent de vos pro-
; ! Ou si vous ambitionnez
ıge, attendez du moins que
ésintéressés vous la donnent:
:achez point de vains éloges
/ouent ensuite. Vos Auteurs
peuvent s'empêcher, ajoûte
n, de vous contredire sou-
e rendre justice à la vérité.
de Moïse, le premier Maître,
r de notre Religion, comme
ıncien que tout ce qu'il y a eu
ı de Sages, de Philosophes,
teurs. Il

Il ſe préſente ici une réflexion que je ne dois pas omettre. On ne connoît guéres aujourd'hui cette émulation, qui fait que des Peuples entiers, jaloux les uns des autres, ſe diſputent l'empire des talens & de l'eſprit : ou ſi on la connoît, c'eſt une vanité paſſagere, & que chacun abandonne aux premiers aſſauts qu'on lui livre, aux plus foibles contradictions qu'on lui oppoſe. Tout au contraire, les Grecs & les Romains entroient avec un plaiſir infini dans ces ſortes de diſputes ; & ce qui paroîtra extraordinaite, chaque particulier ſe chargeoit de faire les honneurs de toute la Nation. Cette différence dans les eſprits ne peut, ni ne doit venir, que d'une grande différence dans le gouvernement Les Républiques inſpirent le tendre amour de la Patrie qui devient une eſpece d'amour de famille, & qui s'étend à toutes les choſes qui paroiſſent lui procurer quelque gloire & quelque avantage. On s'intéreſſe aiſément à ce qu'on regarde, à ce qu'on ſe repréſente comme ſon bien propre, & le grand art de gouverner conſiſtoit autrefois à faire enſorte que le bien général ſe confondît imperceptiblement avec le bien particulier.

III.

Je distinguerai deux Ages dans l'Histoire de la Philosophie Grecque ; celui qui a précedé l'établissement des Sectes, si nombreuses surtout à Athenes, & celui qui l'a suivi. Dans le premier Age, ont brillé les Poëtes Philosophes ceux qui non-seulement écrivoient en Vers; mais qui avoient encore par goût embrassé la Philosophie Mythologique, & cachoient toutes leurs connoissances sous des Fables ingénieuses. Tels sont Thamiris, Thrax, Eumolpe, Linus, Orphée, Amphion, Musée, Homere, Hésiode, &c. On fait monter le nombre de ces Poëtes Philosophes jusqu'à LXX; mais de la plus grande partie, on ne cite que les noms & quelques avantures fabuleuses. Henri-Etienne a recueilli tous les Ouvrages qui nous en restent, & il les a fait imprimer en 1573. sous le nom de *Poësie Philosophique*. Ce Recueil est assez rare. Mr. Bentley, fameux Editeur d'Horace, en avoit promis un semblable & même plus ample, tiré des Manuscrits d'Oxford ; mais d'autres occupations, & sans doute moins utiles au public, l'ont détourné d'un pareil dessein. Puisse-t-il avoir dans ce travail un digne successeur ! On donnoit aussi le titre de Théologiens

De la Philosophie fabuleuse.

Fabric. Biblioth. Græcæ l. 1

Hist. des Ouv. des Sçav. 1692

logiens à ces Poëtes, & quelquefois des titres plus honorables, comme celui de Prophétes qui dans l'antiquité la plus reculée signifioit des hommes autorisés par l'Etat pour instruire les Peuples & conserver la mémoire des événemens distingués & peu communs qui arrivoient.

Nat. Comes Mythol. l. 1. & l. 10.

Il suit de ces remarques préliminaires, que les Grecs ne regardoient point la Philosophie Fabuleuse comme un jeu, ni comme un badinage. Cette Philosophie venoit de plus loin, & devoit son origine aux Nations sçavantes chez qui ils allerent puiser tous les grands principes qui leur manquoient. Les choses qui coutent cher à acquérir, d'ordinaire on les surfait aux autres, on les leur fait payer encore plus cher. Combien les Grecs qui séjournerent à Memphis & à Babylone, eurent-ils de peine à gagner l'estime & la confiance des Prêtres, dispensateurs de la Philosophie? Ils crurent que pour se faire valoir dans leur Patrie, ils devoient cacher sous des enveloppes mystérieuses les connoissances qu'on leur avoit prêtées à titre de secret, titre toujours onéreux. Orphée, par exemple, s'étant instruit en Egypte de tout ce qui regarde le culte & les Fêtes des Dieux, les Loix & les Cérémonies de la Religion, la maniere d'expliquer les songes & les au-

; prodiges, en enrichit la Grece, &
fit que changer de nom aux Fêtes
ſis & d'Oſiris, qui devinrent par-là
Orgies de Céres & de Bacchus, où
ıt ſe traitoit par Enigmes. D'ailleurs
vérité à paru dans les premiers tems
ı propre à être communiquée aux
nmes : on croyoit ſans aucune répu-
ance qu'il falloit les tromper, ou du
ıins leur expoſer les choſes adroite-
nt voilées. De-là vient, dit Stra- Geog. l. 1.
ı, que l'uſage des Fables s'eſt ſi fort
ndu, qu'on a feint & imaginé, par
e eſpece de devoir politique, le Ton-
re de Jupiter, l'Egide de Pallas, le
ident de Neptune, les flambeaux &
ſerpens des Furies vengereſſes. Et
ſont toutes ces traditions ajoutées les
es aux autres, qui ont formé l'an-
nne Théologie, dans la vûe d'intimi-
ceux qui ſe conduiſent par la crain-
plutôt que par la raiſon, trop foi-
, hélas! ſur l'eſprit des hommes cor-
npus. Sénéque fait connoître agréa- Quæſt.
ment que le Jupiter du Peuple eſt Natur. l. 2.
lui qui eſt armé de la foudre, &
nt on voit la ſtatue au milieu du
ıpitole; mais que le véritable Jupiter,
lui des Philoſophes, eſt un Etre in-
ſible, l'Ame & l'Eſprit univerſel, le
aître & le Conſervateur de toutes
oſes, la Cauſe des cauſes, dont la Na-
ture

ture emprunte sa force, & pour ainsi dire, sa vie. Le plus Sçavant des Romains assuroit qu'en fait de Religion, il y a plusieurs vérités capitales que le Peuple doit ignorer, plusieurs faussetés dont il n'est pas à propos de le détromper. En général, quelque Systéme qu'on embrasse, il faut que le Peuple soit séduit, & il veut lui-même être séduit. Orphée en parlant de Dieu, disoit : *Je ne le vois point ; car il y a un nuage autour de lui qui me le dérobe.*

Varro apud Aug. de Civit. Dei l. 4.

Cette attention à cacher la vérité, & pour ainsi dire, à ne la point profaner en la rendant trop commune, étoit poussée à l'extrême chez les Anciens & principalement chez les Grecs. *Il est très-difficile*, remarque Platon, *de connoître le Pere, le Souverain Arbitre de cet Univers ; mais si vous avez le bonheur de le connoître, gardez-vous bien d'en parler au Peuple.* Tout cela rendoit de plus en plus le secours des Fables nécessaire. Elles avoient deux sens ; un littéral, ajusté à la portée des esprits foibles ; & un allégorique, mais infiniment plus relevé, à l'usage des Sçavans & des Esprits forts. Aussi y avoit-il autrefois trois classes de Dieux, rangées avec beaucoup d'adresse : les Poëtiques, les Politiques, & les Philosophiques. C'est la division qu'en fait le Grand

Apud Clem. Alex. Strom. l. 5.

Pontife

'ontife Scévola, qui se trouvant à la ète de tous les Ministres de la supersti- ion, ne devoit point s'y méprendre. Les Dieux Poëtiques sembloient abandonnés au Vulgaire, qui se repaît de fictions : les Politiques servoient dans les occurrences délicates, où il falloit relever les courages abbatus, les manier avec dextérité, leur donner une nouvelle force : les Philosophiques enfin n'offroient rien que de noble, de pur, de convenable à ce petit nombre d'honnêtes-gens qui parmi les Payens sçavoient penser. Mais telle étoit leur conduite, que satisfaits de ne point tomber dans l'erreur, ils regardoient comme une de leurs obligations d'y entretenir les autres. Le Sage, avoue l'Orateur Philosophe, doit maintenir tout l'extérieur de la Religion qu'il trouve établi, & conserver inviolablement les Cérémonies brillantes, sacrées, ausquelles les Ancêtres ont donné cours. Pour lui, qu'il considere la beauté de l'Univers, qu'il examine l'arrangement des corps célestes, il verra que sans rien changer aux choses anciennes, il doit adorer en secret l'Etre Suprême. En cela consistoit toute la Religion des Payens, gens d'esprit. Ils reconnoissoient un Dieu qu'ils regardoient comme remplissant le monde de sa grandeur, de son immensité : ils

Apud Aug. de Civ. Dei, l. 4.

De Divin. l. 2.

rvoient avec cela les principaux usages du Pays où ils vivoient, craignant surtout d'en troubler la paix par un zele furieux, & par trop d'attachement à leurs opinions particulieres. C'est sur quoi appuye Seneque d'une maniere très-sensée. Quand nous nous plions, dit-il, devant cette foule de Divinités qu'une vieille superstition a entassées les unes sur les autres, nous donnons ces hommages à la coutume, & non pas à la Religion; nous voulons par-là contenir le Peuple, & non point nous avilir honteusement.

Sallust. de Diis & Mud. c. 2. Heracl. Pont. in Alleg. Homer.

On ne peut disconvenir que l'allégorie, du moins autant qu'elle nous est connue, ne jette une sorte de décence & même de beauté sur toute la Théologie fabuleuse. Platon & Ciceron n'ont pas dédaigné de le faire voir, eux qui étoient si capables d'en juger; & je trouve leurs recherches curieuses, quand même elles me paroissent manquer du côté de la vraisemblance.

V. l. 2. de Nat. Deor.

V. etiam Plat. l. 2. de Rep.

Suivant quelques Philosophes approuvés de Ciceron, tout le Polythéisme Poëtique, tout ce qu'il y a eu de Divinités parmi les Grecs, tout ce qui entre dans le détail de leurs généalogies, de leurs familles, de leurs domaines, de leurs amours, de leurs avantures, n'est autre chose que la Physique mise sur un certain ton & agréablement tournée.

L'Auteur des Recognitions attribuées à Saint Clément Pape, avoue d'abord que Minerve ſortie de la tête de Jupiter doit paroître une Fable aux yeux du Peuple. Et ce ſeroit en effet une Fable ridicule, ajoute-t-il, ſi elle n'avoit un ſens ſublime & relevé pour les Sçavans. Minerve eſt la ſageſſe de Dieu, elle naît de ſon cerveau, parce que Dieu a produit & arrangé toutes choſes par ſon infinie ſageſſe. Il y a ici une obſervation à faire. Hors quelques Philoſophes anciens dont on vante le bon ſens & la netteté d'eſprit, tous les autres ont cru que la plus grande partie & des merveilles & des phénomenes qui frappent nos yeux, ne pouvoit abſolument s'exécuter par la nature des Etres créés. Sur cela ils ont renoncé au méchaniſme, pour ſoutenir que tout arrive dépendamment de la volonté de quelques Intelligences ſupérieures, & ils ont embrouillé la Phyſique, en mêlant le naturel & le ſurnaturel par une longue ſuite d'opérations déplacées.

IV.

Des Auteurs de cette Philoſophie.

La maniere, quoique ſuccinte, dont j'ai ſaiſi l'objet important des Fables, montre aſſez que ceux qui les ont inventées, devoient avoir le double caractere de Philoſophes & de Poëtes; de

Philosophes, pour connoître tout le prix de l'instruction; de Poëtes, pour couvrir cette instruction sous des voiles qui ne fussent point capables de la deshonorer. La Poesie dans son origine a été plus noble & plus sérieuse que peut-être on ne le croit aujourd'hui, ou qu'on n'affecte de le croire. Elle servoit, non à remuer l'esprit & à toucher le cœur par des traits vifs, passionnés, harmonieux; mais à faire respecter les vérités fortes & solides dont les hommes ont tant de besoin pour être contens de leur destinée. Aussi trouve-t-on qu'elle a été d'usage chez presque tous les Peuples du monde, même chez ceux qui paroissent aujourd'hui y avoir le moins de disposition & de goût. Non-seulement tout ce qui appartient à la Religion, tout ce qu'on en regarde comme l'essentiel & le brillant, étoit écrit en Vers; mais encore les Loix, les Généalogies, les Annales, les Histoires & les Traités de Physique. La Poesie passoit alors pour une chose sacrée & divine: on lui attribue les premiers avantages dont le monde a joui. C'est elle qui a apprivoisé les mœurs farouches & sauvages des hommes épars dans les cavernes & dans les forêts, qui leur a fait sentir les charmes d'une douce société, en formant d'abord les nœuds des fa-

V. Olaï Rudb. Atlant. & Jon. Arng. Specim. Hist. Island.

Horat. de Arte Poët. Isid. Origin. l. 1.

milles, & ensuite ceux des Nations qui ne sont qu'un amas de familles, qui a enfin inspiré l'amour de la vertu, soit de celle qui est modérée pendant la paix, soit de celle qui est plus vive & plus impérieuse pendant la guerre. Mais entre autres choses, la Poësie a servi utilement pour conserver la mémoire de l'origine du monde & des diverses révolutions par où il a passé, avant que de parvenir à l'état fixe, à l'état organique dans lequel il se trouve aujourd'hui. De-là sont venus les Ouvrages des anciens Auteurs connus sous le titre de Théogonie ou de Cosmogonie, & qui n'étoient autre chose que l'Histoire de la Naissance du Monde, décrite & paraphrasée sous les noms & les emblêmes des Dieux. Tous les Poëtes Philosophes ont composé de pareilles Théogonies ou Cosmogonies, à la réserve d'Homere, qui cependant a jetté dans son Iliade & dans son Odyssée beaucoup de principes de Physique, le plus souvent, dit-on, cachés sous des allégories très-sublimes & très-ingénieuses.

Th. Bur in Theor. Telluris. sac. l. 2.

Au reste, cette ancienne Poësie ne consistoit point dans un détail souvent puérile de rimes, comme tous les Vers modernes; ni dans un certain nombre de syllabes mesurées & jointes les unes aux autres avec art, comme les Vers

Grecs & Latins. Elle conſiſtoit uniquement, (ce qui décide de l'eſſence de la Poëſie) dans les images vives & fortes, dans les figures hardies, dans les comparaiſons fréquentes, dans un choix d'expreſſions convenables, enfin dans le talent d'intéreſſer l'homme en excitant ſes paſſions, du moins juſqu'à un certain point. Tels ſont les morceaux qui nous reſtent de la Poëſie Hébraïque, les Pſeaumes. On voit que tout y eſt plein de métaphores & d'allégories, que tout y eſt figure, & qu'on paſſe bruſquement de l'une à l'autre ſans ſonger à ſe ménager des tranſitions; qu'il y a beaucoup de penſées ſouſentendues, & que les Perſonnages qu'on fait parler, s'interrompent ſouvent & ſemblent preſque agir. C'eſt d'après un ſi beau modele que les Sçavans jugent des autres Poëſies Orientales que le tems a fait périr, deſtinées pour la plûpart, ou à louer l'Etre Suprême des bienfaits qu'il répand ſans ceſſe, ou à rappeller aux hommes l'hiſtoire de leur propre origine. J'ajouterai ſeulement ici deux remarques indiſpenſables. La premiere, que la Poëſie ne différoit de la Proſe que par les figures nobles, frappantes, dont elle étoit comme pénétrée: & ces figures ſembloient d'autant plus propres à l'inſtruction, que ſans un pareil ſecours rien n'eſt plus ſec

ni plus inanimé. La seconde que toute Poësie se chantoit, la Musique ne servant qu'à la rendre plus expressive, qu'à la faire couler plus agréablement dans l'ame. Il y avoit même des Peuples qui ne s'assembloient jamais, pour délibérer sur les affaires qui les touchoient de plus près, sans avoir des instrumens de Musique. Ils croyoient par ce moyen pouvoir réunir les esprits divisés, & les ramener à une sorte d'unisson.

Hyde Relig. Pers.

Fab. suprà.

Comme rien n'éclaircit plus les coutumes anciennes que de les retrouver à peu près sous nos yeux, je dirai que dans la plûpart des Provinces de l'Afrique & de l'Amérique qu'ont parcouru les Missionnaires & les Négocians, deux especes de Curieux, mais qui agissent par des vûes bien différentes; il ne s'est rencontré jusqu'ici d'autres Ouvrages que des Poësies que les Peuples chantoient à certains jours privilégiés: & même pour enseigner à ces Peuples les premiers élémens de la Religion & de la Morale, les Missionnaires ont été obligés par excès de zele, de devenir Poëtes & Musiciens. Il est vrai que ces deux qualités, ils les pouvoient remplir aisément, n'ayant affaire qu'à des hommes presque insensibles au goût des beaux Arts.

Quoiqu'on accuse les Hollandois de songer beaucoup plus aux intérêts de

leur commerce qu'à ceux de la Religion ; ce qui est peut-être le vice de tous les Européens, ils n'ont pas laissé dans les principaux endroits où ils ont des établissemens fixes, de faire traduire en Vers tels que la Langue du Pays le pouvoit permettre, l'excellent Traité de Grotius sur la Vérité de la Religion Chrétienne. J'avoue que ce Traité seroit & plus persuasif & plus utile aux Idolâtres, si ceux qui le leur offrent d'une main bienfaisante, avoient des mœurs plus composées, plus régulieres. Mais telle est la fragilité humaine, que d'ordinaire on dément par ses actions ce qu'on voudroit inspirer, ce qu'on surfait même par ses discours.

V.

Du Cahos.

Je reviens à la Théologie fabuleuse des Grecs. Elle commençoit par un point important & décisif, je veux dire, par le Cahos : & ce nom originairement signifioit le désordre universel, la confusion où étoient tous les élémens, tous les principes des choses. Les Egyptiens, au rapport d'Eustathe Archevêque de Thessalonique, pour conserver la mémoire de ce désordre, de cette confusion, avoient fait élever à Alexandrie un Temple au Dieu Serapis. Ce fut l'ouvrage de Ptolomée fils de Lagus, qui l'entreprit à la persuasion d'un

Génie qu'il crut voir en ſonge ; & il l'acheva heureuſement, après beau coup de peines & de traverſes. Le Templ e étoit bâti de toute ſorte de pierres & de bois, le principal Autel étoit peint de toute ſorte de couleurs, enfin la ſtatue d e Sérapis étoit compoſée de toute ſorte de métaux fondus & incorporés enſemble.

L'Ecriture Sainte parle auſſi du Cahos. En effet, le *Tohou-Bohou* du premier Chapitre de la Geneſe ne déſigne qu'une maſſe informe, privée d'action & de mouvement, une vaſte & affreuſe ſolitude, un vuide, & pour tout dire, un rien. Mais ce qu'il y avoit de particulier dans la Théologie des Grecs, c'eſt que par le Cahos ils n'entendoient que le Monde ſublunaire, avant que les élémens y euſſent reçû & l'ordre & la forme qui leur convenoient le mieux. *Partout ailleurs*, ajoute Plutarque, *ce qui exiſte a toûjours exiſté de la même maniere & ſans aucun changement, ſans aucune métamorphoſe.* De Iſ. & Oſir.

Les Philoſophes Anglois, en examinant le ſyſtême des Cométes aujourd'hui ſi conſidérable dans l'Aſtronomie, ſoupçonnent que ce ſont autant de Cahos ou de Terres en confuſion. « Elles « ont, diſent ils, leur mouvement au- « tour du Soleil, & elles décrivent des « ellipſes ſi allongées, que l'arc ou la

« partie qu'on en voit, paroît presque « parabolique. Mais ces orbites deve- « nant plus circulaires avec le tems, il y « a apparence que les Cometes devien- « dront elles-mêmes des lieux propres « à être cultivés, à être habités. » Rien n'est plus profond que cette nouvelle théorie du Ciel.

VI.

Débrouillement du Cahos.

A l'égard du Cahos poëtique, il se débrouilla insensiblement, & se dégagea par les ressorts secrets que la Nature sçait si bien faire agir. Elle fut comme la force motrice, qui ramena chaque chose à son point. Les uns appelloient tout ce procédé la réconciliation des élémens désunis & brouillés ensemble: les autres, la fin du long procès que ces mêmes élémens avoient entre eux: les autres enfin, le chef-d'œuvre de l'Amour à qui rien ne résiste, & dont le but est d'entretenir une mutuelle correspondance du Ciel à la Terre. Suivant ce dernier trait, le fameux jugement de Paris ne doit paroître qu'un emblême de l'Histoire de la Création du monde. Les Dieux rassemblés aux nôces de Thétis & de Pélée, ne respirant que la joye & les plaisirs, représentent la Nature féconde & qui cherche à tirer la Terre du Cahos. La discorde s'y oppose par mille

Sallust. ubi supra c. 4.

mille obſtacles, par mille artifices qu'elle ſeule peut inventer ; & la Diſcorde, c'eſt la confuſion des élémens toûjours ennemis les uns des autres. A Paris enfin eſt confiée la fatale pomme, & il l'ajuge ſans peine à Venus, qui eſt la Déeſſe du raccommodement, de l'harmonie, de la génération. Par elle tout commence à ſe démêler, tout commence à reſpirer & à vivre.

Mais de toutes les idées ſous leſquelles les Anciens concevoient & le Cahos & le débrouillement du Cahos, les deux plus ordinaires étoient celles de la nuit & du jour, des ténebres & de la lumiere. Les premiers Théologiens, ou les Poëtes Philoſophes, remarque Ariſtote, ont crû que tout étoit né de la nuit : & même Orphée diſoit ſans aucun ménagement, que les ténebres avoient produit le jour, parce que le Cahos ou le déſordre des élémens avoit en effet précédé leur union, leur harmonie.

Métaphy l. 4.
Suidas in Orph.

De-là ſont venus pluſieurs uſages qui méritent d'être obſervés: premierement, celui de compter la nuit avant le jour, dont on trouve des veſtiges chez les Hébreux, *ex ſero & mane factus eſt unus dies :* ſecondement, celui de compter par nuits plutôt que par jours, dont ſe ſervoient preſque tous les anciens Peuples de l'Europe, & beaucoup de

Grot. c Verit. Relig. Chriſ l. 1.

ceux de l'Afrique. Cesar qui vainquoit en Philosophe & en curieux observateur des coutumes de chaque Pays, rapporte cela en particulier des Gaulois: & encore aujourd'hui dans la Langue Celtique pour exprimer les sept jours de la semaine, on ne dit que les sept nuits ou les sept sommeils; nulle mention du jour. J'ai vû sur la côte de Leon en Basse-Bretagne, une petite Isle qu'on appelle l'Isle des sept sommeils, & d'une maniere plus abrégée, l'Isle de la semaine. Quelques Bourgs & quelques Villages portent aussi le même nom. De-là encore les mysteres que les Anciens croyoient renfermés dans le chant du Coq, parce que ce chant annonce la fin de la nuit & le retour de la lumiere, & qu'alors cesse tout le pouvoir des Génies malfaisans, toute leur habileté funeste. On devine au premier coup d'œil pourquoi les ténebres sont proprement affectées à ces Génies, pourquoi elles aident à s'en former une idée plus terrible; c'est que pendant l'obscurité l'imagination se trouble aisément, & qu'elle ne sçait, pour ainsi dire, à quoi se prendre ni s'attacher. Tout lui devient alors sujet de crainte, sujet de frayeur: & plus cette crainte, plus cette frayeur ont été grandes, plus elle est portée à réaliser ce qu'elle a crû voir.

 omment. 6. Mezei, Hist. s Gaus, c. 2.

Les

Les plus anciennes Poësies Grecques confirment à peu près tout ce que je viens de dire, excepté qu'elles représentent l'Amour comme le plus puissant des Dieux, comme celui qui a le plus contribué à la formation de l'Univers. S'il m'étoit permis de décomposer ici la Divinité, je dirois que l'Amour pris théologiquement, n'est autre chose que la bonté infinie de l'Etre Suprême, cette bonté qui l'a porté à tirer les hommes du néant, non pour son intérêt, mais entierement pour le leur.

Phurn. c 25.

Aristoph. in Avibus

A l'égard des Poëtes Latins, ils altérerent une partie des Traditions Grecques, ils mirent le Cahos au nombre des Divinités infernales; & cela fondé sur ce qu'après la mort on se trouve errant & confondu dans d'épaisses ombres, on entre dans la Terre de l'oubli & du silence, dans le Royaume où tout dort sans espoir de réveil. Mais le plus souvent le nom de Cahos signifioit l'Enfer, qui véritablement est le plus affreux de tous les Cahos: le nom de Tartare signifioit aussi un abîme profond & obscur, agité & mû en divers sens, & dont aucune partie n'est tranquille. Cette fatale demeure convenoit sans doute à ceux qui pendant leur vie s'étoient tachés de mille forfaits, & qui sans principes, sans honte, sans remords, avoient

Virg. Æneïd. 4. & l. 6.

avoient dédaigné jusqu'à l'apparence, & rejetté jusqu'au nom de la Vertu.

Les Grecs, depuis même qu'ils eurent reçû le Christianisme, ne regardoient l'Enfer que comme une violente tempête, un tourbillon de vent interminable; & le Purgatoire, que comme une moindre tempête, un vent qui doit se calmer. Cela fut cause que dans le Concile de Florence les Députés de l'Eglise Grecque voulant trouver quelque voye d'accommodement avec les Latins au sujet du Purgatoire, leur disoient qu'il étoit indifférent de quelle maniere les ames se purifioient, ou par le feu, ou par la tempête. L'alternative leur sembloit égale.

VII.

De l'Oeuf d'Orphée.

Entre les Poëtes Philosophes, Orphée, comme on a vû, tenoit le premier rang. Son nom est aussi très-célebre dans la Théologie Fabuleuse, le détail de sa vie très-intéressant. Quoi, par exemple, de plus heureux que sa descente aux Enfers, sans autre secours que celui d'une douce harmonie! Quoi de plus tendre que ses soins redoublés pour rappeller à la vie cette Eurydice qu'il avoit tant aimée! Quoi de plus fatal que de la perdre une seconde fois, après l'avoir recouvrée si favorablement! Mais

tout

tout cela eſt trop connu, pour en rafraîchir ici la mémoire. *Omnia jam vulgata.* Voſſ. de Idol. l. 1.

Je ne parlerai donc que de ce que les Anciens appelloient l'Oeuf d'Orphée: c'étoit un ſymbole myſtérieux dont il ſe ſervoit, pour déſigner cette force intérieure, ce principe de fécondité dont toute la Terre eſt impregnée, puiſque tout y pouſſe, tout y végéte, tout y renaît. Les Egyptiens & les Phéniciens avoient adopté le même ſymbole, mais avec quelques augmentations; les premiers, en repréſentant un jeune-homme avec un œuf à demi-ſorti de la bouche; & les ſeconds, en repréſentant un ſerpent dreſſé ſur ſa queue, & tenant auſſi dans la bouche un œuf. Il y a apparence que, préſomptueux comme étoient les Egyptiens, ils vouloient faire entendre que toute la Terre appartient à l'homme, & qu'elle n'eſt fertile que pour ſes beſoins: les Phéniciens au contraire plus retenus, ſe contentoient de montrer que ſi l'homme a ſur les choſes inſenſibles un empire abſolu, cet empire du moins ne s'étend qu'en partie ſur les animaux, dont pluſieurs mêmes diſputent avec lui de force, d'adreſſe & de ruſes. Les Grecs reſpectoient trop Orphée pour avoir négligé une de ſes principales idées: ils aſſignerent de plus à la Terre la figure d'un ovale, ou, pour

Lomei. de vet. Gent. Luſtrat. c. 21.

pour parler le langage des Modernes, celle d'un ſphéroïde oblong. Dans une de ces anciennes Théologies que j'ai déja citées, ſe trouve le détail ſuivant. « Ce qui exiſta d'abord, ce furent & le « Cahos, & la Nuit, & le noir Erebe, « & le profond Tartare : ni la Terre, « ni le Ciel, ni l'Air, n'étoient point « encore diſpoſés comme ils le ſont pré- « ſentement. La Nuit accoucha d'un « œuf, d'où ſortit au bout de quelque « tems le favorable Amour avec des ai- « les dorées, & une légéreté plus gran- « de que celle de la fleche qui vole, ou « de l'oiſeau qui traverſe les airs.

Ariſtoph. ubi ſupra.

A l'occaſion de l'Oeuf ſymbolique d'Orphée, il eſt à propos d'avertir que quelques Commentateurs de l'Ecriture Sainte, en examinant ce paſſage de la Geneſe, *& Spiritus Dei ferebatur ſuper aquas*, ont interprêté le mot de *ferebatur* comme s'il ſignifioit, couver des œufs afin de les faire éclorre. D'autres l'ont expliqué de l'action d'un oiſeau, qui bat des ailes, & qui invite ſes petits a voler. Peut-être que de-là eſt né l'uſage bizarre de certaines Egliſes, de ſuſpendre à la voûte des œufs d'Autruche

Calmet, Comment. ſur la Geneſe.

VIII.

Remarques ſur Homere.

On peut conſidérer les Ouvrages d'Homere

ere de deux façons différentes : ou
omme un modele heureux, & sans
oute le plus heureux que nous ayïons,
e la grande Poësie : ou comme une
istoire naïve des mœurs & des cou-
umes du monde naissant. J'avoue que
ette histoire a dequoi toucher un
œur généreux, & qu'elle montre d'une
naniere sensible, combien les hom-
nes sont différens aujourd'hui de ce
qu'ils étoient autrefois ; combien notre
uxe, qui méconnoîtra incessamment
toutes les bornes, (si déja il ne les a
passé toutes) est au-dessous de la can-
deur & de la noble simplicité des pre-
miers âges ; combien en un mot le pen-
chant qui nous porte à la servitude,
nous rabaisse au prix de la liberté qui
régnoit alors dans les sentimens. Mais
je retourne à Homere. Où trouver un
Ecrivain qui ait reçû autant d'éloges
flateurs, autant de louanges distinguées,
que lui ? Je soupçonne que la préven-
tion & l'amour idolâtre de l'Antiquité
en ont pû dicter une partie : mais c'est
toûjours un préjugé décisif, que d'avoir
ainsi rassemblé tous les suffrages, con-
cilié toutes les voix, & de n'avoir été
critiqué que de loin à loin, & comme
on dit, par échapées.

Admirer Homere, & l'admirer peut-
être sans l'avoir entendu, étoit autre-
fois



comme d'un Sectateur rig
mes du Portique : les Epic
traire en parloient comme
tueux, qui charmé de c
quille, où l'on se possede
cherchoit rien de plus. A
Homere passoit pour le pr
de l'art de douter, tandis
Disciples d'Aristote, il p
plus zélé des Dogmatique
que Secte de Philosophie
& son origine & sa fonda
si le vrai n'eût osé parc
avoir été marqué à son co
même fut si fort exagéré
bre Longin en craignit de
fets, & qu'il publia un
titre : *Homere a-t-il été P.*

Quoiqu'il en soit, on p
ment cette espece de culte

Plut. vel potius Dion. Halicarn. in vitâ Homeri.

Sen. Epist. 117.

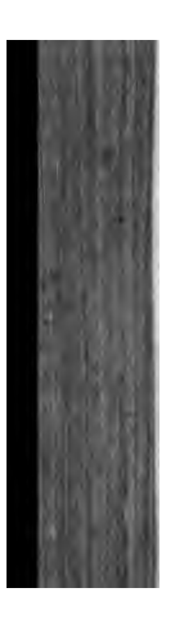
sera-t-on le parallele injurieux que des Auteurs Chrétiens n'ont pas hésité de faire, de l'Ouvrage Grec & des Saintes Ecritures ? Ces Auteurs conviennent que malgré la multitude infinie de Divinités dont fourmille l'Iliade, Homere n'a songé qu'à établir l'unité de Dieu & la simplicité de sa nature. Ils ajoutent que l'Odyssée n'est qu'une histoire feinte & allégorique des Héros de l'ancien Israël, & des Patriarches & des Juges & des Prophetes. Pour moi, je n'entreprendrai point de réfuter toutes ces imaginations, elles se réfutent assez d'elles-mêmes : je finirai seulement par un aveu sincere de mon goût, c'est que je n'ai pû lire, sans une sorte d'indignation & de colere philosophique, les deux Traités que Boganus & Crœsius ont intitulés, *Homere Hébreu*, ou *Homere de même sentiment que les Hébreux*.

V. Basnage, Hist. des Juifs.

CHAPITRE IX.

I. *Des sept Sages de la Grece.* II. *A quelle occasion ils eurent ce titre.* III. *En quoi les Anciens faisoient consister la sagesse & la folie.* IV. *Eloges abregés des sept Sages.* V. *De quelle maniere ils exprimoient leur doctrine.*

I. Les



des de menſonges harı
cette inſtruction ſupe
une inſtruction plus ſol
fondie : & ce fut aux 1
curſeurs de tous les gra
que la Grece admira da
en eut la premiere o
vrai que ces Sages, par
ordinaire à ceux qui
nouveaux établiſſemen
bord porter les choſes
transformer un Royaum
en un Royaume tout
rale étoit dure, farouc
courager par l'excès c
exciter par des ménag
Mais tout cela fut ado
ſenſiblement, ſous les y
phes, qui s'acquirent
ſance du cœur humain

ous les vices; le pourroit-il, à par-
ns fard? Mais celui qui empêche
es vices ne soient trop contagieux,
'une certaine faveur, une certaine
ité, ne les rende trop brillans &
ommuns.

ici, suivant Platon & Pausanias, ms des sept Sages, & le tems où it vêcu. Il me semble qu'un cer- respect doive être attaché à ces illustres, qui se trouvent liés avec emiers efforts que les hommes ont , & pour se connoître, & pour se , & pour se tirer de l'erreur. S'il y lque Magistrature, disoit Thé- , qui n'ait point besoin d'être an- e par des Hérauts d'armes, ni par ars ciselés en argent; c'est celle ient de la supériorité de l'esprit & tendue des connoissances, que les mbitionnent eux-mêmes, & qu'ils uvent ni donner ni ôter; & ce fut ement celle des sept Sages. Je lierai point de les citer ici, chacun eur rang.

Plat. in Protag. & Pauf. in Phoc.

Orat. 31.

lès de Milet. Il naquit la premiere de la 35me Olympiade, & fut semble Philosophe, Naturaliste, nome & Géométre. Après tant de réunis, quel honneur pourrois-je re, en disant qu'il descendoit par r d'une des premieres races du e?

Pittacus

Pittacus de Mitylene. Il fleurit vers la 42me Olympiade, & mérita l'estime générale de ses concitoyens, qui d'un mutuel accord le placerent à leur tête. Lucien ne l'a pas oublié dans la liste de ceux qui sont parvenus à une heureuse vieillesse.

Bias de Prienne dans la Carie. Il étoit contemporain & ami de Pittacus, & il se fit particulierement distinguer sous les regnes d'Alyatte & de Crésus Rois de Lydie.

Solon. Il fut Préteur d'Athenes vers la 46me Olympiade. Tarquin l'ancien régnoit alors à Rome.

Cleobule de Linde. Il étoit de même âge que Solon, & avoit à peu près les mêmes manieres, les mêmes inclinations, les mêmes vûes de politique.

Myson de Chenes, Ville située au milieu de la Laconie. Il vécut presque toujours dans la retraite & la solitude, ne recherchant d'autre satisfaction que celle que donne à un honnête-homme le témoignage d'une bonne conscience.

Chilon. Il naquit à Lacédémone où il exerça des charges considérables, & où il établit ensuite celles d'Ephores, pour servir d'Intendans, de Censeurs publics. Diogene Laërce assure que Chilon étoit déja fort vieux vers la 52me Olympiade.

Quelques

Quelques-uns retranchent du nombre des ſept Sages, trois de ceux que je viens de nommer, & mettent à leur place *Periandre* Tyran de Corinthe, *Thraſibule* Tyran de Milet, & *Piſiſtrate* Tyran d'Athenes. Mais je trouve que c'eſt-là une mépriſe impardonnable, de pareil corrupteurs de la ſociété ne méritant en aucune maniere le titre de Sages.

Le premier fut un de ces monſtres de perfidie que la Nature enfante quelquefois pour les faire contraſter avec les hommes vertueux. Il plongea, ſur un ſimple ſoupçon, le poignard dans le ſein de ſa famille innocente. Le ſecond avoit pour maxime, de faire mourir tous ceux qui devenoient trop puiſſans ou trop agréables à la multitude, ſans diſtinguer dans cet aſſaſſinat public, ni ſes amis ni ſes ennemis, ni ceux qui l'avoient obligé, ni ceux qui avoient cherché à lui nuire. Le troiſiéme enfin ſe ſervit du voile de la Réligion pour tromper les Athéniens, & s'en ſervit ſi groſſierement, que la Religion ne pouvoit manquer d'en recevoir du ridicule. Tout gouvernement qui commence par la fraude, finit par la dureté. Piſiſtrate ſurchargea les Athéniens de taxes & d'impoſitions arbitraires, ſans ſonger que tout l'or qu'on arrache à un peuple gémiſſant ſous le poids de ſa miſere, eſt de

la fausse monnoye pour le Souverain. Il y a apparence que les flateurs dont ces trois Tyrans étoient environnés, (car les Tyrans les plus odieux en manquerent-ils jamais?) leur persuaderent de se faufiler parmi les Sages, & qu'une molle complaisance engagea ces Sages à ne s'y point opposer. C'est ainsi qu'on voit dans les listes des Sociétés Littéraires, les noms de tant de gens qui ne présentent d'autre mérite que la vanité de vouloir y être inscrits : vanité d'autant plus ridicule, qu'on ne trouve point la plûpart de ces noms dans les listes des Gens de Guerre, où ils devroient avoir une place plus marquée.

II.

A quelle occcasion ils eurent ce titre.

Diog. Laërt. in Thal. Val. Max. l. 4. Plut. in Sol.

Les Anciens racontent de deux manieres différentes, à quelle occasion fut donné le titre de Sage. Les uns disent que des Pêcheurs de l'Isle de Cos ayant jetté leurs filets en mer, il survint des Etrangers de Milet qui en acheterent le premier trait. Quand ces filets furent tirés de l'eau, on vit avec surprise qu'ils contenoient un trépied d'or, qui avoit appartenu à la belle Helene. Cette illustre Coquette, par je ne sçai quelle bizarrerie, l'avoit jetté en cet endroit après la mort de Pâris, & dans la triste nécessité de suivre un époux qu'elle n'aimoit point. Il s'éleva une longue dispute

te au sujet de ce Trépied, d'abord les Pêcheurs & les Etrangers de ; les premiers soutenant qu'ils n'a- t eu dessein de vendre que le pois- ui pouvoit s'arrêter dans leurs fi- & les autres qui n'avoient rien dé- en particulier, voulant profiter de voque. Mais bien-tôt cette dispute t une guerre de Nation à Nation ; e auroit eu des suites funestes sans cle de Delphes, qui ordonna que épied seroit donné au plus sage des s. On l'envoya premierement à ès, qui vivoit à Milet sans faste & omme de Lettres. Thalès déclara modestie, qu'il ne méritoit point noble présent, & le renvoya à Bias, i Pittacus, Pittacus à Solon, So- Cléobule, Cléobule à Myson, n à Chilon, qui le fit enfin rap- à Thalès. Il reconnut alors un homme ne pouvoit avec justi- pproprier le titre de Sage, & il cra le Trépied à Apollon Isme- qu'on adoroit à Thebes. Ceux lerent trouver Myson de la part de ule, le rencontrerent seul dans un p qu'il labouroit de ses propres . Est-il étonnant que les Grecs tiré leurs Sages de la charrue, ue les Juifs en tiroient leurs Pro- s, & les Romains leurs Dictateurs?

Heureux tems, où ſans être annoncé par un attirail ſuperbe, le Grand homme ne ſe reconnoiſſoit qu'à ſes vertus!

Les autres rapportent qu'un certain Baticlès, (l'Hiſtoire n'a conſervé de lui que ce ſeul trait) ayant hérité d'un vaſe précieux & travaillé avec beaucoup d'art, le deſtina au plus ſage des Grecs. Ce vaſe fut porté de ſon ordre à Thalès, qui le fit paſſer entre les mains des autres Sages; & comme on le lui renvoya par diſtinction, il crut le devoir offrir au Dieu qui préſidoit à l'Oracle de Delphes, & y ajouta ces paroles: *Thalès, fils d'Examius & natif de Milet, fait préſent à Apollon de ce vaſe qu'il a mérité deux fois.*

On juge bien, (car les moindres ſuccès attirent toujours & des envieux & des critiques) on juge bien que les ſept Sages n'en manquerent point. Le principal reproche qu'on oſa leur faire, ce fut de s'être ménagés les uns les autres à la maniere de ces ſavans Politiques, qui ne louent que pour être loués, & qui, s'ils ne ſe flattoient d'une approbation réciproque, laiſſeroient agir leur penchant, & blâmeroient ſans ceſſe. Un jour même que les ſept Sages ſe trouverent à dîner chez Périandre en nombreuſe compagnie, ce Tyran invita tous ceux qui étoient aſſis à table, de boire à la

ronde

nde & dans sa coupe d'or. Et comme le restoit trop long-tems entre les ains de Chilon, de Bias, de Thalès, n de convives sourit & s'écria malinement : *Ces Messieurs les Sages veulent ire de la coupe de Périandre, ce qu'ils t fait du vase de Baticlès ; ils affectent se la renvoyer les uns aux autres, & craignent de nous en faire part.* Plut. in convivio 7. Sap.

J'ajouterai ici, qu'à la honte de la rain, quelques beaux Esprits de la Grece irent en regard des sept Sages, sept uisiniers célébres, de ceux qui prépaient les *Phidities* ou repas publics ; & 'à la Sentence que chacun de ces Sas regardoit comme sa devise, ils opserent le ragout que chacun de ces uisiniers regardoit comme son chefœuvre. J'avoue que ce parallele n'ofe rien d'exact ni de sérieux. Mais elle indécence n'y a-t-il point à hârder des plaisanteries, qui peuveut créditer la vertu, & avilir ceux qui en nt une profession ouverte ? D'ailleurs, qui passoit pour badinage chez les recs, s'acquit un mérite réel à Rome. ite Live se plaint que depuis les guers d'Asie on ne songeoit qu'à raffiner r les plaisirs de la table, & que celui 'on traitoit auparavant comme le plus l des domestiques d'une maison, le isinier en un mot, étoit devenu le V. Athen. L. 2.

droits : par une conduite ſerrée, exacte, circonſpecte ; & par une application ſuivie à tout ce qui peut augmenter ſes connoiſſances. Loin du bruit & du tumulte, il tâche de ſe procurer une félicité certaine, durable, indépendante des aſſauts & des diſgraces ſi ordinaires dans la vie. Les tréſors qu'on augmente ſans ceſſe, les Palais, les Emplois où l'on s'engage pour ſe dérober à ſoi-même, tout cela eſt néceſſaire aux ames communes. Le Sage ſe met au-deſſus, eu regagnant par la modération de ſes déſirs ce que la fortune ſemble lui refuſer, & en ſe tenant toujours au niveau de ſes facultés, quelque médiocres qu'elles ſoient. Tout au contraire, le Fou eſt celui qui ne voit, ne ſaiſit rien que de biais, qui ſe laiſſe entraîner par les moindres vraiſemblances, qui manque à ſes avantages & s'en ſert ſouvent contre lui-même, qui gliſſe ſur le préſent pour courir après des eſpérances chimériques ; enfin, qui prend le faux en tout ce qui regarde le ton & le maniment des affaires. Les ſuites de la folie ſont l'ignorance, la molleſſe, l'oubli de ſoi-même, & je ne ſçai quoi d'incompatible avec toutes les choſes honnêtes & raiſonnables.

Si par le droit de ſa naiſſance, ou par d'autres conjonctures imprévues, le Sage ſe voit appellé au gouvernement de

Patrie, comme Solon, Bias, Pitta-
s; c'est alors qu'il redouble de zéle,
ıt pour rendre son autorité douce &
enfaisante, que pour éviter l'écueil si
ngereux du pouvoir arbitraire : c'est
ors qu'il se confirme dans la pensée où
étoit, que les grandes dignités qui flat-
ıt par un extérieur & des dehors rians,
ablent en effet par les devoirs qu'el-
imposent : c'est alors, en un mot, qu'il
pénétre des paroles suivantes, qu'osa
e à un Empereur Romain le plus sin-
re de ses amis, le jour même que cet
npereur reçut la pourpre des Césars :
ut le monde vous félicite, & moi je Aur. Victor.
us plains; vous allez être chargé d'un
rdeau immense; les périls & les inquié-
des vous suivront jusques dans le sein
votre famille; vous aurez également à
us défier de tout le monde, & de vos
nemis qui ne manqueront point de vous
ire, & de vos amis qui vous nuiront en-
re plus, en n'osant mettre sous vos yeux
flambeau de la vérité.
Si le Sage au contraire n'a rien à dé-
ler avec le Public, toute son occu-
tion sera de s'étudier & de se connoî-
lui-même. Il suivra sans détour la
ıxime qu'Epicure répétoit si volon-
rs, *Cache ta vie*; & en la suivant il
n sera que plus tranquille. Tel fut
sort de Thalès, le premier qui sçut
 répandre

répandre parmi les Grecs le goût ignoré & de la Géométrie & de la Physique. Au reste, Thucydide a remarqué que les plus forts Génies n'étoient pas toujours les plus propres au Gouvernement, surtout au Républiquain. Comme ils se croyent au-dessus des affaires courantes, ils se remplissent de projets & de desseins chimériques; ils ont des vues éloignées, mais qui à force de dépendre d'un grand nombre d'événemens, ne réussissent presque jamais: au lieu que les Génies moins sûrs d'eux-mêmes, apportent de grands égards, une grande circonspection, à tout ce qui passe par leurs mains. L'esprit, le courage qui leur manque, ils les remplacent par des qualités moins brillantes, mais plus sures, par la douceur & la modestie. Et d'ordinaire, comme on les croit incapables d'une profonde dissimulation, on ne cherche point à les deviner, ni à leur arracher des secrets qu'ils doivent ensevelir dans l'oubli.

L. 2. V. etiam Cicer. de Oratore.

IV.

Eloges abrégés des sept Sages.

Tout cela pesé aussi exactement qu'il le doit être, je viens à un éloge succint de chaque Sage en particulier: & quoique cette matiere soit des plus rebattues, je ne désespere pas encore d'y trouver du neuf. Un seul objet peut être

être saisi, envisagé de plusieurs manieres différentes; & c'est même cette variété qui fait le principal agrément de la Littérature.

I. Thalès passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager, & à recueillir avec goût les connoissances qui se trouvoient éparses dans tous les pays sçavans: ce qui le mit en état de lier ces connoissances les unes aux autres, & d'en former un systême. De retour dans sa patrie, sa mere le sollicita vivement de se marier, & comme il n'avoit pas encore trente ans, il lui dit d'un air badin, *La saison n'en est pas encore venue.* Quand les trente ans furent écoulés, sa mere le sollicita encore plus vivement, & il lui dit alors d'un air sérieux, *La saison en est passée.* Ainsi Thalès vécut sans embarras de femme, d'enfans, de ménage; & certainement il n'en vécut que plus heureux. A cette occasion, je remarquerai que deux Auteurs connus ont examiné ce problême : *Un Homme de Lettres & de Cabinet doit-il se marier ? Et en cas qu'il se marie, de quel caractere se doit-il choisir une femme ?* Et ils l'ont résolu chacun à leur maniere. Je dis à leur maniere, parceque l'un étoit Vénitien & dans les Dignités Ecclésiastiques, l'autre Hollandois & Protestant. Il est triste que le mariage qui devroit

Hermo Barbarus de re uxoriâ.

Dan. Heinf. utrum vir litteratus debeat nubere, & cui.

être le lien le plus doux de la société, soit devenu la honte, l'opprobre de nos mœurs ; & par contre-coup la source des plus grandes plaisanteries, souffertes sur les Théâtres, & souhaitées dans presque toutes les Poësies pour plaire.

Comme Thalès avoit absorbé la meilleure partie de son patrimoine dans ses courses sçavantes, & qu'il dépensoit encore chaque jour en négligence, ses amis une fois l'en reprirent avec amertume, & il leur répondit : *Le Sage est toujours assez riche, & le Riche n'est pas ordinairement & ne peut être fort sage*. Une autre fois ces mêmes amis lui demanderent ce qu'il avoit gagné à philosopher, quelles richesses il avoit acquises, quelles maisons il possedoit de plus. *Je vous le ferai voir bien-tôt*, leur répliqua-t-il, *ne vous impatientez point*. En effet, ayant prévu, soit par hazard, soit par ses observations astronomiques, que l'année seroit très-abondante, il acheta pendant l'Hyver toute la dépouille des oliviers qui étoient autour de Milet, & il en fit faire dans la saison d'excellente huile, dont il tira, en ayant seul le débit, des sommes immenses. Et comme ses amis vinrent le féliciter de ce gain inespéré, il distribua en leur présence cet argent aux malades & aux pauvres de Milet. *Vous voyez*, ajouta-t-il,

a-t-il, *que ce n'est point là tout à fait ce qu'un Philosophe appelle des biens.* Tout le reste de la Morale de Thalès étoit sur le même ton. Quoiqu'il eut donné dans un Athéïsme ouvert, comme je le ferai voir en parlant de son systême de Physique, il ne laissoit pas d'avoir des mœurs très-simples & très-réglées. Il recommandoit sans cesse à ses Disciples de vivre dans une douce union. Ne vous haïssez pas, leur disoit-il, parceque vous pensez différemment les uns des autres : mais aimez-vous plutôt, parcequ'il est impossible que dans cette variété de sentimens & de préjugés, il n'y ait quelque point fixe où tous les hommes viennent se rejoindre. La Nature aime à se cacher, & l'Auteur de la Nature, quel qu'il soit, reste toujours voilé à nos yeux. Qu'est-ce que les hommes peuvent donc faire de mieux, dans cette ignorance profonde où ils sont tous plongés, que de conformer & leurs projets & leurs actions, aux lumieres de leur esprit? *

II. Pittacus se distingua dans tout le cours de son âge, par une conduite éga-

* Tout ce discours, qui seroit blâmable dans la bouche d'un Chrétien, mérite, ce me semble, d'être excusé dans celle d'un Payen tel qu'étoit Thalès.

lement soutenue : ce qui fait, à mon avis, le plus bel éloge. *Omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum : quam conservare non possis, si aliorum imitans naturam, omittas tuam.* Fier par goût, & plus généreux encore quand les obstacles le traversoient, Pittacus tua le Tyran qui opprimoit sa patrie : & ce meurtre, jugé nécessaire dans les circonstances, lui valut le Commandement de la Flotte que ceux de Mitylene envoyoient contre les Athéniens. Cette guerre fut heureusement terminée. Les citoyens que Pittacus venoit de défendre, & qu'il avoit auparavant délivrés d'un Tyran odieux, se soumirent comme par inspiration à son autorité. Fidele aux loix, il gouverna sa patrie pendant dix ans, & ne la gouverna qu'autant qu'elle le voulut bien. Rendu à son premier état, réduit à la condition d'homme privé, il se comporta toujours avec beaucoup de noblesse, & avec cet air de confiance que donne le mérite des Emplois qu'on a dignement exercés. Quoiqu'il fût très-vieux & presque voisin du tombeau, on le choisit une seconde fois pour commander l'Armée que ceux de Mitylene venoient de mettre sur pied. Il s'écria alors : *O Dieux ! qu'il est difficile de res-*

Cicer. de Offic. l. 1.

ter long-tems honnête homme! Sans doute qu'il avoit éprouvé que la vertu a beaucoup de peine à se soutenir dans les grands postes, où toute la vie n'est que feinte & dissimulation; où, pour complaire aux Princes, on doit flatter leurs passions & ménager leurs intrigues secrettes; où, pour conserver enfin ses dignités, il faut souvent trahir ses propres lumieres, & sacrifier à la pourpre, comme disoit Thémiste, plutôt qu'à la conscience.

Parmi les préceptes que Pittacus proposoit à ceux qui vouloient marcher dans le chemin de la sagesse, le principal étoit de fuir toutes les grandes assemblées, toutes ces parties de plaisir où l'on se dévelope sans aucun ménagement, & où l'on montre le fond de son cœur. Revenez, leur disoit-il, revenez de la foule qui importune, à la compagnie qui intéresse. Il avoit encore fait mettre une échelle dans tous les Temples de Mitylene, pour marquer les jeux différens & les revers de la fortune.

III. Bias descendoit d'une famille illustre dans l'Ionie, & il reçut une éducation conforme à sa naissance; c'est-à-dire, qu'au lieu de l'amollir par des caresses & des amusemens frivoles, on tâcha de perfectionner le goût naturel qu'il se sentoit pour l'éloquence. Aussi

fit-il

fit-il toute sa vie un noble usage du talent de la parole, tant pour défendre l'innocence opprimée, que pour abattre le vice altier & trop souvent impuni. Son nom devint par-là très-célébre dans la Grece, où l'on disoit des Avocats judicieux, qu'ils plaidoient à la maniere de Bias. Une chose cependant pouvoit le décréditer auprès d'un certain ordre de personnes : c'est l'idée qu'il avoit de l'amitié, ce bien si fragile malheureusement, quoique si doux & si nécessaire. *Regardez vos meilleurs amis*, répétoit-il en toute occasion, *comme s'ils pouvoient devenir vos ennemis les plus durs & les plus cruels*. J'avoue que cela n'arrive que trop souvent dans le commerce ordinaire de la vie. Mais quoi ? Un cœur généreux doit-il se dépouiller de sa franchise & de sa sincérité naturelle ? doit-il se contraindre toujours, sur un soupçon vague & quelquefois mal fondé qu'on pourroit le trahir ?

On rapporte que Bias se trouvant un jour dans une Foire où étoient étalées beaucoup de superfluités rares & curieuses, il se mit à sourire, & s'écria : *Que voilà de choses dont je sçai me passer !* Nous nous rendons malheureux à pure perte, & sans consulter nos véritables intérêts. Nous nous faisons mille besoins de choses inutiles, & pour satisfaire à

ces besoins qui augmentent encore chaque jour, nous vivons dans des peines & des inquiétudes continuelles.

IV. Solon nâquit à Athenes d'un pere qui s'étoit ruiné par des dépenses folles & excessives. Mais lui, ou plus avare, ou moins dissipateur, répara par son industrie les brêches de la fortune, & il s'acquit de grands biens par le Commerce : persuadés sans doute qu'on doit travailler pendant la jeunesse afin de pouvoir vivre tranquillement le reste de la vie; mais qu'on ne doit employer ce reste qu'à s'orner, qu'à se remplir de vertus. Elles sont à la vieillesse, ce que les poëles & les hypocaustes sont aux personnes qui transissent de froid. Quand Solon commença à paroître sur le Théâtre d'Athenes, il trouva les esprits dans une agitation terrible : tout aigrissoit des imprudens, tout armoit des furieux. Mais par des procédés nets & sinceres, par un certain art de se plier aux tems, quand les tems étoient orageux, il se concilia l'estime de tous les partis, & bien-tôt on l'éleva sans aucune opposition à la dignité d'Archonte. Alors parurent toutes les grandes qualités de Solon, sa sagesse à ne proposer que des loix équitables, & sa fermeté à les faire exécuter. Il tâcha surtout de tenir la balance égale entre

la Noblesse [illegible]. & le Peuple [illegible] de ses droits [illegible] forme [illegible] & de commodité [illegible] par une sequence [illegible] une [illegible] les Nations & les Places pu-bliques. Le Peuple [illegible] des Charges & des Magistratures dont [illegible] de Nicées.

Malgré cette espece de commerce [illegible] les Etats Republicains [illegible] mille [illegible] & mille traverses. Elles [illegible] ensuite [illegible] en Egypte [illegible] la Philadelphie [illegible] accompagné de [illegible] Athenes [illegible] que toute [illegible] entre les mains [illegible]. Quoique [illegible] les [illegible] efforts [illegible]. Quand le Peuple est [illegible] de ses [illegible] quelque [illegible] & [illegible]

par [illegible],

périeux, il avoit cependant quelquefois honte de trouver dans le Peuple Romain tant de bassesse & tant de goût pour la servitude. Un peu de résistance lui auroit fait gouter davantage le charme de l'autorité.

Après avoir cherché inutilement à regagner Solon, Pisistrate outré de sa persévérance, le fit enfin menacer d'en venir avec lui aux dernieres extrémités. Solon l'ayant sçu, répondit d'un air railleur : *Le Tyran croit-il m'épouvanter ? Je suis trop vieux pour rien craindre : la derniere heure est prête à sonner.* Je ne doute pas qu'en prononçant ces paroles, la bouche de Solon ne fût d'intelligence avec son cœur. Il auroit pu ajouter ce qu'un intrépide Romain s'applique si à propos dans le Traité de la vieillesse. » Je n'imiterai point, dit- » il, les grands Personnages qui se sont » plaints de leurs années écoulées. Et » pourquoi me repentirois-je d'avoir » vécu, moi qui ai quelque raison de » croire que je n'ai point été tout-à- » fait inutile sur la terre ? Je sors de » cette vie comme d'un hospice, & » non comme de ma maison. On ne » fait que passer dans une Hôtellerie : on » n'y demeure pas. O jour heureux ! » Quand pourrai-je me trouver dans la » noble assemblée des ames raisonna- » bles ?

» bles ? Quand ſortirai-je de ce bourbier
» où je languis ſi triſtement ?

V. Cléobule nous eſt fort peu connu, & ſa vie n'a point eu d'événemens, ſi cependant ce n'en eſt point un rare que d'avoir été, comme lui, heureux en femme, en enfans, en amis, en domeſtiques, en ſujets. Il croyoit que de toutes les choſes de la vie, les deux plus difficiles étoient de ſçavoir commander & de ſçavoir obéir, l'obéiſſance d'ordinaire ſe tournant en averſion, & le commandement en tyrannie. Quoiqu'il fût très-attentif ſur lui-même, Cléobule ne laiſſoit pas quelquefois de ſe porter à des excès de colere qui auroient pu avoir des ſuites fâcheuſes. Mais ſa fille qui étoit auſſi aimable que ſpirituelle, auſſi ſpirituelle que vertueuſe, le ramenoit à la raiſon & calmoit tous ſes mouvemens. Quoi de plus favorable que de trouver dans ſa propre famille un ſecours toujours préſent contre ſes paſſions ; Un ſecours, j'oſerai le dire, qui corrige & inſtruit d'autant mieux qu'il s'offre ſous les dehors de l'amitié & de la tendreſſe!

VI. Myſon renonça de bonne heure aux droits de ſa naiſſance, aux diſtinctions flateuſes que ſon pere, qui étoit Tyran de Chénes, lui avoit procurées. Libre de tout engagement, & par-là

même véritablement libre, il se retira dans des lieux escarpés & solitaires, où sans parler à personne il se nourrissoit de profondes réflexions. Quoique le commerce des hommes soit bien redoutable, qu'il inspire d'ordinaire plus de vices que de vertus; encore a-t-on besoin de leur secours pour éviter l'insupportable ennui d'être toujours avec soi-même.

Une chose soutenoit Myson dans sa retraite, & l'y étayoit, si j'ose ainsi parler: c'étoit son goût pour l'agriculture: c'étoit le soin qu'il prenoit de faire valoir par ses mains un petit héritage. On sçait que les plus grands hommes de l'Antiquité, soit parmi les Grecs, soit parmi les Romains, se sont adonnés aux mêmes travaux. Et je croirois volontiers qu'outre une grande simplicité de mœurs dont ils faisoient profession, il y entroit encore quelque raison de santé. En effet, la partie vraiment terreuse de notre Globe, maniée par l'analyse chymique, ne donne que deux substances, une liqueur volatile urineuse qui fermente avec l'esprit de nitre, & une huile noire & fétide: & il y a grande apparence que c'est à ce sel urineux qu'on doit attribuer la longue vie & la ferme santé dont jouissent la plupart de ceux qui cultivent la terre.

Par

Par une raiſon à peu près ſemblable, Epicure avoit mis ſon Ecole dans un jardin rempli de fleurs & de plantes médicinales, perſuadé qu'elles purgent, qu'elles diſſipent les mauvaiſes influences de l'air par leur bonne odeur, & qu'elles l'impregnent en même tems de parties balſamiques. C'eſt ce qu'a voulu prouver l'Auteur d'un Traité curieux imprimé à Paris en 1686. où il examine la nature des odeurs, & l'écoulement particulier qui ſe fait des petites parties qui compoſent les corps odorans.

V. Tract. de Curioſit. Phyſicis, in quo qualitates odoris & effluvor. explicantur.

VII. Chilon parvint dans ſa jeuneſſe à la dignité d'Ephore, & il y parvint ſans brigue, ſans aucune autre recommandation que ſon mérite perſonnel: ce qui devoit d'autant plus ſurprendre tout le monde, que le mérite ſeul n'agit point, ou du moins agit très-lentement. On aſſure que ce Philoſophe parloit peu, & ſeulement lorſque la vérité avoit beſoin d'être annoncée ou d'être ſoutenue en public: elle ne rencontre que trop ſouvent de dangereux contradicteurs. Périandre lui ayant écrit qu'il alloit commencer la guerre, & que ſon Armée étoit prête d'entrer dans le Pays ennemi, il en reçut une réponſe fort ſéche, & qui finit par ces mots: *Souvenez-vous qu'un méchant Prince n'eſt point en ſureté dans le ſein*

même de sa famille. Le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, est de ne mourir ni par le fer ni par le poison. Il ne meurt pas même assez tôt pour le bien de ses Sujets.

Etant au lit de la mort, le seul lieu peut-être où l'on juge bien de toutes ses actions passées, Chilon se vanta de n'en avoir fait qu'une dont il pût se repentir : & c'étoit pendant le cours de sa Magistrature, où il sauva un coupable de la mort ; mais un coupable son meilleur ami. Qu'il faut être sûr de son innocence, pour n'avoir qu'un pareil crime à se reprocher !

V.

Je croi avoir dépeint les sept Sages avec des traits forts & hardis, avec des traits qui découvrent le fond de leur caractere & de leur doctrine. *Explicentur hominun ipsorum non solum res gestæ, sed vita ac natura.* Comme on l'a vu, rien n'étoit plus ferme ni plus arrêté que le caractere de ces Sages ; aucun péril ne les effrayoit, aucun obstacle ne rallentissoit leur ardeur, aucune considération ne pouvoit les forcer à sacrifier leurs lumieres aux volontés absolues des Princes & des Rois. A l'égard de leur doctrine, elle ne contenoit encore que des morceaux détachés

De quel maniere ils exprimoient leur doctrine.

Cicer. de Orat. l.

&

& peu étendus, des maximes & des Sentences, qui paroiſſent être des reſtes précieux de l'ancienne Poëſie. Mais ni ces Maximes ni ces Sentences, quoiqu'elles ayent leur utilité, ne formoient point un tout parfait; & c'eſt là en général ce qu'on peut reprocher aux Anciens. Ils nous ont laiſſé certainement des leçons admirables, intéreſſantes; mais ſoit faute d'attention, ſoit qu'un certain cours des choſes n'eût point encore donné lieu aux grands principes de ſe développer, ils n'avoient point de ſyſtême complet de morale, de celle même qui découle de la Religion naturelle, la baſe & le fondement de la Religion révélée. De là vient que tout fourmilloit de contradictions parmi les Philoſophes de la Grece, & que les uns rejettoient avec dédain ce que les autres ſoutenoient avec opiniâtreté.

La Science des mœurs ayant toujours été ſi imparfaite chez les Grecs, même dans le tems où ils joignoient la ſupériorité de l'eſprit à la ſupériorité des armes, doit-on être étonné que les ſept Sages n'euſſent encote qu'ébauché cette Science? Du moins, ils en avoient compris toute l'utilité, ils tâchoient par des ſous-entendus de réveiller beaucoup plus d'idées qu'ils n'en offroient effectivement par leurs diſcours; ce qui eſt

bien

bien le caractere des personnes qui pensent. En premier lieu, tous les problêmes qui leur étoient proposés, ils les rappelloient à de certains superlatifs, & ils y répondoient ensuite d'une maniere vive & concise. Pittacus lassé d'une conversation où l'on demandoit quels animaux étoient les plus dangereux, repliqua sans hésiter: *Parmi les Domestiques, c'est un flateur, qui se couvre du masque de l'amitié; & parmi les autres, c'est un Roi qui abuse du pouvoir souverain.* Thalès ayant reçu différentes questions d'Amasis Roi d'Egypte, lui envoya la réponse suivante. » Vous voulez sçavoir ce qu'il y a de plus ancien, » c'est Dieu, parcequ'il n'a point eu » de commencement; ce qu'il y a de » plus beau, c'est le Monde, parceque » tout y est arrangé dans le meilleur » ordre; ce qu'il y a de plus sage, » c'est le tems, parcequ'il découvre » les choses les plus secrettes; ce qu'il » y a de plus fort, c'est la nécessité, » parcequ'elle vient à bout de tout; » ce qu'il y a de plus commun, c'est » l'espérance, parcequ'elle ne meurt » jamais; ce qu'il y a de plus doux & » de plus aimable, c'est de faire sa vo» lonté, & de suivre la voix toujours » flateuse de la Nature.

En second lieu, les sept Sages aimoient

moient à s'attaquer les uns les autres par des énigmes tournées artificieusement. Et c'étoit là une coutume beaucoup plus ancienne qu'eux, obſervée chez tous les Orientaux & même chez les Juifs, ſoit dans des converſations ſérieuſes & par forme de diſpute, ſoit à table & dans des parties de plaiſir. L'Ecriture Sainte rapporte l'énigme que Samſon propoſa aux jeunes gens qui aſſiſterent à ſes noces, & qu'ils ne purent réſoudre que par une ſupercherie. Alexandre victorieux, & ſe croyant plus habile, plus éclairé que les autres, parcequ'il étoit plus fort, plus adroit, raſſembla tous les Gymnoſophiſtes qui vinrent le féliciter ſur ſes conquêtes, & leur offrit à chacun une énigme, pour la dénouer en moins d'une heure ſous peine de mort. Ces Gymnoſophiſtes ſe tirerent par des réponſes ambigues, d'un péril ſi délicat. Mais Alexandre devoit bien s'appercevoir qu'il s'en faiſoit des ennemis irréconciliables ; car rien ne choque plus les Gens de Lettres, que de voir que tout le fruit qu'ils retirent de leurs études & de leurs méditations, eſt de s'expoſer davantage aux rigueurs, aux violences des perſonnes en place.

Toute l'Antiquité a parlé de l'énigme que propoſoit Cléobule en ces termes: *Je connois un Pere qui a douze enfans,*

&

& chacun de ses enfans en a trente, qui different de couleur, de forme & de génie. Les uns sont noirs, & les autres blancs. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'étant tous immortels, ils meurent tous néanmoins ; sçavoir, les enfans au bout de trente jours, & les petits-enfans chaque jour. Le mot de l'Enigme est l'année ancienne des Grecs, composée de douze mois, & chaque mois de trente jours : ce qui en faisoit 360 complets, sans aucune addition ni aucun retranchement par rapport au cours du Soleil. De pareils jeux d'esprit ne seroient gueres goûtés parmi nous.

CHAPITRE X.

I. *Avantages de l'Etude.* II. *D'Anacharsis le Scythe.* III. *D'Epiménide de Crete.* IV. *De Phérécide.* V. *Quel jugement on doit porter des Lettres Grecques.* VI. *Ce que les Anciens ont pensé de l'immortalité de l'ame.*

I.

ON met d'ordinaire à la suite des sept Sages trois autres Philosophes d'un caractere singulier, qui sont Anacharsis, Epiménide de Crete, & Phérécide de l'Isle de Sciro, une des Cyclades. Ces

Avantage de l'Etude

Philoſophes n'eurent toute leur vie d'autre occupation que de penſer, d'étudier, de s'inſtruire : heureux pour cela d'être nés avec un patrimoine commode, plus heureux encore de n'avoir jamais ſongé à l'accroître ! Quiconque a le courage de ſe mettre au-deſſus des préjugés vulgaires, & qui fidele à la raiſon, ne fait point dépendre ſon bonheur de ce que les autres penſent ; celui-là, dis-je, conçoit aiſément pour les affaires la double haine & d'homme d'eſprit & de Philoſophe. Comme il n'aſpire point à ces embarras illuſtres, qui à les prendre pour ce qu'ils ſont, importunent encore plus qu'ils n'honorent, il évite ſoigneuſement l'éclat qui frappe la multitude, il ne s'occupe que du ſoin de ſa perfection. Ce qui lui paroît vivre, c'eſt ſe procurer de nouvelles connoiſſances ; il ne compte que par-là ſes années.

II.

D'Anacharſis le Scythe.

Anacharſis vint du fond de la Scythie à Athenes, où il lia une étroite amitié avec Solon & les autres Sages, qui ſe rendoient ſouvent dans cette Ville célebre. De quelque pays, de quelque Religion que ſoient les honnêtes-gens, un ſecret rapport de goûts & de mœurs les unit bien-tôt enſemble : ils ſe recherchent volontiers, ils ſe préviennent de

toute

toute ſorte de bons offices, ſans applaudir cependant à ce qu'il peut y avoir de défectueux & de bizarre dans leurs opinions particulieres. Quand Anacharſis commença à ſe plier ſous la diſcipline des Grecs, on lui trouva je ne ſçai quoi de dur & de farouche dans les manieres; mais pourtant de vrai & de naturel. Les Scythes ne connoiſſoient point cette politeſſe extérieure qui plaît toûjours, quoiqu'on ſçache qu'elle trompe quelquefois; ils ne mettoient aucun agrément dans le commerce de la vie: bien différens en cela des Grecs, qui aſſaiſonnoient d'un certain art, & tout ce qu'ils diſoient & tout ce qu'ils faiſoient. Mais il faut tomber d'accord (telle eſt en effet la deſtinée des choſes) que ces Grecs ne ſçurent point long-tems, ni ſe ménager, ni ſoutenir leur caractere. Ils devinrent faux, diſſimulés, à meſure que leur puiſſance s'accrut; ils ſe tromperent les uns les autres ſans aucune adreſſe, & ſe tromperent enfin eux-mêmes; ce qui avoit une teinture légere d'amour-propre, prit chez eux une forte teinture d'orgueil: tout cela encore augmentant de jour en jour, juſqu'à l'entiere décadence de leur Empire.

C'eſt une remarque très-vraye, que jamais une Nation n'eſt plus proche de ſa ruïne & de ſon anéantiſſement, que lorſ-

qu'elle paroît la plus polie au-dehors, & par-là même la plus superficielle au-dedans; lorsqu'elle rampe devant ses maîtres, en lui prodiguant des respects qui ne sont dûs qu'à Dieu seul; lorsqu'elle fait enfin des plaisirs qui enyvrent, sa principale occupation. Il n'y a plus alors de solide vertu, plus de probité, plus de science. Tous les rangs se confondent, tous les ordres se mêlent. On cesse de regarder le vice comme un blâme, & le crime comme un deshonneur: Triste situation, qui annonce infailliblement la chute de tout l'Etat!

Les premieres années qu'Anacharsis passa dans la Grece, il eut bien de la peine à s'apprivoiser avec la sobriété des Philosophes, qui croyoient, selon la remarque de Valere Maxime, que l'esprit perd toûjours de ce qu'on donne de trop au corps. Il osa même s'enyvrer au fameux Banquet que Périandre fit servir aux sept Sages. Là, couronné de fleurs, & de ce ton qu'on peut prendre à table, il demanda le prix de la lutte Bacchique. *Le dessein de ceux qui courent*, ajouta-t-il, *est d'atteindre au but de la course: le dessein de ceux qui boivent, doit être aussi d'atteindre au but qui leur est propre, & les plus habiles sont ceux qui y arrivent les premiers.* Pline le Naturaliste, qui a parlé si au long & de

Plut. in Conviv. 7. Sapient.

L. 14.

la

la vigne & des diverſes ſortes de vins qui étoient renommés de ſon tems, fait enſemble l'éloge de quelques Buveurs célebres. Il n'oublie pas les Scythes dans ce Catalogue, & leur réputation étoit ſi bien établie de ce côté-là, qu'ils n'aſſembloient aucun Conſeil, ne prenoient aucune réſolution, qu'après avoir paſſé pluſieurs heures à table. Ils ſortoient de-là gayement pour aller au combat, & ſe tenoient aſſez ſûrs de la victoire pour l'obtenir. Enfin Pline ayant fait mention des liqueurs qui ſe préparoient en faiſant fermenter différentes eſpeces de grains dans l'eau, obſerve qu'on connoiſſoit déja à Rome près de deux cens ſortes de boiſſons vineuſes, enyvrantes. Voyez, ajoûte-t-il, combien le plaiſir eſt induſtrieux & rafiné! On a pouſſé la débauche, juſqu'à eſſayer de quelle maniere l'eau pouvoit produire les mêmes effets que le vin.

V. Hom Nepenthem, auctore Pet. Petit.

III.

D'Epiménide de Crete.

Je n'ai que deux choſes à remarquer d'Epiménide, qui paſſoit dans l'Antiquité pour un homme divinement inſpiré. La premiere regarde ce ſommeil merveilleux qu'on lui attribue. Etant encore jeune, il ſe fatigua beaucoup à la campagne, entra vers midi dans une grotte pour ſe repoſer & éviter le grand chaud. Bien-tôt il s'y endormit, & ne

se réveilla qu'un demi-siécle aprè[illegible] peut juger quelle fut alors toute sa [illegible] prise. Il ne rencontra presque pe[illegible] ne de sa connoissance, & la porte d[illegible] maison paternelle lui fut fermée. A[illegible] ne même se ressouvenoit-on dans le li[illegible] de sa naissance qu'il eût jamais été [illegible] monde. Mais Epiménide ne gagna ri[illegible] par un sommeil si long-tems continué[illegible] il se trouva aussi vieux à son réveil, q[illegible] s'il avoit effectivement vécu pendant tout ce tems-là. Apollodore rapporte d'Endymion quelque chose de plus favorable ; car les Dieux lui ayant permis de souhaiter ce qui lui agréeroit davantage, Endymion demanda un sommeil qui ne seroit interrompu que tous les siécles ; mais avec ce sommeil il demanda une jeunesse vive & florissante.

V. Disquis. Mag. l. 2. Martin Delrio, fameux Jésuite, a bien voulu examiner si par la puissance des Génies séducteurs, un homme peut dormir plusieurs années de suite ; & à son ordinaire, il conclut en faveur du Démon, dont il étend les droits & les prérogatives aussi-loin qu'il les peut étendre. On trouve dans quelques Traités de Physique, des exemples de sommeil prolongé opiniâtrement jusqu'à deux & trois mois. Mais il est aisé de voir que celui d'Epiménide a tout l'air d'une vaine chimere. Je croirois volontiers,

que

que pendant les années qu'on suppose qu'il dormit, il se retira dans quelque endroit écarté & solitaire, où il n'eut de commerce qu'avec lui-même, & un petit nombre d'amis d'élite. S'il est vrai que la vie tumultueuse & agitée qu'on mene ordinairement, soit une longue yvresse; ne peut-on pas regarder la vie tranquille & isolée comme un doux sommeil, & pour ainsi dire, comme le repos des passions.

La seconde chose fait plus d'honneur à Epiménide. Une cruelle peste avoit découragé tous les esprits: on ne sçavoit plus à quel Dieu recourir, ni quelle puissance implorer. Athenes, remplie de mourans & de morts, gémissoit sous le poids de ses malheurs, dont même elle n'entrevoyoit pas la fin. Epiménide parut alors dans l'Aréopage, & y mena des brebis blanches & noires. Il les laissa ensuite aller sans aucune gêne, & il conseilla aux Athéniens de remarquer précisément le lieu où elles s'arrêteroient, & de sacrifier à la Divinité propre de ce lieu-là. Le conseil fut salutaire, & la peste dévorante, sans aucun autre secours, cessa entierement. Diogene Laërce observe, qu'il y avoit encore de son tems à la campagne de ces Autels sans nom.

In Epim[ide] & in P[y]thag.

Comme les Anciens s'imaginoient que

tout étoit peuplé de Démons & de Génies, ce fut là sans doute ce qui engagea Epiménide à faire ériger des Autels aux Dieux inconnus; persuadé que les Athéniens pouvoient en avoir oublié quelqu'un dans leurs Sacrifices expiatoires & qu'ils portoient la peine de cet oubli fatal. Il arriva une avanture presque semblable à Rome, pendant un furieux tremblement de terre qui en ébranla tous les édifices. On ignoroit à quel Dieu il falloit s'adresser, & on s'adressa, sans le nommer ni même le connoître, à celui qui pouvoit détourner un si grand malheur. Funeste & ridicule effet de la superstition, qui refusant le seul Dieu Créateur de toutes choses, en établissoit à chaque instant de nouveaux, & en alloit
I. ramasser dans presque toutes les Nations, de peur qu'il ne lui en échapât quelqu'un! Voilà l'origine des Dieux inconnus & anonymes, qui étoient une espece de supplément à la créance publique. Aussi St. Paul avoit-il raison de dire aux Athéniens: « En examinant vos Ido-« les, j'ai trouvé un Autel avec cette ins-« cription: Au Dieu inconnu. Ce que « vous adorez confusément, je vous l'an-« nonce d'une maniere distincte.

IV.

Phérécide, surnommé le Théologien;

rechercha dès sa jeunesse, & les Livres qui pouvoient lui procurer quelque instruction, & les Savans qui d'ordinaire en procurent plus que les Livres mêmes. Par ce double moyen il se fit un fonds inépuisable de connoissances. Quand on sçait étudier, on s'approprie le travail de ceux qui ont déja paru avec quelque éclat: on profite même de leurs fautes, presque autant que de leurs découvertes. *Corrigit enim sequentem lapsus prioris, & de reprehensione antecedentis exempli nascitur emendatio.* Ce fut Phérécide qui le premier traita les matieres de Philosophie en prose, & qui se dégagea des contraintes de la Poësie, sentant bien que sa mesure & sa cadence gênent inutilement un discours déja par lui-même assez rempli d'épines. Il est étonnant qu'en matiere de Sciences, on ait tant de peine à attraper ce qu'il y a de plus simple & de plus facile. On surfait d'abord, on se fatigue à pure perte: & ce n'est qu'après beaucoup de refléxions, après avoir essuyé des tourmens inutiles, qu'on revient au point par où l'on auroit dû commencer.

Symm. l. 10. Epist.

Suivant le génie des Grecs, qui supposoient à tous leurs Grands Hommes & des miracles & des prodiges, Phérécide fut un des mieux traités. On en mit plusieurs sur son compte. Mais Ciceron

L. 1. de Divin. Plin. l. 2

qui sçavoit être incrédule par principe de Philosophie, quoiqu'il fût quelquefois tout le contraire par politique, Ciceron, dis-je, ne crut point devoir donner dans l'aveuglement des Grecs. Il regarda toûjours Phérécide comme un simple Physicien, & les prodiges, les miracles qu'on lui attribuoit, comme des effets naturels. Telle est l'avanture de l'Isle de Sciro, où après avoir bû de l'eau d'un puits extrêmement profond qu'on lui présenta, Phérécide ne fit point difficulté d'assurer qu'il y auroit dans trois jours un tremblement de terre. Cette action étant réduite à ce qu'elle a de simple, on pourroit croire que des sels acides, détachés par le feu souterrain, & fondus après ensemble, auroient communiqué à l'eau du puits un goût particulier, & que sur ce goût Phérécide auroit en effet soupçonné quelque dérangement dans la croute extérieure de la Terre. C'est ainsi que les Chymistes jugent par la présence de certains sels, que des corps vont se décomposer & se pénétrer de nouvelles qualités, toutes différentes des premieres.

Quoiqu'il en soit, Phérécide devenu vieux tomba dans une maladie dangereuse. Il souffrit long-tems, & tranquille spectateur de sa mort, il ordonna lui-même les apprêts de ses funérailles.

Pythagore

Pythagore étoit absent, lorsqu'il eut nouvelles de la maladie d'un Maître si distingué. Plein de reconnoissance, il vola à son secours, & ne reprit le chemin de la Grece qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. Ce trait de Pythagore a toûjours été fort applaudi. En effet, comme les Grands-Hommes se croyent dispensés de ces attendrissemens de cœur, qui leur paroissent avoir quelque chose de trop bas & de trop vulgaire; rien n'est plus beau ni plus touchant, que de les voir quelquefois s'y livrer sans aucune réserve. Jambl Pythag.

Un Ecrivain qui a recueilli beaucoup d'Anecdotes historiques, rapporte que les Prêtres de Délos firent courir le bruit que le mal douloureux dont étoit mort Phérécide, lui avoit été envoyé par Apollon, afin de le punir de son audace & de son impiété. Je ne m'en étonne point: les Prêtres en général paroissoient fort piqués contre ce Philosophe, de ce qu'il enseignoit à ses Disciples, que les Dieux toûjours justes regardent les hommes avec la même tranquillité; qu'ils ne leur demandent ni vœux, ni offrandes, ni sacrifices; qu'ils ne favorisent point les uns par préférence aux autres; qu'ils nous jugeront enfin, non sur l'encens que nous aurons fait fumer sur leurs Autels, mais sur les Æl. Var. H. l. 4. Sen. de Benef. l.

vertus que nous aurons réellement pratiqués. Ce systême devoit faire un tort infini à toute la Réligion extérieure, elle y perdoit trop : mais au fond c'étoit celui de presque tous les Sçavans du Paganisme.. Ils croyoient que rien ne pouvoit changer ce que les Dieux avoient une fois ordonné ; & les Dieux eux-mêmes, ils les croyoient assujettis à cet ordre immuable qui jamais ne s'interrompt. Pour Socrate, il avoit un peu adouci ce systême, en disant qu'il ne faut rien demander déterminément aux Dieux ; 1°. Parce que nous sommes dans une ignorance profonde de ce qui peut nous être utile, avantageux ; 2°. Parce que le sçachant même, nous serions dans une ignorance encore plus profonde de la maniere de le demander. Helas! que de sujets de nous plaindre de la vie !

V. præsertim Max. Tyr. Orat. 3.

Homere parlant des vœux que faisoient Achille & Hector, sur le point de combattre, dit adroitement : Jupiter mit dans la balance les sorts de ces deux Guerriers (*Spirituum ponderator est Dominus* ;) & il trouva, en les pesant, que la destinée d'Hector étoit complette, & qu'elle tiroit malgré lui vers la demeure sombre de Pluton. Eschyle, au rapport de Plutarque, fit de cette idée d'Homere une Tragédie qu'il intitula

Apud Plut. de Modo leg. Poëtas.

le

le Poids ou la Balance des ames. A l'un des plats de cette fatale Balance étoit Thémis, & à l'autre l'Aurore priant pour son fils qui alloit s'exposer aux hazards de la guerre. Thémis, c'est la Justice, ce sont les Décrets de Dieu: l'Aurore, c'est la tendresse d'une mere, ce sont les hommes qui à force de vœux & de prieres veulent faire changer ces Décrets. Thémis constante à elle-même, doit toûjours l'emporter.

V.

Quel jugement on doit porter des Lettres Grecques. V. Fabric. l. 2.

Pour faire honneur à Phérécide & aux sept Sages, j'aurois pû rapporter ici plusieurs Lettres qu'on trouve imprimées sous leurs noms. Mais à parler vrai, je les crois toutes fausses & supposées: je porte le même jugement d'une infinité d'autres que l'Antiquité nous a conservées, & qui ont été depuis traduites en différentes Langues. Quoiqu'il y ait de l'esprit & du feu dans la plûpart de ces Lettres, on voit aisément que ce sont de vaines déclamations, des morceaux fabriqués à plaisir: on y trouve le génie rampant des Sophistes, plutôt que le génie relevé des Philosophes. Je ne parle point des fautes de Chronologie dont ces Lettres fourmillent, des bagatelles dont elles traitent, des réfléxions peu solides dont elles sont

Erasm. l. 1. Epist. 1.

remplies; en un mot, de cette affectation de stile, qui est le caractere dominant de la plûpart des petites Pieces Grecques qui ont été composées depuis la naissance de Jesus-Christ.

Jos. Scaliger, Epist. 206.

V. etiam Henr. Steph. ad calcem Poës. Philos.

Un célebre Critique a fait voir beaucoup de mépris pour toutes ces Lettres. Il commence par celles d'Hippocrate, de Démocrite, de Solon, de Pittacus, &c. il ajoute qu'elles ont été composées par des jeunes-gens curieux de feindre & d'imposer au Public, & que pour se trouver dans l'Ouvrage de Diogene Laërce, elles n'ont pas acquis un plus grand degré d'autorité. *Enfin*, dit-il, *je ne force le jugement de personne. Je remarquerai seulement, qu'il est beaucoup plus facile de montrer que ces Lettres ne sont point des Auteurs à qui on les attribue, que de montrer qu'elles en sont. Elles respirent partout je ne sçai quel air de nouveauté, qui frappe les Connoisseurs à la premiere vûe.* Comme ceux qui feignent, agissent toûjours d'imagination & par un vain caprice, ils ne s'occupent que de petits intérêts, ils ne parlent que pour se faire admirer: & cela même les décele. La vérité n'a point une allure gênée : cette allure ne convient qu'au mensonge, qui ose quelquefois prendre sa place.

VI.

Il me reste encore un trait à rappeller de de Phérécide, plus important, plus délicat que tous les autres. Ce fut lui, au rapport de Ciceron & de S. Augustin, qui le premier répandit dans la Grece le Dogme de l'immortalité de l'ame. Mais ni l'un ni l'autre ne nous détaillent point les preuves dont il se servoit. Et de quelles preuves pouvoit se servir un Philosophe, qui quoique rempli de bon-sens, confondoit les substances spirituelles avec les matérielles, ce qui est esprit avec ce qui est corps ? On sçait seulement que Pythagore n'entendit point parler de ce Dogme dans tous les voyages qu'il fit en Egypte & en Assyrie, & qu'il le reçût de Phérécide, touché principalement de ce qu'il avoit de neuf & d'extraordinaire. L'Orateur Romain ajoute, que Platon étant venu en Italie pour converser avec les Disciples de Pythagore, approuva tout ce qu'ils disoient de l'immortalité de l'ame, & en donna même une sorte de démonstration, qui fut alors très applaudie. Mais il faut avouer que rien n'est plus frivole que cette démonstration, & qu'elle part d'un principe suspect. Platon lui-même ne paroît pas en être trop convaincu. Car ayant fait discourir Socrate sur le bonheur

Ce que les Anciens ont pensé de l'immortalité de l'Ame. Cic. l. 1, Quæst. Tuscul. August. Epist. 111 ad Volusiam.

bonheur des Justes & les peines des Méchans, il continue en ces termes: *Je tiens tout cela pour vrai, parce que je l'ai oui-dire.* Il y a un Passage dans Ciceron, qui ne s'ajuste que trop à celui-là. Après avoir effleuré ce que Platon avance dans son Phédre, il hazarde ces mots: *J'ai eu soin qu'il ne s'élévât dans mon esprit aucun doute ni aucun soupçon qui pût affoiblir cette doctrine, quoique peu vraisemblable. Car je l'affectionne beaucoup, & je me fais une joye intérieure de la repasser dans mon esprit.* Pour Socrate, quoiqu'il ait employé les derniers jours de sa vie à parler sur l'immortalité de l'ame, il paroît cependant qu'il la souhaitoit plus qu'il ne la croyoit, & qu'il se faisoit un devoir de s'abandonner à cette douce pensée. *Que l'ame soit immortelle,* disoit-il, *c'est ce que tout homme sensé vous assûrera. Mais que lui arrivera-t-il après la mort? C'est ce qu'on ne peut deviner. Cependant il faut se nourrir & s'enchanter de cette idée, qu'il ne lui arrivera rien que d'heureux.*

Ainsi, malgré la conjecture de Phérécide, ni les Grecs ni les Romains n'étoient pas trop persuadés que l'ame survêcut au corps. Il est vrai que plusieurs d'entre eux cherchoient à s'en persuader, qu'ils s'y excitoient même

avec une eſpece de contentement ſecret : mais c'étoit quelquefois envain. Vous m'avez arraché, écrivoit Seneque Epiſt. 102.
à un de ſes amis, vous m'avez arraché à un ſonge flateur. Votre derniere lettre m'a fait un tort infini. En effet, elle m'a tiré d'une penſée agréable, & qui, ſelon toutes les apparences, m'auroit mené fort loin. Je me faiſois un plaiſir de ſonger à l'immortalité de l'ame : peut-être même aurois-je été juſqu'à la croire. Je prêtois mon imagination doucement échauffée aux diſcours de quelques Grands Hommes, qui nous promettent plus une choſe ſi déſirable, qu'ils ne la prouvent. Cette eſpérance, quoique peu fondée, m'entraînoit inſenſiblement. Je commençois à me déplaire à moi-même : je mépriſois les reſtes d'une vie malheureuſe, dans la penſée que j'allois entrer dans l'éternité. & que j'allois jouir de tous les ſiécles. Mais enfin votre lettre m'a tout-à-coup réveillé, & un ſonge ſi amuſant, ſi conforme à mes ſouhaits, m'a entierement échapé.

Il y a encore dans l'incertitude de Seneque quelque choſe de favorable, ou de moins contraire au dogme de l'immortalité de l'ame. Mais avec quelle aſſurance, avec combien peu de ménagemens, en ont parlé tous les autres

Auteurs,

Auteurs, tant Grecs que Latins? *Le chemin de l'autre monde*, disoit Bion, *est plus facile qu'on ne pense : on y va les yeux fermés, & par cela même on y doit aller sans crainte.*

Je ne serois point étonné qu'on eût tenu en particulier un tel langage. On peut au-dedans de soi-même penser tout ce qu'on veut, & pourvû qu'on ajuste son extérieur à ce qui se pratique parmi les hommes avec lesquels on vit, les hommes n'ont rien de plus à nous demander : c'est tout ce qu'on leur doit. Mais les Anciens parloient hautement contre l'immortalité de l'ame. Cesar d'un côté s'en moquoit au milieu du Sénat, où il est si nécessaire d'intimider le Peuple crédule ; & de l'autre côté, Ciceron publioit des Ouvrages de parade, où il osoit dire : Quelle est la femmelette, ou quel est l'ignorant qui craigne encore aujourd'hui tout ce qu'on raconte de l'autre vie? Dans un Ouvrage plus naïf, il avance sans hésiter, que si l'ame ne meurt point avec le corps, elle doit être nécessairement heureuse. Combien Ciceron étoit-il pourtant reservé! Combien tâchoit-il de ménager par politique ce qui sembloit généralement reçû à Rome!

Suet. in Cæsare. Salluft. de Bello Catilin.

L. 2. de Nat. Deor.

Idem de Senect.

Je ne parle point des Poëtes. De tout tems on leur a accordé bien des licen-

ces ;

tes, bien des hardiesses, & on n'a pas pris au pied de la lettre, ce qu'ils ont écrit avec tant de pompe; tout cela fondé sur je ne sçai quelle yvresse dont on les croit saisis. Mais toujours suis-je en droit de conclurre de plusieurs Passages d'Homere, d'Hésiode, de Pindare, de Callimaque,&c. de Lucrece, de Virgile, d'Ovide, de Juvénal, de Lucain, &c. que toute la Doctrine de l'autre monde étoit problématique chez les Anciens; qu'on pouvoit la recevoir ou la rejetter à son choix; qu'il n'y avoit sur cette matiere aucune créance générale & autorisée; enfin, que les mêmes personnes tenoient tantôt un langage & tantôt un autre, selon leurs caprices: ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont point une persuasion fixe, arrêtée, & qui flottent dans de vaines incertitudes.

En effet, si Virgile traite de l'Enfer & de ses châtimens en divers endroits de l'Enéïde, il détruit tout cela dans le II. Livre de ses Géorgiques. Il n'y parle point en Poëte, mais en Philosophe. Il s'écrie: *Qu'heureux est celui qui a pû remonter à l'origine des choses, qui a foulé aux pieds des craintes ridicules, & le bruit imaginaire de l'Achéron!*

En général, on croyoit que tout ce que les Poëtes rapportent de l'autre Monde, n'existoit que dans leur imagination,

nation, ou comme une ſource féconde d'agrémens poëtiques, ou comme des leçons propres à inſtruire les hommes. Il n'y a point de Cerbere, diſoit Lucrece, ni de Furies, ni de Tartare; ce ſont là des Fables inventées. Mais il eſt vrai de dire que les méchans trouvent dans leurs vices, dans leurs paſſions, des bourreaux qui les affiégent continuellement: ils ſentent d'avance pendant cette vie ce qu'ils craignent après leur mort. Diſons donc que la vie des fous & des méchans eſt un véritable Enfer, & qu'il n'y en a point d'autre. Plutarque aſſure la même choſe dans le Traité où il examine; *Pourquoi la juſtice de Dieu eſt ſi lente à punir certains crimes.* Selon lui, auſſi tôt qu'un homme a commis quelque forfait, dès ce moment il commence à ſubir la peine qui lui eſt due: & plus long-tems il reſpire, plus long-tems il ſe voit tourmenté. La derniere cataſtrophe qui l'enleve, n'eſt que l'accompliſſement, le terme de ſa punition. Que ſert de le menacer d'une autre vie? Il reſſent dans celle-ci tout ce qui eſt capable d'expier ſon forfait. La mort ſubite n'eſt-elle pas une juſte vengeance du Ciel, & en quelque maniere ſa juſtification?

L. 3. Vid. etiam Corn. Sever. in Ætna.

V. Schol. Eurip. in Alceſt.

Diodore de Sicile nous apprend que ce fut des Egyptiens que les Grecs emprunterent

In procemio.

prunterent tout le ſyſtême fabuleux de l'autre Monde, & le jugement de Minos, & le paſſage de l'Acheron, & les ſupplices du noir Tartare, & le repos des Champs Elyſées. Il y avoit en Egypte une longue ſuite de Cérémonies myſtérieuſes, qui ſe rapportoient à des traits d'hiſtoire plus anciens, & que les Prêtres obſervoient avec un grand ſcrupule. Elles frapperent Homere, Héſiode, Orphée, qui les traveſtirent d'abord en pluſieurs Fables applaudies dans la Grece, & qui pour rendre enſuite ces Fables utiles aux mœurs corrompues des hommes, pour les contraindre à mener une vie plus réguliere, leur firent entrevoir après cette vie des récompenſes pour les uns & des peines pour les autres. Mais au fond c'étoient des coutumes politiques, des uſages répandus en Egypte, où il ne paroît pas qu'on eût une idée bien nette de l'immortalité de l'ame, quoiqu'on y rendît une eſpece de culte aux morts: culte dont les Chinois, qui ſont Egyptiens d'origine, mais ſuperſtitieux & athées tout enſemble, pourroient bien avoir hérité.

A toutes ces raiſons j'en joindrai trois autres qui me paroiſſent plus philoſophiques. Je vais les expoſer en détail.

I. Les Anciens mépriſoient infiniment la vie; ils regardoient la mort avec

trop

trop d'indifférence, disons mieux, avec trop de plaisir, pour être persuadés qu'ils eussent dans l'autre monde quelque chose à esperer, ou quelque chose à craindre. En général, ils languissoient dans la pensée humiliante qu'ils mourroient tout entiers, & que le tombeau, ce terme fatal auquel tout aboutit, les rendoit à l'état d'insensibilité où ils avoient été avant que de naître. De là vient que Pline appelle la mort subite le souverain bonheur de l'homme, la chose qu'il doit souhaiter le plus; & que Lucrece se plaint que le trépas soit le partage des lâches comme des généreux, la punition du vice qu'on veut réprimer comme la récompense de la vertu qui court aux périls de la guerre, pour sauver la Patrie. Se seroient-ils exprimés de la sorte, s'ils avoient soupçonné quelque disgrace après cette vie, s'ils avoient cru qu'il falloit une suite de réflexions pour bien mourir?

Sen. in Consol. ad Marciam.

On se plaignoit à Rome du tems de Neron, que la doctrine de l'autre monde, que quelques uns vouloient introduire, énervoit les courages, refroidissoit les soldats, les rendoit plus timides & plus incertains, ôtoit la principale consolation des malheureux, doubloit enfin la mort, en faisant craindre de souffrir encore après cette vie. Cependant

Plin. l. 7.



it des Auteurs ſenſés remarquent
e la bravoure dont ſe piquoient cer-
ns Peuples, comme les Gaulois, les Ge-
, les Thraces, la plupart des Scythes,
venoit que de ce qu'ils entrevoyoient
e ſorte d'immortalité de l'ame: ſenti-
ent flateur à tous égards, & qui les
ſoit courir à la mort comme au moyen
uré de parvenir à une vie plus heu-
uſe. Il y a pourtant là-deſſus quelque
oſe à obſerver. Ces Peuples mettoient
ie grande différence entre ceux qui
ériſſoient d'une mort naturelle, &
ux qui expiroient au milieu des com-
ats. Les premiers étoient enterrés ſans
ruit, ſans éloges, ſans chanſons fune-
res: à peine s'imaginoit-on qu'ils euſ-
ent joui d'une ame raiſonnable. Les
utres au contraire qui ſe ſacrifioient à
'intérêt commun, on croyoit qu'ils ſur-
ivoient à eux-mêmes, qu'ils alloient
outer une félicité interminable dans le
Ciel des Héros. Ce n'étoit qu'en leur
aveur que les Prêtres oſoient élever des
ombeaux, qu'on écrivoit des épitaphes.

Strab. Georg. L. 4. Cæſ. Comm. L. 6. Solin. C. 14.

Puſieurs Philoſophes Grecs ont auſſi cru que les ames ſeules des Gens de bien, des Sages, échapent à la diſſolution générale, ne meurent point. Cette penſée, n'avoit pas laiſſé de gagner dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, & les Origéniſtes ſur tout ſe ſingulariſerent en la ſoutenant.

Ainſi

Ainsi le même dogme produisoit en même tems deux effets contraires, intimidoit les uns & enhardissoit les autres : ce qui ne pouvoit venir que du fond de la Religion Payenne qui recevoit toute sorte d'erreurs, de préjugés, & qui par une tolérance folle, aveugle, les mêloit ensemble. En effet, cette Religion si peu liée dans toutes ses parties, n'exigeoit point, comme on sçait, les bonnes mœurs, Et de quel front les auroit-elle exigés ? Tout étoit plein des crimes, des iniquités diverses qu'on reprochoit à l'Assemblée des Dieux. Leur exemple accoutumoit au mal, leur culte même applanissoit le chemin qui y conduit.

Qu'on remonte à la source du Paganisme, on verra qu'il ne promettoit aux hommes que des biens physiques, & qu'il ne leur demandoit aussi que des vertus physiques, comme des cérémonies d'éclat, des sacrifices, des décorations propres à faire respecter les Temples & les Autels, des jeux, des spectacles. Pour les passions si difficiles à corriger, ou plutôt à retenir dans de justes bornes ; (car les passions ne se corrigent jamais entierement) il leur laissoit une libre étendue, sans les contraindre en aucune maniere, sans aller jamais jusqu'au cœur. Tout cela a été

ſçavamment éclairci par St. Auguſtin dans le plus ſenſé de ſes Ouvrages, qui eſt la *Cité de Dieu* : & l'on pourroit d'après lui appeller la Religion Payenne une Banque, où en échange des offrandes temporelles, les Dieux rendoient des plaiſirs, des ſatisfactions voluptueuſes. Paſſe encore pour ce monde-ci. Mais les Anciens n'avoient pû rien imaginer de mieux pour l'autre: marque certaine de la confuſion qui régnoit dans leurs idés: marque encore plus certaine, qu'ils rappelloient tout à la vie préſente, au ſenſible qui les environnoit, ſans pénétrer juſqu'à l'intelligible, juſqu'au ſpirituel.

Tout le bonheur des Héros dans les Champs Elyſées conſiſtoit à s'occuper des mêmes choſes, qu'ils avoient aimées pendant la vie, où du moins à en parler avec cette complaiſance qu'on a d'ordinaire pour les actions louables qu'on croit avoir faites: & comme tous ces Héros avoient été ou des Guerriers, ou des Chaſſeurs utiles, leurs plaiſirs, leurs converſations rouloient encore & ſur la chaſſe & ſur la guerre. Ce n'étoit preſque qu'une repétition de ce qu'ils avoient déja exécuté, & par-là elle devoit leur paroître aſſez ennuyeuſe, ils ſe voyoient privés de la choſe du monde qui ſemble attirer davantage les hommes, du nouveau

II. Parmi les Anciens, ceux même qui paroiſſent avoir été les plus convaincus de l'immortalité de l'ame, s'en expliquent d'une maniere qui reuverſe toutes leurs prétentions. On ignore ce qu'ils veulent dire, & aux termes près, qui ſont brillans & magnifiques, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. « Nous « ſçavons tous, remarque Seneque, que « nous avons une ame qui nous pouſſe « & nous rappelle, un je ne ſçai quoi qui « eſt au-dedans de nous, & qui prend « part à ce qui ſe paſſe au-dehors. « Mais ſçavons-nous ce que c'eſt que « cette ame, d'où elle vient, où elle « réſide ? L'un dit, c'eſt un ſouffle : « l'autre répond, c'eſt une harmonie. « Celui-ci la nomme une force divine, « une portion de Dieu : celui-là l'apel- « le une puiſſance incorporelle. Il y en « a qui font vivre l'ame dans le ſang : « il y en a qui croyent qu'elle ne ſubſiſte que par la chaleur. En un mot, chacun a ſa maniere de penſer, & chacun ſe trompe & s'abuſe également. Un Chevalier Romain qu'on menoit au ſupplice, ſe félicitoit en quelque ſorte d'y aller par la penſée qu'il ſeroit bientôt inſtruit de ce qui l'avoit le plus embaraſſé pendant la vie. Vous me plaignez, diſoit-il à ceux qui l'accompagnoient, plaignez-vous vous-mêmes

Quæſt. Nat. l. 7.

Plut. de Plac. Philoſ. l. 3.

Mes doutes vont être éclaircis Je sçaurai en peu d'heures si je mourrai tout entier : pour le sçavoir il faudra que vous périssiez comme moi.

De la même maniere, les Anciens ignoroient dans quelle partie du corps ils placeroient l'ame. Les uns la mettoient dans le cerveau, les autres au haut de la trachée-artere, les autres enfin dans le cœur. Et Chrysippe, pour prouver cette derniere opinion, faisoit observer que quand on vouloit déclarer aux autres le sentiment intérieur de sa conscience, en portoit toûjours la main sur la poitrine, comme pour indiquer que c'étoit-là le siege de l'ame. Quoi de plus frivole !

Les Stoïciens crurent échapper à cette difficulté, en assignant à l'ame diverses parties, & les éparpillant dans le corps. Selon eux, il y avoit une ame voyante, une ame odorante, &c. en un mot, une ame appropriée à chaque sens ; systême qui malgré tout son ridicule, a été encore répeté par les Scholastiques au milieu des clameurs de l'Ecole. Quelques Disciples de Pythagore & de Platon divisoient l'ame en deux parties ; l'une supérieure & qui habite dans le cerveau, où naissent les idées sublimes, philosophiques; l'autre inférieure, & qui se partage encore en deux parties : cel-

 le

le qui a de la force & du courage, est placée entre le cou & le diaphragme, afin de prendre le ton de l'ame supérieure : celle qui est plus foible & plus chancelante, occupée des besoins du corps, s'étend depuis le diaphragmme jusqu'en bas. Comme les Dieux sentirent bien que cette partie seroit toûjours dans le trouble & l'agitation, ils la reculerent le plus qu'ils purent de la tête : mais aussi pour ne la point désespérer, ils érérent le foye, qui est une espece de réservoir pour les pensées qui descendent du cerveau. Quelle Métaphysique & quelle Anatomie! J'abrege encore ce qui est beaucoup plus étendu dans le Timée.

Mais l'usage le plus ordinaire étoit de diviser l'ame en trois portions. La premiere passoit pour un détachement de la Divinité, & alloit après la mort se réunir au Soleil, où l'on croyoit que la Divinité avoit établi son Trône. La seconde étoit appellée l'ombre, l'image, le char ou le vaisseau de l'ame. Proportionnée au corps, elle en conservoit tous les traits & toutes les dimensions : elle se faisoit même voir quelquefois aux vivans. Par exemple, dans l'embrasement de Troye, Enée rencontra l'image de sa femme : mais elle étoit d'une matiere si subtile, qu'elle échappa toûjours à ses embrassemens. La troisiéme enfin restoit

toit dans les tombeaux : & c'est elle qu'on y alloit évoquer, comme fit Pausanias, Roi de Lacédémone, à l'égard de la jeune Cléonice qu'il avoit tuée imprudemment. Cette portion de l'ame tenoit encore aux nécessités de la vie : du moins les Prêtres, friands de bonne chere, le faisoient ainsi accroire au Peuple, pour profiter des mets qu'on alloit exposer sur les tombeaux.

Cependant toute cette distinction n'étoit point si bien accréditée, que plusieurs ne s'en fissent un sujet de raillerie. *Dans quelle contrée*, disoit Pline, *les ames vont-elles se rassembler ? Qu'il doit y en avoir un grand nombre depuis tant de siécles ! Y-a-t-il autant d'ames précisément que d'ombres ou d'images ?* Pausanias parlant d'une caverne profonde par où les Poëtes racontoient qu'Hercule avoit tiré le chien Cerbere, ajoute : *Combien tout cela est-il vain & chimérique ! Quelle apparence que des Dieux demeurent sous la terre. & qu'on y trouve un lieu d'assemblée pour les ames desunies & séparées des corps ?*

L. 7.

In Laco.

A l'égard des Partisans outrés du systême des deux principes, ils se figuroient que chaque homme avoit deux ames ; l'une susceptible du bien, & l'autre du mal ; l'une qui invitoit à la probité, & l'autre qui portoit au crime. *De-là*

naissent, disoient-ils, *les contrarietés & les disparates qui se font voir dans la vie des humains, tantôt vertueux, tantôt coupables, & souvent tous les deux à la fois.* Cette opinion d'une ame double se perpétua long-tems dans l'Orient: & l'on croit que Photius, ce Prélat ambitieux, & qui sacrifia la Religion à ses intérêts particuliers, en étoit taché dans le neuviéme siécle.

III. Les Anciens en général s'imaginoient qu'il n'y avoit qu'une seule substance dans l'Univers, & que la spiritualité & la matérialité étoient ses deux principaux attributs. Ils faisoient consister la spiritualité dans un assemblage de parties plus légeres & plus déliées, dans une certaine force incorporelle: ils mettoient la matérialité dans un assemblage de parties plus pésantes & plus grossieres, surtout de parties visibles, qui par leurs modifications différenresentretiennent le spectacle de la Nature. Cela posé, je dirai que les Anciens ne pouvoient avoir aucune idée distincte de l'immortalité de l'ame. Puisqu'ils la regardoient comme étant de même nature que le corps, ou plûtôt n'en différant que par la tissure de ses parties, ne devoient-ils pas penser qu'elle subiroit la même loi que le corps? Deux choses qui naissent & vivent ensemble, qui dans leurs opé-

raiions

rations se prêtent un secours si marqué, ne doivent-elles pas mourir ensemble?

Je conclus de-là, que s'il y a quelque preuve de l'immortalité de l'ame, elle dépend des quatre propositions qui suivent. 1°. Que la substance étendue est totalement distinguée de la substance pensante. 2°. Que ces deux substances n'ont aucun rapport l'une à l'autre, & sont, pour ainsi dire, incommensurables, la premiere n'étant susceptible que de masses, figures, mouvemens; & la seconde pouvant penser & se replier sur sa pensée. 3°. Qu'il a fallu un Décret de la volonté suprême de Dieu, pour unir ces deux substances ensemble, & pout établir entr'elles un rapport si juste, que de certains mouvemens du corps naquissent certaines pensées de l'ame, & réciproquement que de certaines pensées de l'ame naquissent certains mouvemens du corps. 4°. Que ce concours merveilleux de nos pensées & de nos mouvemens, cette communication mutuelle & qui jamais ne manque, ne vient point d'une harmonie préétablie, qui feroit du corps & de l'ame un ouvrage de pieces de rapport; mais d'une harmonie réelle & véritable, qui compose un tout parfait de deux substances si dissemblables, si peu homogenes.

J'ajouterai que ces quatre propositions n'ont

n'ont été bien éclaircies que depuis les sublimes Méditations de M. Descartes, & les ouvrages de ceux de ses Disciples qui sont bien entrés dans son esprit; car pour les autres qui ont crû s'élever à une certaine région d'idées, je n'en parle point : ils ont rendu cette région d'un accès trop difficile, il n'y a qu'à perdre pour ceux qui veulent y arriver. Quelle qu'ait été cependant la pénétration de M. Descartes, il convient avec cet air de modestie qui sied si bien aux plus grands Philosophes, que sans la Révélation il seroit toûjours demeuré dans l'incertitude. Voici en effet comme il écrit à la fameuse Elisabeth, Princesse Palatine : « Pour ce qui est de l'état de « l'ame après cette vie, j'en ai bien « moins de connoissance que Monsieur « Digby ; car laissant à part ce que la « Foi nous enseigne, je confesse que « par la seule raison naturelle nous pou- « vons bien faire beaucoup de conjectu- « res à notre avantage, & avoir de flat- « teuses espérances, mais non point au- « cune assurance.

Mallebr. Recherche de la vérité, 3. partie.

V. ses Entret. sur la Métaphys.

V. Nat. Alexand. in sæculi 5. parte primâ.

Telle étoit la situation des Payens, & même des Juifs. On sçait que ces derniers bornoient toutes leurs vûes aux biens temporels, au court espace de cette vie, & que, pour nier l'immortalité de l'ame on n'en étoit pas moins

admis

admis dans les Synagogues, ni revêtu des premieres Dignités du Sacerdoce. Ce Dogme même, s'il a été proposé dans l'Ancien Testament, ne l'a été qu'à titre de Mystere & de Doctrine secrete.

Loin donc que le sincere aveu que fait M. Descartes puisse le décréditer, je trouve au contraire qu'il en tire une nouvelle gloire; car avant lui, quoiqu'on eut le secours de la Révélation, à peine sçavoit-on distinguer la substance étendue de la substance pensante. Combien de reproches ne méritent point sur cela les Ecrivains qui ont vêcu dans les quatre premiers siecles de l'Eglise? Quelles fausses idées n'avoient-ils point de la spiritualité de l'ame? S. Jerôme a très-bien représenté leurs variations dans cette Lettre si connue, adressée au Tribun Marcellin, & qu'on croit avoit été écrite l'an de Jesus-Christ 411. Il y parle entr'autrechoses d'une opinion qui se répandoit déja dans tout l'Occident, trompé par je ne sçai quel air de vraisemblance, & qui dura jusqu'au Concile de Latran. Cette opinion consistoit à dire que les ames naissent les unes des autres, & que l'ame d'un enfant qui commence à respirer, est une production moyenne de celle de son pere & de sa mere. Par-là on croyoit justifier la tache du péché originel, & répondre aux objections de ceux qui deman-

mandoient comment une ame que Dieu crée pour la joindre à un corps, devient tout-à-coup criminelle. Ces objections redoublerent encore de force, lorſque l'héréſie de Pélage commença d'éclater; héréſie d'autant plus dangereuſe qu'elle paroît plus naturelle, & plus appropriée à nos foibles lumieres. Mais enfin une opinion qui nuiſoit ſi fort à la ſpiritualité de l'Etre penſant, fut tout-à-fait ſupprimée, & l'on condamna ſans reſſource ceux qui vouloient remonter juſqu'à Adam, pour former une chaîne étroite d'intelligences, & ſe convaincre par-là que ſortant toutes d'une ſource coupable, elles ne pouvoient manquer de l'être elles-mêmes.

A cette difficulté ſur l'origine des ames, tiennent pluſieurs autres ſur la maniere dont elles agiſſent. Platon avoit ſoutenu que l'ame ſe meut par ſa propre force; c'eſt-à-dire, qu'elle crée ſes penſées & forme ſes vouloirs; qu'elle fait en un mot tout ce qu'il y a de réel dans ſes déterminations. Les Philoſophes s'attacherent long-tems à ce Syſtême, qui ſembloit donner à l'homme un nouveau luſtre, une nouvelle gloire. Mais, pouvoit-on leur dire, ſi l'ame eſt la premiere cauſe de ſon mouvement & du mouvement des corps qui l'environnent, il faut qu'elle ſçache à point nom-

né tout ce qui eſt néceſſaire pour produire ce mouvement. Il faut encore que ſon opération ſoit tout-à-fait indépendante des objets extérieurs, & qu'elle ſe trouve libre en ce ſens, qu'elle puiſſe arranget les circonſtances, combiner les événemens pour ne manquer jamais à ce qui lui plaît davantage. Le détail des raiſons qui nous perſuadent de faire telle ou telle choſe, des reſſorts ſecrets qui nous portent à la faire, leur enchaînement mutuel, leur harmonie avec le fond de notre ame, tout cela nous eſt inexplicable & pour l'ordinaire inconnu. Tout cela en même-tems ébranle le Syſtême de Platon, plus développé encore par ſes Diſciples.

Mais en le combattant, je ne veux point qu'on donne dans l'extrêmité oppoſée, qui eſt de croire que toutes les créatures n'ont aucune force ni aucune activité; qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe agir en elles & par elles; que ſi un eſprit a la perception d'un objet, c'eſt Dieu qui la lui donne; que ſi ce même eſprit a une volonté ou un amour invincible pour le bien, c'eſt Dieu qui l'y porte; que s'il reçoit des ſenſations, c'eſt Dieu qui le modifie de telle ou telle maniere; enfin qu'il ne ſe trouve dans le monde que des cauſes occaſionnelles, & point de Phyſiques. Il eſt vrai que par

ce



comprend d'une façon éminem
ſede lui ſeul toute réalité. Et p
agir ſans connoître les ſuites d
tion ? Mais ce rapport néceſſair
rencontre entre les opérations
& la connoiſſance qu'il a de le
à l'infini, donne, ce me ſemb
atteinte mortelle à notre lib
celui qui ne penſe & ne veut, p
dire, que de la ſeconde main,
choix, & ne peut s'empêcher
Ou Dieu forme les volitions d
me, & en ce cas-là l'homme n'
libre: ou Dieu ne peut connoî
une volonté étrangere une dé
tion qu'il n'a point faite, & en
l'homme eſt libre; mais la preſc
Dieu ſe détruit. Des denx côté
cultés inſurmontables; mais don
phe cependant, & triomphe ave
la raiſon aidée de la Foi.



